


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA



OEUVRES
COMPLETES
DE
VOLTAIRE.

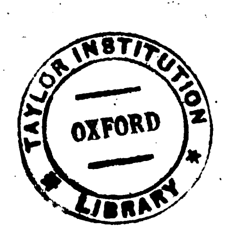
OEUVRES
COMPLETES
DE
VOLTAIRE.

TOME QUARANTE-CINQUIEME.

45

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-TYPOGRAPHIQUE.

1785.


TAYLOR INSTITUTION
OXFORD
LIBRARY

DIALOGUES

ET

ENTRETIENS

PHILOSOPHIQUES.



DIALOGUES

ET

ENTRETIENS

PHILOSOPHIQUES.

DIALOGUE PREMIER.

LES EMBELLISSEMENS DE LA VILLE DE CACHEMIRE.

LES habitans de Cachemire ſont doux, légers, occupés de bagatelles, comme d'autres peuples le ſont d'affaires ſérieuſes, et vivant comme des enfans qui ne ſavent jamais la raiſon de ce qu'on leur ordonne, qui murmurent de tout, ſe conſolent de tout, ſe moquent de tout, et oublient tout.

Ils n'avaient naturellement aucun goût pour les arts. Le royaume de Cachemire a ſubſiſté plus de treize cents ans, ſans avoir eu ni de vrais philoſophes, ni de vrais poëtes, ni d'architectes paſſables, ni de peintres, ni de ſculpteurs. Ils manquèrent long-temps de

manufactures et de commerce, au point que, pendant plus de mille ans, quand un marquis cachemirien voulait avoir du linge et un beau pourpoint, il était obligé d'avoir recours à un juif ou à un banian. Enfin, vers le commencement du dernier ſiècle, il s'éleva dans Cachemire quelques hommes qui ſemblaient n'être pas de la nation, et qui, nourris de la ſcience des Perſans et des Indiens, portèrent la raiſon et le génie auſſi loin qu'ils peuvent aller. Il ſe trouva un ſultan qui encouragea ces grands hommes, et qui, à l'aide d'un bon viſir, poliça, embellit et enrichit le royaume. Les Cachemiriens reçurent tous ſes bienfaits en plaiſantant, et firent des chanſons contre le ſultan, contre le miniſtre, et contre les grands hommes qui les éclairaient.

Les arts languirent depuis à Cachemire. Le feu que des génies inſpirés du ciel avaient allumé fut couvert de cendres. La nature parut épuiſée. La gloire des arts à Cachemire ne conſiſtait preſque plus que dans les pieds et dans les mains. Il y avait des gens fort adroits qui avaient l'art de paſſer une jambe par-deſſus l'autre, au ſon des inſtrumens, avec une grâce merveilleuſe; d'autres qui inventaient toutes les ſemaines une façon admirable d'ajuſter un ruban; et enfin d'excellens chimiſtes qui, avec de l'eſſence de jambon et autres

ſemblables élixirs, mettaient en peu d'années toute une maiſon entre les mains des médecins et des créanciers. Les Cachemiriens parvinrent par ces beaux arts à l'honneur de fournir de modes, de danſeurs et de cuiſiniers preſque toute l'Aſie.

On parlait cependant beaucoup de rendre la capitale plus commode, plus propre, plus ſaine et plus belle qu'elle ne l'était. On en parlait, et on ne feſait rien. Un philoſophe de l'Indouſtan, grand amateur du bien public, et qui diſait volontiers et inutilement ſon avis, quand il s'agiſſait de rendre les hommes plus heureux et de perfectionner les arts, paſſa par la capitale de Cachemire ; il eut avec un des principaux boſtangis un long entretien ſur la manière de donner à cette ville tout ce qui lui manquait. Le boſtangi convenait qu'il était honteux de n'avoir pas un grand et magnifique temple ſemblable à celui de Pékin ou d'Agra ; que c'était une pitié de n'avoir aucun de ces grands bazars, c'eſt-à-dire, de ces marchés et de ces magaſins publics entourés de colonnes, et ſervant à la fois à l'utilité et à l'ornement. Il avouait que les ſalles deſtinées aux jeux publics étaient indignes d'une ville du quatrième ordre ; qu'on voyait avec indignation de très-vilaines maiſons ſur de très-beaux ponts, et qu'on déſirait en vain

des places, des fontaines, des ſtatues et tous les monumens qui ſont la gloire d'une nation.

Permettez-moi, dit le philoſophe indien, de vous faire une petite queſtion. Que ne vous donnez-vous tout ce qui vous manque? Oh! dit le petit boſtangi, il n'y a pas moyen; cela coûterait trop cher. Cela ne coûterait rien du tout, dit le philoſophe. On nous a déjà étalé ce beau paradoxe, reprit le citoyen; mais ce ſont des diſcours de ſage, c'eſt-à-dire, des choſes admirables dans la théorie, et ridicules dans la pratique: nous ſommes rebattus de ces belles ſentences. Mais qu'avez-vous répondu, dit le philoſophe, à ceux qui vous ont repréſenté qu'il ne s'agiſſait que de vouloir pleinement, et qu'il n'en coûterait rien à l'Etat de Cachemire pour orner votre capitale, pour faire toutes les grandes choſes dont elle a beſoin? Nous n'avons rien répondu, dit le boſtangi; nous nous ſommes mis à rire, ſelon notre coutume, et nous n'avons rien examiné. Oh bien, dit le philoſophe, riez moins, examinez davantage, et je vais vous démontrer ce paradoxe qui vous rendrait heureux, et qui vous alarme. Le cachemirien, qui était un homme fort poli, ſe mordit les lèvres, de peur d'éclater au nez de l'indien; et ils eurent enſemble la converſation ſuivante.

LE PHILOSOPHE.

Qu'appelez-vous être riche?

LE BOSTANGI.

Avoir beaucoup d'argent.

LE PHILOSOPHE.

Vous vous trompez. Les habitans de l'Amérique méridionale possédaient autrefois plus d'argent que vous n'en aurez jamais ; mais, étant sans industrie, ils n'avaient rien de ce que l'argent peut procurer : ils étaient réellement dans la misère.

LE BOSTANGI.

J'entends ; vous faites consister la richesse dans la possession d'un terrain fertile.

LE PHILOSOPHE.

Non : car les tartares de l'Ukraine habitent un des plus beaux pays de l'univers, et ils manquent de tout. L'opulence d'un Etat est comme tous les talens qui dépendent de la nature et de l'art : ainsi la richesse consiste dans le sol et dans le travail. Le peuple le plus riche et le plus heureux est celui qui cultive le plus le meilleur terrain ; et le plus beau présent que DIEU ait fait à l'homme, est la nécessité de travailler.

LE BOSTANGI.

D'accord ; mais pour faire ce qu'on nous demande, il faudrait le travail de dix mille

hommes pendant dix années ; et où trouver de quoi les payer ?

LE PHILOSOPHE.

N'avez-vous pas ſoudoyé cent mille ſoldats pendant dix ans de guerre ?

LE BOSTANGI.

Il eſt vrai, et l'Etat ne paraît pas appauvri.

LE PHILOSOPHE.

Quoi ! vous avez de l'argent pour envoyer tuer cent mille hommes, et vous n'en avez pas pour en faire vivre dix mille ?

LE BOSTANGI.

Cela eſt bien différent : il en coûte beaucoup moins pour envoyer un citoyen à la mort que pour lui faire ſculpter du marbre.

LE PHILOSOPHE.

Vous vous trompez encore. Trente mille hommes de cavalerie ſeulement ſont beaucoup plus chers que dix mille artiſans ; et la vérité eſt que ni les uns ni les autres ne ſont chers quand ils ſont employés dans le pays. Que croyez-vous qu'il en ait coûté aux anciens Egyptiens pour bâtir des pyramides, et aux Chinois pour faire leur grande muraille ? des oignons et du riz. Leurs terres ont-elles été épuiſées pour avoir nourri des hommes laborieux, au lieu d'avoir engraiſſé des fainéans ?

LE BOSTANGI.

Vous me pouſſez à bout, et vous ne me perſuadez pas. La philoſophie raiſonne, et la coutume agit.

LE PHILOSOPHE.

Si les hommes avaient toujours ſuivi cette maxime, ils mangeraient encore du gland, et ne ſauraient pas ce que c'eſt que la pleine lune. Pour exécuter les plus grandes entrepriſes il ne faut qu'une tête et des mains, et l'on vient à bout de tout. Vous avez de belles pierres, du fer, du cuivre, de beaux bois de charpente ; il ne vous manque donc que la volonté.

LE BOSTANGI.

Nous avons de tout. La nature nous a très-bien traités. Mais quelles dépenſes énormes pour mettre tant de matériaux en œuvre !

LE PHILOSOPHE.

Je n'entends rien à ce diſcours. De quelles dépenſes parlez-vous donc ? Votre terre produit de quoi nourrir et vêtir tous vos habitans : vous avez ſous vos pas tous les matériaux : vous avez autour de vous deux cents mille fainéans que vous pouvez employer : il ne reſte donc plus qu'à les faire travailler, et à leur donner pour leur ſalaire de quoi être

bien nourris et bien vêtus. Je ne vois pas ce qu'il en coûtera à votre royaume de Cachemire ; car assurément vous ne payerez rien aux Persans et aux Chinois pour avoir fait travailler vos citoyens.

LE BOSTANGI.

Ce que vous dites est très-véritable ; il ne sortira ni argent ni denrées de l'Etat.

LE PHILOSOPHE.

Que ne faites-vous donc commencer dès aujourd'hui vos travaux ?

LE BOSTANGI.

Il est trop difficile de faire mouvoir une si grande machine.

LE PHILOSOPHE.

Comment avez-vous fait pour soutenir une guerre qui a coûté beaucoup de sang et de trésors ?

LE BOSTANGI.

Nous avons fait justement contribuer en proportion de leurs biens les possesseurs des terres et de l'argent.

LE PHILOSOPHE.

Eh bien, si on contribue pour le malheur de l'espèce humaine, ne donnera-t-on rien pour son bonheur et pour sa gloire ? Quoi !

depuis que vous êtes établis en corps de peuple, vous n'avez pas encore trouvé le ſecret d'obliger tous les riches à faire travailler tous les pauvres? Vous n'en êtes donc pas encore aux premiers élémens de la police?

LE BOSTANGI.

Quand nous aurions fait en ſorte que les poſſeſſeurs du riz, du lin et des beſtiaux donnaſſent du pilau et des chemiſes aux mendians qu'on emploierait à remuer la terre et à porter des fardeaux, on ne ferait guère avancé. Il faudrait faire travailler tous les artiſtes qui, le long de l'année, ſont employés à d'autres travaux.

LE PHILOSOPHE.

J'ai ouï dire que dans l'année vous avez environ ſix-vingts jours pendant leſquels on ne travaille point à Cachemire. Que ne changez-vous la moitié de ces jours oiſeux en jours utiles? que n'employez-vous aux édifices publics pendant cent jours les artiſtes déſoccupés? Alors ceux qui ne ſavent rien, ceux qui n'ont que deux bras, auront bien vîte de l'induſtrie; vous formerez un peuple d'artiſtes.

LE BOSTANGI.

Ces temps ſont deſtinés au cabaret et à la débauche, et il en revient beaucoup d'argent au tréſor public.

LE PHILOSOPHE.

Votre raiſon eſt admirable ; mais il ne revient d'argent au tréſor public que par la circulation. Le travail n'opère-t-il pas plus de circulation que la débauche qui entraîne des maladies ? eſt-il bien vrai qu'il ſoit de l'intérêt de l'Etat que le peuple s'enivre un tiers de l'année ?

Cette converſation dura long-temps. Le boſtangi avoua enfin que le philoſophe avait raiſon, et il fut le premier boſtangi qu'un philoſophe eût perſuadé. Il promit de faire beaucoup ; mais les hommes ne font jamais ni tout ce qu'ils veulent ni tout ce qu'ils peuvent.

Pendant que le raiſonneur et le boſtangi s'entretenaient ainſi des hautes ſciences, il paſſa une vingtaine de beaux animaux à deux pieds, portant petit manteau par-deſſus longue jaquette, capuce pointu ſur la tête, ceinture de corde ſur les reins. Voilà de grands garçons bien faits, dit l'indien ; combien en avez-vous dans votre patrie ? A peu-près cent mille de différentes eſpèces, dit le boſtangi. Les braves gens pour travailler à embellir Cachemire ! dit le philoſophe. Que j'aimerais à les voir la bêche, la truelle, l'équerre à la main ! et moi auſſi, dit le boſtangi, mais ce ſont de trop grands ſaints pour travailler. Que font-ils donc ? dit l'indien. Ils chantent, ils boivent, ils digèrent, dit le boſtangi. Que

cela eſt utile à un Etat ! dit l'indien. Cette converſation dura long-temps, et ne produiſit pas grand'choſe.

I I.

UN PLAIDEUR ET UN AVOCAT.

LE PLAIDEUR.

Eh bien, Monſieur, le procès de ces pauvres orphelins ?

L'AVOCAT.

Comment ! il n'y a que dix-huit ans que leur bien eſt aux ſaiſies-réelles. On n'a mangé encore en frais de juſtice que le tiers de leur fortune ; et vous vous plaignez !

LE PLAIDEUR.

Je ne me plains point de cette bagatelle. Je connais l'uſage ; je le reſpecte : mais pourquoi depuis trois mois que vous demandez audience n'avez-vous pu l'obtenir qu'aujourd'hui ?

L'AVOCAT.

C'eſt que vous ne l'avez pas demandée vous-même pour vos pupilles. Il fallait aller pluſieurs fois chez votre juge pour le ſupplier de vous juger.

LE PLAIDEUR.

Son devoir eſt de rendre juſtice ſans qu'on l'en prie. Il eſt bien grand de décider des fortunes des hommes ſur ſon tribunal ; il eſt bien petit de vouloir avoir des malheureux dans ſon antichambre. Je ne vais point à l'audience de mon curé le prier de chanter ſa grand'meſſe ; pourquoi faut-il que j'aille ſupplier mon juge de remplir les fonctions de ſa charge ? Enfin donc, après tant de délais, nous allons être jugés aujourd'hui ?

L'AVOCAT.

Oui ; il y a grande apparence que vous gagnerez un chef de votre procès ; car vous avez pour vous un article déciſif dans *Charondas*.

LE PLAIDEUR.

Ce *Charondas* eſt apparemment quelque chancelier de nos premiers rois, qui fit une loi en faveur des orphelins ?

L'AVOCAT.

Point du tout ; c'eſt un particulier qui a dit ſon avis dans un gros livre qu'on ne lit point : mais un avocat le cite, les juges le croient, et on gagne ſa cauſe.

LE PLAIDEUR.

Quoi ! l'opinion d'un *Charondas* tient lieu de loi ?

L'AVOCAT.

Ce qu'il y a de trifte, c'eft que vous avez contre vous *Turnet* et *Brodeau*.

LE PLAIDEUR.

Autres légiflateurs de la même force, fans doute ?

L'AVOCAT.

Oui. Le droit romain n'ayant pu être fuffifamment expliqué dans le cas dont il s'agit, on fe partage en plufieurs opinions différentes.

LE PLAIDEUR.

Que parlez-vous ici du droit romain ? eft-ce que nous vivons fous *Juftinien* ou fous *Théodofe* ?

L'AVOCAT.

Non pas ; mais nos ancêtres aimaient beaucoup la chaffe et les tournois ; ils couraient dans la Terre-Sainte avec leurs maîtreffes. Vous voyez bien que de fi importantes occupations ne leur laiffaient pas le temps d'établir une jurifprudence univerfelle.

LE PLAIDEUR.

Ah ! j'entends ; vous n'avez point de lois, et vous allez demander à *Juftinien* et à *Charondas* ce qu'il faut faire, quand il y a un héritage à partager.

L'AVOCAT.

Vous vous trompez : nous avons plus de lois que toute l'Europe enſemble ; preſque chaque ville a la ſienne.

LE PLAIDEUR.

Oh, oh ! voici bien une autre merveille.

L'AVOCAT.

Ah ! ſi vos pupilles étaient nés à Guignes-la-putain, au lieu d'être natifs de Melun près Corbeil !

LE PLAIDEUR.

Eh bien, qu'arriverait-il alors ?

L'AVOCAT.

Vous gagneriez votre procès haut la main : car Guignes-la-putain ſe trouve ſituée dans une coutume qui vous eſt tout-à-fait favorable ; mais à deux lieues de là c'eſt tout autre choſe.

LE PLAIDEUR.

Mais Guignes et Melun ne ſont-ils pas en France ? Et n'eſt-ce pas une choſe abſurde et affreuſe, que ce qui eſt vrai dans un village ſe trouve faux dans un autre ? par quelle étrange barbarie ſe peut-il que des compatriotes ne vivent pas ſous la même loi ?

L'AVOCAT.

C'eſt qu'autrefois les habitans de Guignes et ceux de Melun n'étaient pas compatriotes. Ces

deux

deux belles villes fesaient, dans le bon temps, deux empires séparés ; et l'auguste souverain de Guignes, quoique serviteur du roi de France, donnait des lois à ses sujets ; ces lois dépendaient de la volonté de son maître-d'hôtel qui ne savait pas lire, et leur tradition respectable s'est transmise aux Guignois, de père en fils ; de sorte que la race des barons de Guignes étant éteinte pour le malheur du genre humain, la manière de penser de leurs premiers valets subsiste encore et tient lieu de loi fondamentale. Il en est ainsi de poste en poste dans le royaume ; vous changez de jurisprudence en changeant de chevaux. Jugez où en est un pauvre avocat quand il doit plaider, par exemple, pour un poitevin contre un auvergnat.

LE PLAIDEUR.

Mais les Poitevins, les Auvergnats, et messieurs de Guignes ne s'habillent-ils pas de la même façon ? est-il plus difficile d'avoir les mêmes lois que les mêmes habits ? Et puisque les tailleurs et les cordonniers s'accordent d'un bout du royaume à l'autre, pourquoi les juges n'en font-ils pas autant ?

L'AVOCAT.

Ce que vous demandez est aussi impossible que de n'avoir qu'un poids et qu'une mesure. Comment voulez-vous que la loi soit par-tout

la même, quand la pinte ne l'eſt pas ? Pour moi, après avoir profondément rêvé, j'ai trouvé que, comme la meſure de Paris n'eſt point la meſure de Saint-Denis, il faut néceſſairement que les têtes ne ſoient pas faites à Paris comme à Saint-Denis. La nature ſe varie à l'infini ; et il ne faut pas eſſayer de rendre uniforme ce qu'elle a rendu ſi différent.

LE PLAIDEUR.

Mais il me ſemble qu'en Angleterre il n'y a qu'une loi et qu'une meſure.

L'AVOCAT.

Ne voyez-vous pas que les Anglais ſont des barbares ? Ils ont la même meſure ; mais ils ont en récompenſe vingt religions différentes.

LE PLAIDEUR.

Vous me dites là une choſe qui m'étonne. Quoi ! des peuples qui vivent ſous les mêmes lois ne vivent pas ſous la même religion ?

L'AVOCAT.

Non, et cela ſeul prouve évidemment qu'ils ſont abandonnés à leur ſens réprouvé.

LE PLAIDEUR.

Cela ne viendrait-il pas auſſi de ce qu'ils ont cru les lois faites pour l'extérieur des hommes, et la religion pour l'intérieur ?

Peut-être que les Anglais et d'autres peuples ont pensé que l'obfervation des lois était d'homme à homme, et que la religion était de l'homme à DIEU. Je fens que je n'aurais point à me plaindre d'un anabaptifte qui fe ferait baptifer à trente ans; mais je trouverais fort mauvais qu'il ne me payât pas une lettre de change. Ceux qui péchent uniquement contre DIEU doivent être punis dans l'autre monde; ceux qui péchent contre les hommes doivent être châtiés dans celui-ci.

L'AVOCAT.

Je n'entends rien à tout cela. Je vais plaider votre caufe.

LE PLAIDEUR.

DIEU veuille que vous l'entendiez davantage!

III.

MADAME DE MAINTENON ET MADEMOISELLE DE L'ENCLOS. (a)

Mme DE MAINTENON.

OUI, je vous ai priée de venir me voir en ſecret. Vous penſez peut-être que c'eſt pour jouir à vos yeux de ma grandeur ? non, c'eſt pour trouver en vous des conſolations.

Mlle DE L'ENCLOS.

Des conſolations, Madame ! Je vous avoue que n'ayant point eu de vos nouvelles depuis votre grande fortune, je vous ai crue heureuſe.

Mme DE MAINTENON.

J'ai la réputation de l'être. Il y a des ames pour qui c'en eſt aſſez : la mienne n'eſt pas de cette trempe ; je vous ai toujours regrettée.

Mlle DE L'ENCLOS.

J'entends. Vous ſentez dans la grandeur le

(a) Madame de *Maintenon* et mademoiſelle *Ninon de l'Enclos* avaient long-temps vécu enſemble. Cette fille célèbre, qui eſt morte à quatre-vingt-huit ans, avait vu l'auteur, et même elle lui fit un legs par ſon teſtament. L'auteur a ſouvent entendu dire à feu l'abbé de *Châteauneuf* que madame de *Maintenon* avait fait ce qu'elle avait pu pour engager *Ninon* à ſe faire dévote et à venir la conſoler à Verſailles de l'ennui de la grandeur et de la vieilleſſe.

besoin de l'amitié ; et moi, qui vis pour l'amitié, je n'ai jamais eu besoin de la grandeur ; mais pourquoi donc m'avez-vous oubliée si long-temps ?

Mme DE MAINTENON.

Vous sentez qu'il a fallu paraître vous oublier. Croyez que parmi les malheurs attachés à mon élévation, je compte sur-tout cette contrainte.

Mlle DE L'ENCLOS.

Pour moi je n'ai oublié ni mes premiers plaisirs, ni mes anciens amis. Mais si vous êtes malheureuse, comme vous le dites, vous trompez bien toute la terre qui vous envie.

Mme DE MAINTENON.

Je suis trompée la première. Si, lorsque nous soupions autrefois ensemble avec *Villarceaux* et *Nantouillet*, dans votre petite rue des Tournelles ; lorsque la médiocrité de notre fortune était à peine pour nous un sujet de réflexion, quelqu'un m'avait dit : Vous approcherez un jour du trône ; le plus puissant monarque du monde n'aura de confiance qu'en vous ; toutes les grâces passeront par vos mains ; vous serez regardée comme une souveraine ; si, dis-je, on m'avait fait de telles prédictions, j'aurais dit : Leur accomplissement doit faire mourir d'étonnement et de

joie. Tout s'eſt accompli ; j'ai éprouvé de la ſurpriſe dans les premiers momens ; j'ai eſpéré la joie, et ne l'ai point trouvée.

Mlle DE L'ENCLOS.

Les philoſophes pourront vous croire ; mais le public aura bien de la peine à ſe figurer que vous ne ſoyez pas contente ; et s'il penſait que vous ne l'êtes pas, il vous blâmerait.

Mme DE MAINTENON.

Il faut bien qu'il ſe trompe comme moi. Ce monde-ci eſt un vaſte amphithéâtre, où chacun eſt placé au haſard ſur ſon gradin. On croit que la ſuprême félicité eſt dans les degrés d'en haut. Quelle erreur !

Mlle DE L'ENCLOS.

Je crois que cette erreur eſt néceſſaire aux hommes ; ils ne ſe donneraient pas la peine de s'élever, s'ils ne penſaient que le bonheur eſt placé fort au-deſſus d'eux. Nous connaiſſons toutes deux des plaiſirs moins remplis d'illuſions. Mais, de grâce, comment vous y êtes-vous priſe pour être ſi malheureuſe ſur votre gradin ?

Mme DE MAINTENON.

Ah ! ma chère *Ninon*, depuis le temps que je ne vous ai plus appelée que *mademoiſelle de l'Enclos*, j'ai commencé à n'être plus ſi heureuſe. Il faut que je ſois prude ; c'eſt tout vous dire. Mon cœur eſt vide ; mon eſprit eſt

contraint : je joue le premier perſonnage de France; mais ce n'eſt qu'un perſonnage. Je ne vis que d'une vie empruntée. Ah ! ſi vous ſaviez ce que c'eſt que le fardeau impoſé à une ame languiſſante de ranimer une autre ame, d'amuſer un eſprit qui n'eſt plus amuſable! (*b*)

Mlle DE L'ENCLOS.

Je conçois toute la triſteſſe de votre ſituation. Je crains de vous inſulter en réfléchiſſant que *Ninon* eſt plus heureuſe à Paris, dans ſa petite maiſon, avec l'abbé de *Châteauneuf* et quelques amis, que vous à Verſailles auprès de l'homme de l'Europe le plus reſpectable, qui met toute ſa cour à vos pieds. Je crains de vous étaler la ſupériorité de mon état. Je ſais qu'il ne faut pas trop goûter ſa félicité en préſence des malheureux. Tâchez, Madame, de prendre votre grandeur en patience; tâchez d'oublier l'obſcurité voluptueuſe où nous vivions toutes deux autrefois, comme vous avez été forcée d'oublier ici vos anciennes amies. Le ſeul remède dans votre état douloureux, c'eſt de ne dire jamais :

Félicité paſſée,
Qui ne peux revenir,
Tourment de ma penſée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le ſouvenir!

(*b*) Ce ſont les propres paroles de madame de *Maintenon*.

Buvez du fleuve Léthé ; confolez-vous furtout en jetant les yeux fur tant de reines qui s'ennuient.

Mme DE MAINTENON.

Ah! *Ninon*, peut-on fe confoler feule? J'ai une propofition à vous faire, mais je n'ofe.

Mlle DE L'ENCLOS.

Madame, franchement, c'eft à vous à être timide; mais ofez.

Mme DE MAINTENON.

Ce ferait de troquer, du moins en apparence, votre philofophie contre de la pruderie, de vous faire femme refpectable. Je vous logerais à Verfailles, vous feriez mon amie plus que jamais; vous m'aideriez à fupporter mon état.

Mlle DE L'ENCLOS.

Je vous aime toujours, Madame; mais je vous avouerai que je m'aime davantage. Il n'y a pas moyen que je me faffe hypocrite et malheureufe, parce que la fortune vous a maltraitée.

Mme DE MAINTENON.

Ah, cruelle *Ninon!* vous avez le cœur plus dur qu'on ne l'a même à la cour. Vous m'abandonnez impitoyablement.

Mlle.

Mlle DE L'ENCLOS.

Non, je ſuis toujours ſenſible. Vous m'attendriſſez; et pour vous prouver que j'ai toujours le même goût pour vous, je vous offre tout ce que je puis, quittez Verſailles, venez vivre avec moi dans la rue des Tournelles.

Mme DE MAINTENON.

Vous me percez le cœur. Je ne puis être heureuſe auprès du trône, et je ne pourrais l'être au Marais. Voilà le funeſte effet de la cour.

Mlle DE L'ENCLOS.

Je n'ai point de remède pour une maladie incurable. Je conſulterai ſur votre mal avec les philoſophes qui viennent chez moi; mais je ne vous promets pas qu'ils faſſent l'impoſſible.

Mme DE MAINTENON.

Quoi, ſe voir au faîte de la grandeur, être adorée, et ne pouvoir être heureuſe!

Mlle DE L'ENCLOS.

Ecoutez, il y a peut-être ici du mal-entendu. Vous vous croyez malheureuſe uniquement par votre grandeur. Le mal ne viendrait-il pas auſſi de ce que vous n'avez plus ni les yeux ſi beaux, ni l'eſtomac ſi bon, ni les déſirs ſi vifs qu'autrefois? Perdre ſa jeuneſſe, ſa beauté, ſes paſſions, c'eſt-là le vrai malheur. Voilà pourquoi tant de femmes ſe font dévotes

à cinquante ans, et se sauvent d'un ennui par un autre.

Mme DE MAINTENON.

Mais vous êtes plus âgée que moi, et vous n'êtes ni malheureuse ni dévote.

Mlle DE L'ENCLOS.

Expliquons-nous. Il ne faut pas à notre âge s'imaginer qu'on puisse jouir d'une félicité complète. Il faut une ame bien vive et cinq sens bien parfaits pour goûter cette espèce de bonheur-là. Mais avec des amis, de la liberté et de la philosophie, on est aussi bien que notre âge le comporte. L'ame n'est mal que quand elle est dehors de sa sphère. Croyez-moi, venez vivre avec mes philosophes.

Mme DE MAINTENON.

Voici deux ministres qui viennent. Cela est bien loin des philosophes. Adieu donc, ma chère *Ninon*.

Mlle DE L'ENCLOS.

Adieu, auguste infortunée.

I V.

UN PHILOSOPHE ET UN CONTROLEUR GENERAL DES FINANCES.

LE PHILOSOPHE.

SAVEZ-VOUS qu'un miniſtre des finances peut faire beaucoup plus de bien, et par conſéquent être un plus grand homme que vingt maréchaux de France?

LE MINISTRE.

Je ſavais bien qu'un philoſophe voudrait adoucir en moi la dureté qu'on reproche à ma place; mais je ne m'attendais pas qu'il voulût me donner de la vanité.

LE PHILOSOPHE.

La vanité n'eſt pas tant un vice que vous le penſez. Si *Louis XIV* n'en avait pas eu un peu, ſon règne n'eût pas été ſi illuſtre. Le grand *Colbert* en avait; ayez celle de le ſurpaſſer. Vous êtes né dans un temps plus favorable que le ſien. Il faut s'élever avec ſon ſiècle.

LE MINISTRE.

Je conviens que ceux qui cultivent une terre fertile, ont un grand avantage ſur ceux qui l'ont défrichée.

LE PHILOSOPHE.

Croyez qu'il n'y a rien d'utile que vous ne puiſſiez faire aiſément. *Colbert* trouva, d'un côté, l'adminiſtration des finances dans tout le déſordre où les guerres civiles et trente ans de rapine l'avaient plongée. Il trouva de l'autre une nation légère, ignorante, aſſervie à des préjugés dont la rouille avait treize cents ans d'ancienneté. Il n'y avait pas un homme au conſeil qui sût ce que c'eſt que le change. Il n'y en avait pas un qui sût ce que c'eſt que la proportion des eſpèces, pas un qui eût l'idée du commerce. A préſent les lumières ſe ſont communiquées de proche en proche. La populace reſte toujours dans la profonde ignorance où la néceſſité de gagner ſa vie la condamne, et où l'on a cru long-temps que le bien de l'Etat devait la tenir : mais l'ordre moyen eſt éclairé. Cet ordre eſt très-conſidérable ; il gouverne les grands qui penſent quelquefois, et les petits qui ne penſent point. Il eſt arrivé dans la finance, depuis le célèbre *Colbert*, ce qui eſt arrivé dans la muſique depuis *Lulli*. A peine *Lulli* trouva-t-il des hommes qui puſſent exécuter ſes ſymphonies, toutes ſimples qu'elles étaient. Aujourd'hui le nombre des artiſtes capables d'exécuter la muſique la plus ſavante s'eſt accru autant que l'art même. Il en eſt ainſi dans la philoſophie

et dans l'adminiſtration. *Colbert* a plus fait que le duc de *Sulli ;* il faut faire plus que *Colbert.*

A ces mots le miniſtre apercevant que le philoſophe avait quelques papiers, il voulut les voir; c'était un recueil de quelques idées qui pouvaient fournir beaucoup de réflexions : le miniſtre prit le papier, et lut :

La richeſſe d'un Etat conſiſte dans le nombre de ſes habitans et dans leur travail.

Le commerce ne ſert à rendre un Etat plus puiſſant que ſes voiſins, que parce que, dans un certain nombre d'années, il a une guerre avec ſes voiſins ; comme, dans un certain nombre d'années, il y a toujours quelque calamité publique. Alors, dans cette calamité de la guerre, la nation la plus riche l'emporte néceſſairement ſur les autres, toutes choſes d'ailleurs égales, parce qu'elle peut acheter plus d'alliés et plus de troupes étrangères. Sans la calamité de la guerre, l'augmentation de la maſſe d'or et d'argent ſerait inutile : car, pourvu qu'il y ait aſſez d'or et d'argent pour la circulation, pourvu que la balance du commerce ſoit ſeulement égale, alors il eſt clair qu'il ne nous manque rien.

S'il y a deux milliars dans un royaume, toutes les denrées et la main-d'œuvre coûteront le double de ce qu'elles coûteraient s'il n'y avait qu'un milliar. Je ſuis auſſi riche avec

cinquante mille livres de rente quand j'achète la livre de viande quatre ſous, qu'avec cent mille quand je l'achète huit ſous; et le reſte à proportion. La vraie richeſſe d'un royaume n'eſt donc pas dans l'or et l'argent; elle eſt dans l'abondance de toutes les denrées; elle eſt dans l'induſtrie et dans le travail. Il n'y a pas long-temps qu'on a vu ſur la rivière de la Plata un régiment eſpagnol dont tous les officiers avaient des épées d'or, mais ils manquaient de chemiſes et de pain.

Je ſuppoſe que depuis *Hugues Capet* la quantité d'argent n'ait point augmenté dans le royaume, mais que l'induſtrie ſe ſoit perfectionnée cent fois davantage dans tous les arts; je dis que nous ſommes réellement cent fois plus riches que du temps de *Hugues Capet*: car être riche, c'eſt jouir: or je jouis d'une maiſon plus aérée, mieux bâtie, mieux diſtribuée que n'était celle de *Hugues Capet* lui-même; on a mieux cultivé les vignes, et je bois de meilleur vin; on a perfectionné les manufactures, et je ſuis vêtu d'un plus beau drap; l'art de flatter le goût par des apprêts plus fins me fait faire tous les jours une chère plus délicate que ne l'étaient les feſtins royaux de *Hugues Capet*. S'il ſe feſait tranſporter, quand il était malade, d'une maiſon dans une autre, c'était dans une charrette; et moi je me fais porter dans un

carroſſe commode et agréable, où je reçois le jour ſans être incommodé du vent. Il n'a pas fallu plus d'argent dans le royaume pour ſuſpendre ſur des cuirs une caiſſe de bois peinte, il n'a fallu que de l'induſtrie : ainſi du reſte. On prenait dans les mêmes carrières lès pierres dont on bâtiſſait la maiſon de *Hugues Capet* et celles dont on bâtit aujourd'hui les maiſons de Paris. Il ne faut pas plus d'argent pour conſtruire une vilaine priſon que pour faire une maiſon agréable. Il n'en coûte pas plus pour planter un jardin bien entendu que pour tailler ridiculement des ifs, et en faire des repréſentations groſſières d'animaux. Les chênes pourriſſaiént autrefois dans les forêts ; ils ſont façonnés aujourd'hui en parquets. Le ſable reſtait inutile ſur la terre ; on en fait des glaces.

Or celui-là eſt certainement riche qui jouit de tous ces avantages. L'induſtrie ſeule les a procurés. Ce n'eſt donc point l'argent qui enrichit un royaume ; c'eſt l'eſprit ; j'entends l'eſprit qui dirige le travail.

Le commerce fait le même effet que le travail des mains ; il contribue à la douceur de ma vie. Si j'ai beſoin d'un ouvrage des Indes, d'une production de la nature, qui ne ſe trouve qu'à Ceilan ou à Ternate, je ſuis pauvre par ces beſoins : je deviens riche quand le commerce les ſatisfait. Ce n'était

pas de l'or et de l'argent qui me manquaient ; c'était du café et de la canelle. Mais ceux qui font six mille lieues, au risque de leur vie, pour que je prenne du café le matin, ne sont que le superflu des hommes laborieux de la nation. La richesse consiste donc dans le grand nombre d'hommes laborieux.

Le but, le devoir d'un gouvernement sage, est donc évidemment la peuplade et le travail.

Dans nos climats il naît plus de mâles que de femelles ; donc il ne faut pas faire mourir les femelles. Or il est clair que c'est les faire mourir pour la société, que de les enterrer toutes vives dans des cloîtres où elles sont perdues pour la race présente, et où elles anéantissent les races futures. L'argent perdu à doter des couvens serait donc très-bien employé à encourager des mariages. Je compare les terres en friche, qui sont encore en France, aux filles qu'on laisse sécher dans un cloître. Il faut cultiver les unes et les autres. Il y a beaucoup de manières d'obliger les cultivateurs à mettre en valeur une terre abandonnée ; mais il y a une manière sûre de nuire à l'Etat ; c'est de laisser subsister ces deux abus, d'enterrer les filles, et de laisser les champs couverts de ronces. La stérilité, en tout genre, est ou un vice de la nature, ou un attentat contre la nature.

Le roi, qui eſt l'économe de la nation, donne des penſions à des dames de la cour, et cet argent va aux marchands, aux coiffeuſes et aux brodeuſes. Mais pourquoi n'y a-t-il pas des penſions attachées à l'encouragement de l'agriculture? cet argent retournerait de même à l'Etat, mais avec plus de profit.

On ſait que c'eſt un vice dans un gouvernement qu'il y ait des mendians. Il y en a de deux eſpèces; ceux qui vont en guenilles, d'un bout du royaume à l'autre, arracher des paſſans par des cris lamentables de quoi aller au cabaret; et ceux qui, vêtus d'habits uniformes, vont mettre le peuple à contribution au nom de DIEU, et reviennent ſouper chez eux dans de grandes maiſons où ils vivent à leur aiſe. La première de ces deux eſpèces eſt moins pernicieuſe que l'autre, parce que, chemin feſant, elle produit des enfans à l'Etat, et que, ſi elle fait des voleurs, elle fait auſſi des maçons et des ſoldats. Mais tous deux ſont un mal dont tout le monde ſe plaint, et que perſonne ne déracine. Il eſt bien étrange que, dans un royaume qui a des terres incultes et des colonies, on ſouffre des habitans qui ne peuplent ni ne travaillent. Le meilleur gouvernement eſt celui où il y a le moins d'hommes inutiles. D'où vient qu'il y a eu des peuples qui, ayant moins d'or et d'argent

que nous, ont immortalisé leur mémoire par des travaux que nous n'osons imiter? Il est évident que leur administration valait mieux que la nôtre, puisqu'elle engageait plus d'hommes au travail.

Les impôts sont nécessaires. La meilleure manière de les lever est celle qui facilite davantage le travail et le commerce. Un impôt arbitraire est vicieux. Il n'y a que l'aumône qui puisse être arbitraire ; mais, dans un Etat bien policé, il ne doit pas y avoir lieu à l'aumône. Le grand *Sha-Abas*, en fesant en Perse tant d'établissemens utiles, ne fonda point d'hôpitaux. On lui en demanda la raison : Je ne veux pas, dit-il, qu'on ait besoin d'hôpitaux en Perse.

Qu'est-ce qu'un impôt? c'est une certaine quantité de blé, de bestiaux, de denrées, que les possesseurs des terres doivent à ceux qui n'en ont point. L'argent n'est que la représentation de ces denrées. L'impôt n'est donc réellement que sur les riches; vous ne pouvez pas demander au pauvre une partie du pain qu'il gagne, et du lait que les mamelles de sa femme donnent à ses enfans. Ce n'est pas sur le pauvre, sur le manœuvre qu'il faut imposer une taxe : il faut, en le fesant travailler, lui faire espérer d'être un jour assez heureux pour payer des taxes.

Pendant la guerre, je ſuppoſe qu'on paye cinquante millions de plus par an; de ces cinquante millions il en paſſe vingt dans le pays étranger : trente ſont employés à faire maſſacrer des hommes. Je ſuppoſe que, pendant la paix, de ces cinquante millions on en paye vingt-cinq; rien ne paſſe alors chez l'étranger : on fait travailler pour le bien public autant de citoyens qu'on en égorgeait. On augmente les travaux en tout genre; on cultive les campagnes; on embellit les villes : donc on eſt réellement riche en payant l'Etat. Les impôts, pendant la calamité de la guerre, ne doivent pas ſervir à nous procurer les commodités de la vie; ils doivent ſervir à la défendre. Le peuple le plus heureux doit être celui qui paye le plus; c'eſt inconteſtablement le plus laborieux et le plus riche.

Le papier public eſt à l'argent ce que l'argent eſt aux denrées; une repréſentation, un gage d'échange. L'argent n'eſt utile que parce qu'il eſt plus aiſé de payer un mouton avec un louis d'or, que de donner un mouton pour quatre paires de bas. Il eſt de même plus aiſé à un receveur de province d'envoyer au tréſor royal quatre cents mille francs dans une lettre, que de les faire voiturer à grands frais : donc une banque, un papier de crédit eſt utile. Un papier de crédit eſt dans le gouvernement

d'un Etat, dans le commerce et dans la circulation, ce que les cabeſtans font dans les carrières. Ils enlèvent des fardeaux que les hommes n'auraient pas pu remuer à bras. Un écoſſais, homme utile et dangereux, établit en France le papier de crédit; c'était un médecin qui donnait une doſe d'émétique trop forte à des malades. Ils en eurent des convulſions; mais, parce qu'on a trop pris d'un bon remède, doit-on y renoncer à jamais? il eſt reſté des débris de ſon ſyſtême une compagnie des Indes qui donne de la jalouſie aux étrangers, et qui peut faire la grandeur de la nation: donc ce ſyſtême, contenu dans de juſtes bornes, aurait fait plus de bien qu'il n'a fait de mal. (*a*)

Changer le prix des eſpèces, c'eſt faire de la fauſſe monnaie; répandre dans le public plus de papiers de crédit que la maſſe et la circulation des eſpèces et des denrées ne le comportent, c'eſt encore faire de la fauſſe monnaie.

Défendre la ſortie des matières d'or et d'argent eſt un reſte de barbarie et d'indigence; c'eſt à la fois vouloir ne pas payer ſes dettes et perdre le commerce. C'eſt en effet ne pas vouloir payer; puiſque, ſi la nation

(*a*) Alors la compagnie des Indes ſubſiſtait avec éclat, et donnait de grandes eſpérances.

eſt débitrice, il faut qu'elle ſolde ſon compte avec les étrangers : c'eſt perdre le commerce, puiſque l'or et l'argent ſont non-ſeulement le prix des marchandiſes, mais ſont marchandiſes eux-mêmes. L'Eſpagne a conſervé, comme d'autres nations, cette ancienne loi, qui n'eſt qu'une ancienne misère. La ſeule reſſource du gouvernement eſt qu'on viole toujours cette loi.

Charger de taxes dans ſes propres Etats les denrées de ſon pays d'une province à une autre, rendre la Champagne ennemie de la Bourgogne, et la Guienne de la Bretagne, c'eſt encore un abus honteux et ridicule. C'eſt comme ſi je poſtais quelques-uns de mes domeſtiques dans une antichambre pour arrêter et pour manger une partie de mon ſouper lorſqu'on me l'apporte. On a travaillé à corriger cet abus; et, à la honte de l'eſprit humain, on n'a pu y réuſſir.

Il y avait bien d'autres idées dans les papiers du philoſophe; le miniſtre les goûta; il s'en procura une copie; et c'eſt le premier porte-feuille d'un philoſophe qu'on ait vu dans le porte-feuille d'un miniſtre.

V.

MARC-AURELE ET UN RECOLLET.

MARC-AURELE.

JE crois me reconnaître enfin. Voici certainement le capitole, et cette basilique est le temple; cet homme que je vois est sans doute prêtre de *Jupiter*. Ami, un petit mot, je vous prie.

LE RECOLLET.

Ami! l'expression est familière. Il faut que vous soyez bien étranger pour aborder ainsi frère *Fulgence* le récollet, habitant du capitole, confesseur de la duchesse de *Popoli*, et qui parle quelquefois au pape comme s'il parlait à un homme.

MARC-AURELE.

Frère *Fulgence* au capitole! les choses sont un peu changées. Je ne comprends rien à ce que vous dites. Est-ce que ce n'est pas ici le temple de *Jupiter*?

LE RECOLLET.

Allez, bon homme, vous extravaguez. Qui êtes-vous, s'il vous plaît, avec votre habit à l'antique, et votre petite barbe? d'où venez-vous, et que voulez-vous?

MARC-AURELE.

Je porte mon habit ordinaire ; je reviens voir Rome : je ſuis *Marc-Aurèle.*

LE RECOLLET.

Marc-Aurèle ? J'ai entendu parler d'un nom à peu-près ſemblable. Il y avait un empereur païen, à ce que je crois, qui ſe nommait ainſi.

MARC-AURELE.

C'eſt moi-même. J'ai voulu revoir cette Rome qui m'aimait, et que j'ai aimée ; ce capitole où j'ai triomphé en dédaignant les triomphes ; cette terre que j'ai rendue heureuſe : mais je ne reconnais plus Rome. J'ai revu la colonne qu'on m'a érigée, et je n'y ai plus retrouvé la ſtatue du ſage *Antonin* mon père ; c'eſt un autre viſage.

LE RECOLLET.

Je le crois bien, monſieur le damné. *Sixte-Quint* a relevé votre colonne ; mais il y a mis la ſtatue d'un homme qui valait mieux que votre père et vous.

MARC-AURELE.

J'ai toujours cru qu'il était fort aiſé de valoir mieux que moi ; mais je croyais qu'il était difficile de valoir mieux que mon père. Ma piété a pu m'abuſer : tout homme eſt

ſujet à l'erreur. Mais pourquoi m'appelez-vous damné ?

LE RECOLLET.

C'eſt que vous l'êtes. N'eſt-ce pas vous, (autant qu'il m'en ſouvient) qui avez tant perſécuté des gens à qui vous aviez obligation, et qui vous avaient procuré de la pluie pour battre vos ennemis ?

MARC-AURELE.

Hélas ! j'étais bien loin de perſécuter perſonne. Je rendis grâce au ciel de ce que, par une heureuſe conjoncture, il vint à propos un orage dans le temps que mes troupes mouraient de ſoif; mais je n'ai jamais entendu dire que j'euſſe obligation de cet orage aux gens dont vous me parlez, quoiqu'ils fuſſent de fort bons ſoldats. Je vous jure que je ne ſuis point damné. J'ai fait trop de bien aux hommes pour que l'eſſence divine veuille me faire du mal. Mais dites-moi, je vous prie, où eſt le palais de l'empereur mon ſucceſſeur ? eſt-ce toujours ſur le mont Palatin ? car en vérité je ne reconnais plus mon pays.

LE RECOLLET.

Je le crois bien, vraiment; nous avons tout perfectionné. Si vous voulez, je vous mènerai à Monte-Cavallo : vous baiſerez les pieds

du

du ſaint père, et vous aurez des indulgences dont vous me paraiſſez avoir grand beſoin.

MARC-AURELE.

Accordez-moi d'abord la vôtre; et dites-moi franchement, eſt-ce qu'il n'y aurait plus d'empereur, ni d'empire romain?

LE RECOLLET.

Si fait, ſi fait, il y a un empereur et un empire; mais tout cela eſt à quatre cents lieues d'ici, dans une petite ville appelée Vienne, ſur le Danube. Je vous conſeille d'y aller voir vos ſucceſſeurs; car ici vous riſqueriez de voir l'inquiſition. Je vous avertis que les révérends pères dominicains n'entendent point raillerie, et qu'ils traiteraient fort mal les *Marc-Aurèle*, les *Antonin*, les *Trajan* et les *Titus*, gens qui ne ſavent pas leur catéchiſme.

MARC-AURELE.

Un catéchiſme! l'inquiſition! des dominicains! des récollets! un pape! et l'empire romain dans une petite ville ſur le Danube! Je ne m'y attendais pas: je conçois qu'en ſeize cents ans les choſes de ce monde doivent avoir changé de face. Je ſerais curieux de voir un empereur romain, *marcoman*, *quade*, *cimbre* ou *teuton*.

LE RECOLLET.

Vous aurez ce plaiſir-là quand vous voudrez, et même de plus grands. Vous ſeriez

donc bien étonné, si je vous disais que des Scythes ont la moitié de votre empire, et que nous avons l'autre; que c'est un prêtre comme moi qui est le souverain de Rome: que frère *Fulgence* pourra l'être à son tour; que je donnerai des bénédictions au même endroit où vous traîniez à votre char des rois vaincus; et que votre successeur du Danube n'a pas à lui une ville en propre; mais qu'il y a un prêtre qui doit lui prêter la sienne dans l'occasion.

MARC-AURELE.

Vous me dites-là d'étranges choses. Tout ces grands changemens n'ont pu se faire sans de grands malheurs. J'aime toujours le genre humain, et je le plains.

LE RECOLLET.

Vous êtes trop bon. Il en a coûté, à la vérité, des torrens de sang, et il y a eu cent provinces ravagées; mais il ne fallait pas moins que cela pour que frère *Fulgence* dormît au capitole à son aise.

MARC-AURELE.

Rome, cette capitale du monde, est donc bien déchue et bien malheureuse?

LE RECOLLET.

Déchue, si vous voulez; mais malheureuse, non. Au contraire, la paix y règne, les

beaux arts y fleuriſſent: Les anciens maîtres du monde ne ſont plus que des maîtres de muſique. Au lieu d'envoyer des colonies en Angleterre, nous y envoyons des châtrés et des violons. Nous n'avons plus de *Scipions* qui détruiſent des Carthage; mais auſſi nous n'avons plus de proſcriptions. Nous avons changé la gloire contre le repos.

MARC-AURELE.

J'ai tâché dans ma vie d'être philoſophe; je le ſuis devenu véritablement depuis. Je trouve que le repos vaut bien la gloire; mais par tout ce que vous me dites, je pourrais ſoupçonner que frère *Fulgence* n'eſt pas philoſophe.

LE RECOLLET.

Comment! je ne ſuis pas philoſophe! je le ſuis à la fureur. J'ai enſeigné la philoſophie, et qui plus eſt la théologie.

MARC-AURELE.

Qu'eſt-ce que cette théologie, s'il vous plaît?

LE RECOLLET.

C'eſt... c'eſt ce qui fait que je ſuis ici, et que les empereurs n'y ſont plus: vous paraiſſez fâché de ma gloire, et de la petite révolution qui eſt arrivée à votre empire.

MARC-AURELE.

J'adopte les décrets éternels ; je sais qu'il ne faut pas murmurer contre la destinée; j'admire la vicissitude des choses humaines : mais, puisqu'il faut que tout change, puisque l'empire romain est tombé, les récollets pourront avoir leur tour.

LE RECOLLET.

Je vous excommunie, et je vais à matines.

MARC-AURELE.

Et moi je vais me rejoindre à l'Etre des êtres.

V I.

UN BRACHMANE ET UN JESUITE,

Sur la nécessité et l'enchaînement des choses.

LE JESUITE.

C'EST apparemment par les prières de saint *François Xavier* que vous êtes parvenu à une si heureuse et si longue vieillesse ? Cent quatre-vingts ans ! cela est digne du temps des patriarches.

LE BRACHMANE.

Mon maître *Fonsouka* en a vécu trois cents; c'est le cours ordinaire de notre vie. J'ai une

grande eſtime pour *François Xavier*; mais ſes prières n'auraient jamais pu déranger l'ordre de l'univers : et s'il avait eu ſeulement le don de faire vivre une mouche un inſtant de plus que ne le portait l'enchaînement des deſtinées, ce globe-ci ſerait tout autre choſe que ce que vous voyez aujourd'hui.

LE JESUITE.

Vous avez une étrange opinion des futurs contingens. Vous ne ſavez donc pas que l'homme eſt libre, que notre volonté diſpoſe à notre gré de tout ce qui ſe paſſe ſur la terre? Je vous aſſure que les ſeuls jéſuites y ont fait pour leur part des changemens conſidérables.

LE BRACHMANE.

Je ne doute pas de la ſcience et du pouvoir des révérends pères jéſuites; ils ſont une partie fort eſtimable de ce monde; mais je ne les en crois pas les ſouverains. Chaque homme, chaque être, tant jéſuite que brachmane, eſt un reſſort de l'univers; il obéit à la deſtinée, et ne lui commande pas. A quoi tenait-il que *Gengis-kan* conquît l'Aſie? à l'heure à laquelle ſon père s'éveilla un jour en couchant avec ſa femme, à un mot qu'un tartare avait prononcé quelques années auparavant. Je ſuis, par exemple, tel que vous me voyez, une des cauſes principales de la mort déplorable de

votre bon roi *Henri IV*, et vous m'en voyez encore affligé.

LE JESUITE.

Votre révérence veut rire apparemment. Vous la cause de l'assassinat d'*Henri IV!*

LE BRACHMANE.

Hélas oui! C'était l'an neuf cent quatre-vingt-trois mille de la révolution de Saturne, qui revient à l'an mille cinq cent cinquante de votre ère. J'étais jeune et étourdi. Je m'avisai de commencer une petite promenade du pied gauche, au lieu du pied droit, sur la côte de Malabar, et de-là suivit évidemment la mort d'*Henri IV*.

LE JESUITE.

Comment cela, je vous supplie? Car nous qu'on accusait de nous être tournés de tous les côtés dans cette affaire, nous n'y avons aucune part.

LE BRACHMANE.

Voici comme la destinée arrangea la chose. en avançant le pied gauche, comme j'ai l'honneur de vous dire, je fis tomber malheureusement dans l'eau mon ami *Eriban*, marchand persan, qui se noya. Il avait une fort jolie femme qui convola avec un marchand arménien; elle eut une fille qui épousa un grec; la fille de ce

grec s'établit en France, et épousa le père de *Ravaillac*. Si tout cela n'était pas arrivé, vous sentez que les affaires des maisons de France et d'Autriche auraient tourné différemment. Le système de l'Europe aurait changé. Les guerres entre l'Allemagne et la Turquie auraient eu d'autres suites ; ces suites auraient influé sur la Perse, la Perse sur les Indes. Vous voyez que tout tenait à mon pied gauche, lequel était lié à tous les autres événemens de l'univers, passés, présens et futurs.

LE JESUITE.

Je veux proposer cet argument à quelqu'un de nos pères théologiens, et je vous apporterai la solution.

LE BRACHMANE.

En attendant je vous dirai encore que la servante du grand-père du fondateur des feuillans (car j'ai lu vos histoires) était aussi une des causes nécessaires de la mort d'*Henri IV*, et de tous les accidens que cette mort entraîna.

LE JESUITE.

Cette servante-là était une maîtresse femme.

LE BRACHMANE.

Point du tout : c'était une idiote à qui son maître fit un enfant. Madame de *la Barrière* en mourut de chagrin. Celle qui lui succéda fut, comme disent vos chroniques, la grand'mère

du bienheureux *Jean de la Barrière*, qui fonda l'ordre des feuillans. *Ravaillac* fut moine dans cet ordre. Il puisa chez eux certaine doctrine fort à la mode alors, comme vous savez. Cette doctrine lui persuada que c'était une bonne œuvre d'assassiner le meilleur roi du monde. Le reste est connu.

LE JESUITE.

Malgré votre pied gauche et la servante du grand-père du fondateur des feuillans, je croirai toujours que l'action horrible de *Ravaillac* était un futur contingent, qui pouvait fort bien ne pas arriver; car enfin la volonté de l'homme est libre.

LE BRACHMANE.

Je ne sais pas ce que vous entendez par une volonté libre. Je n'attache point d'idée à ces paroles. Etre libre, c'est faire ce qu'on veut, et non pas vouloir ce qu'on veut. Tout ce que je sais, c'est que *Ravaillac* commit volontairement le crime qu'il était destiné à faire par des lois immuables. Ce crime était un chaînon de la grande chaîne des destinées.

LE JESUITE.

Vous avez beau dire; les choses de ce monde ne sont point si liées ensemble que vous pensez. Que fait, par exemple, au reste de la machine

la

la converfation inutile que nous avons enfemble fur le rivage des Indes ?

LE BRACHMANE.

Ce que nous difons vous et moi eft peu de chofe, fans doute; mais fi vous n'étiez pas ici, toute la machine du monde ferait autre chofe qu'elle n'eft.

LE JESUITE.

Votre révérence *bramine* avance là un furieux paradoxe.

LE BRACHMANE.

Votre paternité *ignacienne* en croira ce qu'elle voudra; mais certainement nous n'aurions pas cette converfation, fi vous n'étiez venu aux Indes. Vous n'auriez pas fait ce voyage, fi votre S[t] *Ignace de Loyola* n'avait pas été bleffé au fiége de Pampelune, et fi un roi de Portugal ne s'était obftiné à faire doubler le cap de Bonne-Efpérance. Ce roi de Portugal n'a-t-il pas, avec le fecours de la bouffole, changé la face du monde? Mais il fallait qu'un napolitain eût inventé la bouffole; et puis dites que tout n'eft pas éternellement affervi à un ordre conftant, qui unit par des liens invifibles et indiffolubles tout ce qui naît, tout ce qui agit, tout ce qui fouffre, tout ce qui meurt fur notre globe.

LE JESUITE.

Eh, que deviendront les futurs contingens?

LE BRACHMANE.

Ils deviendront ce qu'ils pourront : mais l'ordre établi par une main éternelle et toute-puissante doit subsister à jamais.

LE JESUITE.

A vous entendre, il ne faudrait donc point prier DIEU ?

LE BRACHMANE.

Il faut l'adorer. Mais qu'entendez-vous par le prier ?

LE JESUITE.

Ce que tout le monde entend, qu'il favorise nos désirs, qu'il satisfasse à nos besoins.

LE BRACHMANE.

Je vous comprends. Vous voulez qu'un jardinier obtienne du soleil à l'heure que DIEU a destinée de toute éternité pour la pluie, et qu'un pilote ait un vent d'est, lorsqu'il faut que le vent d'occident rafraîchisse la terre et les mers. Mon père, prier c'est se soumettre. Bon soir. La destinée m'appelle à présent auprès de ma bramine.

LE JESUITE.

Ma volonté libre me presse d'aller donner leçon à un jeune écolier.

VII.

LUCRECE ET POSSIDONIUS.

PREMIER ENTRETIEN.

POSSIDONIUS.

VOTRE poëſie eſt quelquefois admirable; mais la phyſique d'*Epicure* me paraît bien mauvaiſe.

LUCRECE.

Quoi, vous ne voulez pas convenir que les atomes ſe ſont arrangés d'eux-mêmes de façon qu'ils ont produit cet univers?

POSSIDONIUS.

Nous autres mathématiciens nous ne pouvons convenir que des choſes qui ſont prouvées évidemment par des principes inconteſtables.

LUCRECE.

Mes principes le ſont.

Ex nihilo nihil, in nihilum nil poſſe reverti;
Tangere enim et tangi, niſi corpus, nulla poteſt res.
Que rien ne vient de rien, rien ne retourne à rien;
Et qu'un corps n'eſt touché que par un autre corps.

POSSIDONIUS.

Quand je vous aurais accordé ces principes, et même les atomes et le vide, vous ne me persuaderiez pas plus que l'univers s'est arrangé de lui-même dans l'ordre admirable où nous le voyons, que si vous disiez aux Romains que la sphère armillaire composée par *Possidonius* s'est faite seule.

LUCRECE.

Mais qui donc aura fait le monde?

POSSIDONIUS.

Un être intelligent, plus supérieur au monde et à moi, que je ne le suis au cuivre dont j'ai composé ma sphère.

LUCRECE.

Vous qui n'admettez que des choses évidentes, comment pouvez-vous reconnaître un principe dont vous n'avez d'ailleurs aucune notion?

POSSIDONIUS.

Comme, avant de vous avoir connu, j'ai jugé que votre livre était d'un homme d'esprit.

LUCRECE.

Vous avouez que la matière est éternelle, qu'elle existe parce qu'elle existe; or, si elle existe par sa nature, pourquoi ne peut-elle pas former par sa nature des soleils, des mondes, des plantes, des animaux, des hommes?

POSSIDONIUS.

Tous les philoſophes qui nous ont précédés ont cru la matière éternelle, mais ils ne l'ont pas démontré ; et quand elle ſerait éternelle, il ne s'enſuit point du tout qu'elle puiſſe former des ouvrages dans leſquels éclatent tant de ſublimes deſſeins. Cette pierre aurait beau être éternelle, vous ne me perſuaderez point qu'elle puiſſe produire l'Iliade d'*Homère*.

LUCRECE.

Non; une pierre ne compoſera point l'Iliade, non plus qu'elle ne produira un cheval ; mais la matière organiſée avec le temps, et devenue un mélange d'os, de chair et de ſang, produira un cheval; et, organiſée plus finement, compoſera l'Iliade.

POSSIDONIUS.

Vous le ſuppoſez ſans aucune preuve; et je ne dois rien admettre ſans preuve. Je vais vous donner des os, du ſang, de la chair tout faits : je vous laiſſerai travailler vous et tous les épicuriens du monde. Conſentiriez-vous à faire le marché de poſſéder l'empire romain ſi vous venez à bout de faire un cheval avec les ingrédiens tout préparés, ou à être pendu ſi vous n'en pouvez venir à bout?

LUCRECE.

Non; cela paſſe mes forces, mais non pas celles de la nature. Il faut des millions de ſiècles pour que la nature, ayant paſſé par toutes les formes poſſibles, arrive enfin à la ſeule qui puiſſe produire des êtres vivans.

POSSIDONIUS.

Vous aurez beau remuer dans un tonneau, pendant toute votre vie, tous les matériaux de la terre mêlés enſemble, vous n'en tirerez pas ſeulement une figure régulière; vous ne produirez rien. Si le temps de votre vie ne peut ſuffire à produire ſeulement un champignon, le temps de la vie d'un autre homme y ſuffira-t-il? Ce qu'un ſiècle n'a pas fait, pourquoi pluſieurs ſiècles pourraient-ils le faire? Il faudrait avoir vu naître des hommes et des animaux du ſein de la terre, et des blés ſans germe, &c. &c. pour oſer affirmer que la matière toute ſeule ſe donne de telles formes : perſonne, que je ſache, n'a vu cette opération; perſonne ne doit donc y croire.

LUCRECE.

Eh bien, les hommes, les animaux, les arbres auront toujours été. Tous les philoſophes conviennent que la matière eſt éternelle; ils conviendront que les générations le ſont auſſi. C'eſt la nature de la matière qu'il y ait des aſtres qui tournent, des oiſeaux qui volent,

des chevaux qui courent, et des hommes qui fassent des Iliades.

POSSIDONIUS.

Dans cette supposition nouvelle vous changez de sentiment; mais vous supposez toujours ce qui est en question; vous admettez une chose dont vous n'avez pas la plus légère preuve.

LUCRECE.

Il m'est permis de croire que ce qui est aujourd'hui était hier, était il y a un siècle, il y a cent siècles, et ainsi en remontant sans fin. Je me sers de votre argument; personne n'a jamais vu le soleil et les astres commencer leur carrière, les premiers animaux se former et recevoir la vie: on peut donc penser que tout a été éternellement comme il est.

POSSIDONIUS.

Il y a une grande différence. Je vois un dessein admirable, et je dois croire qu'un être intelligent a formé ce dessein.

LUCRECE.

Vous ne devez pas admettre un être dont vous n'avez aucune connaissance.

POSSIDONIUS.

C'est comme si vous me disiez que je ne dois pas croire qu'un architecte a bâti le capitole, parce que je n'ai pu voir cet architecte.

LUCRECE.

Votre comparaiſon n'eſt pas juſte. Vous avez vu bâtir des maiſons, vous avez vu des architectes ; ainſi vous devez penſer que c'eſt un homme ſemblable aux architectes d'aujourd'hui qui a bâti le capitole. Mais ici les choſes ne vont pas de même : le capitole n'exiſte point par ſa nature, et la matière exiſte par ſa nature. Il eſt impoſſible qu'elle n'ait pas une certaine forme. Or pourquoi ne voulez-vous pas qu'elle poſsède par ſa nature la forme qu'elle a aujourd'hui ? Ne vous eſt-il pas beaucoup plus aiſé de reconnaître la nature qui ſe modifie elle-même, que de reconnaître un être inviſible qui la modifie ? Dans le premier cas, vous n'avez qu'une difficulté, qui eſt de comprendre comment la nature agit : dans le ſecond cas, vous avez deux difficultés, qui ſont de comprendre et cette même nature, et un être inconnu qui agit ſur elle.

POSSIDONIUS.

C'eſt tout le contraire. Je vois non-ſeulement de la difficulté, mais de l'impoſſibilité à comprendre que la matière puiſſe avoir des deſſeins infinis, et je ne vois aucune difficulté à admettre un être intelligent qui gouverne cette matière par ſes deſſeins infinis et par ſa volonté toute-puiſſante.

LUCRECE.

Quoi! c'eſt donc parce que votre eſprit ne peut comprendre une choſe qu'il en ſuppoſe une autre? C'eſt donc parce que vous ne pouvez ſaiſir l'artifice et les reſſorts néceſſaires par leſquels la nature s'eſt arrangée en planètes, en ſoleils, en animaux, que vous recourez à un autre être?

POSSIDONIUS.

Non; je n'ai pas recours à un Dieu parce que je ne puis comprendre la nature; mais je comprends évidemment que la nature a beſoin d'une intelligence ſuprême; et cette ſeule raiſon me prouverait un Dieu, ſi je n'avais pas d'ailleurs d'autres preuves.

LUCRECE.

Et ſi cette matière avait par elle-même l'intelligence?

POSSIDONIUS.

Il m'eſt évident qu'elle ne la poſsède point.

LUCRECE.

Et à moi il eſt évident qu'elle la poſsède, puiſque je vois des corps comme vous et moi qui raiſonnent.

POSSIDONIUS.

Si la matière poſſédait par elle-même la penſée, il faudrait que vous diſſiez qu'elle la poſsède néceſſairement. Or, ſi cette propriété

lui était néceſſaire, elle l'aurait en tout temps et en tous lieux : car ce qui eſt *néceſſaire* à une choſe ne peut jamais en être ſéparé. Un morceau de boue, le plus vil excrément penſerait; or certainement vous ne diriez pas que du fumier penſe : la penſée n'eſt donc pas un attribut néceſſaire à la matière.

LUCRECE.

Votre raiſonnement eſt un ſophiſme : je tiens le mouvement *néceſſaire* à la matière; cependant ce fumier, ce tas de boue ne ſont pas actuellement en mouvement; ils y feront quand quelque corps les pouſſera. De même la penſée ne ſera l'attribut d'un corps que quand ce corps ſera organiſé pour penſer.

POSSIDONIUS.

Votre erreur vient de ce que vous ſuppoſez toujours ce qui eſt en queſtion. Vous ne voyez pas que, pour organiſer un corps, le faire homme, le rendre penſant, il faut déjà de la penſée, il faut un deſſein arrêté. Or vous ne pouvez admettre des deſſeins avant que les ſeuls êtres qui ont ici-bas des deſſeins ſoient formés; vous ne pouvez admettre des penſées avant que les êtres qui ont des penſées exiſtent. Vous ſuppoſez encore ce qui eſt en queſtion, quand vous dites que le mouvement eſt néceſſaire à la matière. Car ce qui eſt abſolument néceſſaire exiſte toujours, comme l'étendue

exiſte toujours dans toute matière : or le mouvement n'exiſte pas toujours. Les pyramides d'Egypte ne ſont certainement pas en mouvement. Une matière ſubtile aurait beau paſſer entre les pierres des pyramides d'Egypte, la maſſe de la pyramide eſt immobile. Le mouvement n'eſt donc pas abſolument néceſſaire à la matière; il lui vient d'ailleurs, ainſi que la penſée vient d'ailleurs aux hommes. Il y a donc un être intelligent et puiſſant qui donne le mouvement, la vie et la penſée.

LUCRECE.

Je veux vous répondre en diſant qu'il y a toujours eu du mouvement et de l'intelligence dans le monde : ce mouvement et cette intelligence ſe ſont diſtribués de tout temps ſuivant les lois de la nature. La matière étant éternelle, il était impoſſible que ſon exiſtence ne fût pas dans quelque ordre : elle ne pouvait être dans aucun ordre ſans le mouvement et ſans la penſée : il fallait donc que l'intelligence et le mouvement fuſſent en elle.

POSSIDONIUS.

Quelque choſe que vous faſſiez, vous ne pouvez jamais que faire des ſuppoſitions. Vous ſuppoſez un ordre, il faut donc qu'il y ait une intelligence qui ait arrangé cet ordre. Vous ſuppoſez le mouvement et la penſée

avant que la matière fût en mouvement et qu'il y eût des hommes et des pensées. Vous ne pouvez nier que la pensée n'est pas essentielle à la matière, puisque vous n'osez pas dire qu'un caillou pense. Vous ne pouvez opposer que des *peut-être* à la vérité qui vous presse; vous sentez l'impuissance de la matière, et vous êtes forcé d'admettre un être suprême, intelligent, tout-puissant, qui a organisé la matière et les êtres pensans. Les desseins de cette intelligence supérieure éclatent de toutes parts, et vous devez les apercevoir dans un brin d'herbe comme dans le cours des astres. On voit que tout est dirigé à une fin certaine.

LUCRECE.

Ne prenez-vous point pour un dessein ce qui n'est qu'une existence nécessaire? ne prenez-vous point pour une fin ce qui n'est qu'un usage que nous fesons des choses qui existent? Les Argonautes ont bâti un vaisseau pour aller à Colchos; direz-vous que les arbres ont été créés pour que les Argonautes bâtissent un vaisseau, et que la mer a été faite pour que les Argonautes entreprissent leur navigation? Les hommes portent des chaussures; direz-vous que les jambes ont été faites par un être suprême pour être chaussées? non, sans doute; mais les Argonautes ayant vu du bois en ont

bâti un navire, et ayant connu que l'eau pouvait porter ce navire, ils ont entrepris leur voyage. De même, après une infinité de formes et de combinaisons que la matière avait prises, il s'est trouvé que les humeurs et la corne transparente qui composent l'œil, séparées autrefois dans différentes parties du corps humain, ont été réunies dans la tête, et les animaux ont commencé à voir. Les organes de la génération qui étaient épars se sont rassemblés, et ont pris la forme qu'ils ont. Alors les générations ont été produites avec régularité. La matière du soleil longtemps répandue et écartée dans l'espace s'est conglobée, et a fait l'astre qui nous éclaire. Y a-t-il à tout cela de l'impossibilité ?

POSSIDONIUS.

En vérité vous ne pouvez pas avoir sérieusement recours à un tel système. Premièrement en adoptant cette hypothèse vous abandonneriez les générations éternelles dont vous parliez tout à l'heure. Secondement, vous vous trompez sur les causes finales. Il y a des usages volontaires que nous fesons des présens de la nature : il y a des effets indispensables. Les Argonautes pouvaient ne pas employer les arbres des forêts pour en faire un vaisseau ; mais ces arbres étaient visiblement destinés à croître sur la terre, à donner

des fruits et des feuilles. On peut ne point couvrir ſes jambes d'une chauſſure; mais la jambe eſt viſiblement faite pour porter le corps, et pour marcher; les yeux pour voir; les oreilles pour entendre; les parties de la génération pour perpétuer l'eſpèce. Si vous conſidérez que d'une étoile placée à quatre ou cinq cents millions de lieues de nous, il part des traits de lumière qui viennent faire le même angle déterminé dans les yeux de chaque animal, et que tous les animaux ont à l'inſtant la ſenſation de la lumière, vous m'avouerez qu'il y a là une mécanique, un deſſein admirable. Or n'eſt-il pas déraiſonnable d'admettre une mécanique ſans artiſan, un deſſein ſans intelligence, et de tels deſſeins ſans un être ſuprême?

LUCRECE.

Si j'admets cet être ſuprême, quelle forme aura-t-il? Sera-t-il en un lieu? ſera-t-il hors de tout lieu? ſera-t-il dans le temps, hors du temps? remplira-t-il tout l'eſpace, ou non? Pourquoi aura-t-il fait ce monde? quel eſt ſon but? Pourquoi former des êtres ſenſibles et malheureux? Pourquoi le mal moral, et le mal phyſique? De quelque côté que je tourne mon eſprit, je ne vois que l'incompréhenſible.

POSSIDONIUS.

C'est précisément parce que cet être suprême existe, que sa nature doit être incompréhensible ; car s'il existe, il doit y avoir l'infini entre lui et nous. Nous devons admettre qu'il est, sans savoir ce qu'il est, et comment il opère. N'êtes-vous pas forcé d'admettre les asymptotes en géométrie, sans comprendre comment ces lignes peuvent s'approcher toujours, et ne se toucher jamais ? N'y a-t-il pas des choses aussi incompréhensibles que démontrées dans les propriétés du cercle ? Concevez donc qu'on doit admettre l'incompréhensible, quand l'existence de cet incompréhensible est prouvée.

LUCRECE.

Quoi ! il me faudrait renoncer aux dogmes d'*Epicure* ?

POSSIDONIUS.

Il vaut mieux renoncer à *Epicure* qu'à la raison.

SECOND ENTRETIEN.

LUCRECE.

Je commence à reconnaître un être suprême inaccessible à nos sens, et prouvé par notre

raiſon, qui a fait le monde, et qui le conſerve : mais pour tout ce que je dis de l'ame dans mon troiſième livre, admiré de tous les ſavans de Rome, je ne crois pas que vous puiſſiez m'obliger à y renoncer.

POSSIDONIUS.

Vous dites d'abord :

Idque ſitum mediâ regione in pectoris hæret.
L'eſprit eſt au milieu de la poitrine.

Mais quand vous avez compoſé vos beaux vers, n'avez-vous jamais fait quelque effort de tête ? Quand vous parlez de l'eſprit de *Cicéron*, ou de l'orateur *Marc-Antoine*, ne dites-vous pas que c'eſt une bonne tête ? et ſi vous diſiez qu'il a une bonne poitrine, ne croirait-on pas que vous parlez de ſa voix et de ſes poumons ?

LUCRECE.

Mais ne ſentez-vous pas que c'eſt autour du cœur que ſe forment les ſentimens de joie, de douleur et de crainte ?

Hic exultat enim pavor ac metus, hæc loca circùm
Lætitiæ mulcent.

Ne ſentez-vous pas votre cœur ſe dilater ou ſe reſſerrer à une bonne ou mauvaiſe nouvelle ? N'y a-t-il pas là des reſſorts ſecrets

qui

qui se détendent ou qui prennent de l'élasticité? C'est donc là qu'est le siége de l'ame.

POSSIDONIUS.

Il y a une paire de nerfs qui part du cerveau, qui passe à l'estomac et au cœur, qui descend aux parties de la génération, et qui leur imprime des mouvemens; direz-vous que c'est dans les parties de la génération que réside l'entendement humain?

LUCRECE.

Non, je n'oserais le dire; mais, quand je placerai l'ame dans la tête, au lieu de la mettre dans la poitrine, mes principes subsisteront toujours: l'ame sera toujours une matière infiniment déliée, semblable au feu élémentaire qui anime toute la machine.

POSSIDONIUS.

Et comment concevez-vous qu'une matière déliée puisse avoir des pensées, des sentimens, par elle-même?

LUCRECE.

Parce que je l'éprouve, parce que toutes les parties de mon corps étant touchées en ont le sentiment; parce que ce sentiment est répandu dans toute ma machine; parce qu'il ne peut y être répandu que par une matière extrêmement subtile et rapide; parce que je

ſuis un corps ; parce qu'un corps ne peut être agité que par un corps ; parce que l'intérieur de mon corps ne peut être pénétré que par des corpuſcules très-déliés, et que par conſéquent mon ame ne peut être que l'aſſemblage de ces corpuſcules.

POSSIDONIUS.

Nous ſommes déjà convenus dans notre premier entretien qu'il n'y a pas d'apparence qu'un rocher puiſſe compoſer l'Iliade. Un rayon de ſoleil en ſera-t-il plus capable ? Imaginez ce rayon de ſoleil cent mille fois plus ſubtil et plus rapide ; cette clarté, cette ténuité feront-elles des ſentimens et des penſées ?

LUCRECE.

Peut-être en feront-elles quand elles ſeront dans des organes préparés.

POSSIDONIUS.

Vous voilà toujours réduit à des *peut-être.* Du feu ne peut penſer par lui-même plus que de la glace. Quand je ſuppoſerais que c'eſt du feu qui penſe en vous, qui ſent, qui a une volonté, vous ſeriez donc forcé d'avouer que ce c'eſt pas par lui-même qu'il a une volonté, du ſentiment et des penſées.

LUCRECE.

Non, ce ne ſera pas par lui-même ; ce ſera par l'aſſemblage de ce feu et de mes organes.

POSSIDONIUS.

Comment pouvez-vous imaginer que de deux corps qui ne penſent point chacun ſéparément, il réſulte la penſée quand ils ſont unis enſemble?

LUCRECE.

Comme un arbre et de la terre pris ſéparément ne portent point de fruit, et qu'ils en portent quand on a mis l'arbre dans la terre.

POSSIDONIUS.

La comparaiſon n'eſt qu'éblouiſſante. Cet arbre a en ſoi le germe des fruits, on le voit à l'œil dans ſes boutons; et le ſuc de la terre développe la ſubſtance de ces fruits. Il faudrait donc que le feu eût déjà en ſoi le ge.me de la penſée, et que les organes du corps développaſſent ce germe.

LUCRECE.

Que trouvez-vous à cela d'impoſſible?

POSSIDONIUS.

Je trouve que ce feu, cette matière quinteſſenciée n'a pas en elle plus de droit à la penſée que la pierre. La production d'un être doit avoir quelque choſe de ſemblable à ce qui la produit: or une penſée, une volonté, un ſentiment, n'ont rien de ſemblable à de la matière ignée.

LUCRECE.

Deux corps qui ſe heurtent produiſent du mouvement; et cependant ce mouvement n'a rien de ſemblable à ces deux corps, il n'a rien de leurs trois dimenſions, il n'a point comme eux de figure; donc un être peut n'avoir rien de ſemblable à l'être qui le produit; donc la penſée peut naître de l'aſſemblage de deux corps qui n'auront point la penſée.

POSSIDONIUS.

Cette comparaiſon eſt encore plus éblouiſſante que juſte. Je ne vois que matière dans deux corps en mouvement. Je ne vois là que des corps paſſant d'un lieu dans un autre. Mais quand nous raiſonnons enſemble, je ne vois aucune matière dans vos idées et dans les miennes. Je vous dirai ſeulement que je ne conçois pas plus comment un corps a le pouvoir d'en remuer un autre, que je ne conçois comment j'ai des idées. Ce ſont pour moi deux choſes également inexplicables, et toutes deux me prouvent également l'exiſtence et la puiſſance d'un Etre ſuprême auteur du mouvement et de la penſée.

LUCRECE.

Si notre ame n'eſt pas un feu ſubtil, une quinteſſence éthérée, qu'eſt-elle donc?

POSSIDONIUS.

Vous et moi n'en ſavons rien: je vous dirai

bien ce qu'elle n'eſt pas ; mais je ne puis vous dire ce qu'elle eſt. Je vois que c'eſt une puiſſance qui eſt en moi, que je ne me ſuis pas donné cette puiſſance, et que par conſéquent elle vient d'un être ſupérieur à moi.

LUCRECE.

Vous ne vous êtes pas donné la vie, vous l'avez reçue de votre père ; vous avez reçu de lui la penſée avec la vie, comme il l'avait reçue de ſon père, et ainſi en remontant à l'infini. Vous ne ſavez pas plus au fond ce que c'eſt que le principe de la vie, que vous ne connaiſſez le principe de la penſée. Cette ſucceſſion d'êtres vivans et penſans a exiſté de tout temps.

POSSIDONIUS.

Je vois toujours que vous êtes forcé d'abandonner le ſyſtême d'*Epicure*, et que vous n'oſez plus dire que la déclinaiſon des atomes produit la penſée ; mais j'ai déjà réfuté, dans notre dernier entretien, la ſucceſſion éternelle des êtres ſenſibles et penſans ; je vous ai dit que s'il y avait eu des êtres matériels penſans par eux-mêmes, il faudrait que la penſée fût un attribut néceſſaire, eſſentiel à toute matière ; que ſi la matière penſait néceſſairement par elle-même, toute matière ſerait penſante : or cela n'eſt pas ; donc il eſt inſoutenable d'admettre une ſucceſſion d'êtres matériels penſans par eux-mêmes.

LUCRECE.

Ce raiſonnement que vous répétez n'empêche pas qu'un père ne communique une ame à ſon fils en formant ſon corps. Cette ame et ce corps croiſſent enſemble ; ils ſe fortifient, ils ſont aſſujettis aux maladies, aux infirmités de la vieilleſſe. La décadence de nos forces entraîne celle de notre jugement ; l'effet ceſſe enfin avec la cauſe, et l'ame ſe diſſout comme la fumée dans les airs.

Præterea gigni pariter cum corpore, et unà
Creſcere ſentimus, pariterque ſeneſcere mentem :
Nam veluti infirmo pueri, teneroque vagantur
Corpore, ſic animi ſequitur ſententia tenuis.
Indè, ubi robuſtis adolevit viribus ætas,
Conſilium quoque majus, et auctior eſt animi vis.
Poſt, ubi jam validis quaſſatum eſt viribus ævi
Corpus, et obtuſis ceciderunt viribus artus,
Claudicat ingenium, delirant linguaque menſque :
Omnia deficiunt, atque uno tempore deſunt.
Ergo diſſolvi quoque convenit omnem animaï
Naturam, ceu fumum in altas aëris auras :
Quandoquidem gigni pariter, pariterque videmus
Creſcere ; et, ut docui, ſimul ævo feſſa fatiſcit.

POSSIDONIUS.

Voilà de très-beaux vers ; mais m'apprenez-vous par-là quelle eſt la nature de l'ame ?

LUCRECE.

Non; je vous fais ſon hiſtoire, et je raiſonne avec quelquc vraiſemblance.

POSSIDONIUS.

Où eſt la vraiſemblance qu'un père communique à ſon fils la faculté de penſer?

LUCRECE.

Ne voyez-vous pas tous les jours que les enfans ont des inclinations de leurs pères, comme ils en ont les traits?

POSSIDONIUS.

Mais un père en formant ſon fils n'a-t-il pas agi comme un inſtrument aveugle? A-t-il prétendu faire une ame, faire des penſées, en jouiſſant de ſa femme? L'un et l'autre ſavent-ils comment un enfant ſe forme dans le ſein maternel? Ne faut-il pas recourir à quelque cauſe ſupérieure, ainſi que dans les autres opérations de la nature que nous avons examinées? Ne ſentez-vous pas, ſi vous êtes de bonne foi, que les hommes ne ſe donnent rien, et qu'ils ſont ſous la main d'un maître abſolu?

LUCRECE.

Si vous en ſavez plus que moi, dites-moi donc ce que c'eſt que l'ame?

POSSIDONIUS.

Je ne prétends pas en ſavoir plus que vous.

Eclairons-nous l'un l'autre. Dites-moi d'abord ce que c'eſt que la végétation?

LUCRECE.

C'eſt un mouvement interne qui porte les ſucs de la terre dans une plante, la fait croître, développe ſes fruits, étend ſes feuilles, &c.

POSSIDONIUS.

Vous ne penſez pas, ſans doute, qu'il y ait un être appelé *végétation* qui opère ces merveilles?

LUCRECE.

Qui l'a jamais penſé?

POSSIDONIUS.

Vous devez conclure de notre précédent entretien, que l'arbre ne s'eſt point donné la végétation lui-même.

LUCRECE.

Je ſuis forcé d'en convenir.

POSSIDONIUS.

Et la vie? vous me direz bien ce que c'eſt.

LUCRECE.

C'eſt la végétation avec le ſentiment dans un corps organiſé.

POSSIDONIUS.

Et il n'y a pas un être appelé *la vie* qui donne ce ſentiment à un corps organiſé?

LUCRECE.

LUCRECE.

Sans doute. La végétation et la vie ſont des mots qui ſignifient des choſes végétantes et vivantes.

POSSIDONIUS.

Si l'arbre et l'animal ne peuvent ſe donner la végétation et la vie, pouvez-vous vous donner vos penſées ?

LUCRECE.

Je crois que je le peux, car je penſe à ce que je veux. Ma volonté était de vous parler de métaphyſique, et je vous en parle.

POSSIDONIUS.

Vous croyez être le maître de vos idées ? Vous ſavez donc quelles penſées vous aurez dans une heure, dans un quart d'heure ?

LUCRECE.

J'avoue que je n'en ſais rien.

POSSIDONIUS.

Vous avez ſouvent des idées en dormant ; vous faites des vers en rêve ; *Céſar* prend des villes ; je réſous des problèmes ; les chiens de chaſſe pourſuivent un cerf dans leurs ſonges. Les idées nous viennent donc indépendamment de notre volonté ; elles nous ſont donc données par une cauſe ſupérieure.

LUCRECE.

Comment l'entendez-vous? Prétendez-vous que l'Etre ſuprême eſt occupé continuellement à donner des idées, ou qu'il a créé des ſubſtances incorporelles, qui ont enſuite des idées par elles-mêmes, tantôt avec le ſecours des ſens, tantôt ſans ce ſecours? Ces ſubſtances ſont-elles formées au moment de la conception de l'animal? ſont-elles formées auparavant? attendent-elles des corps pour aller s'y inſinuer? ou ne s'y logent-elles que quand l'animal eſt capable de les recevoir? ou enfin eſt-ce dans l'Etre ſuprême que chaque être animé voit les idées des choſes? quelle eſt votre opinion?

POSSIDONIUS.

Quand vous m'aurez dit comment notre volonté opère ſur le champ un mouvement dans nos corps, comment votre bras obéit à votre volonté, comment nous recevons la vie, comment nos alimens ſe digèrent, comment du blé ſe transforme en ſang, je vous dirai comment nous avons des idées. J'avoue ſur tout cela mon ignorance. Le monde pourra avoir un jour de nouvelles lumières, mais depuis *Thalès* juſqu'à nos jours nous n'en avons point. Tout ce que nous pouvons faire, c'eſt de ſentir notre impuiſſance, de reconnaître un Etre tout-puiſſant, et de nous garder de tout ſyſtême.

VIII.

UN SAUVAGE ET UN BACHELIER.

PREMIER ENTRETIEN.

Un gouverneur de la Cayenne amena un jour un ſauvage de la Guiane, qui était né avec beaucoup de bon ſens, et qui parlait aſſez bien le français. Un bachelier de Paris eut l'honneur d'avoir avec lui cette converſation.

LE BACHELIER.

MONSIEUR le ſauvage, vous avez vu ſans doute beaucoup de vos camarades qui paſſent leur vie tout ſeuls; car on dit que c'eſt-là la véritable vie de l'homme, et que la ſociété n'eſt qu'une dépravation artificielle.

LE SAUVAGE.

Jamais je n'ai vu de ces gens-là : l'homme me paraît né pour la ſociété, comme pluſieurs eſpèces d'animaux : chaque eſpèce ſuit ſon inſtinct : nous vivons tous en ſociété chez nous.

LE BACHELIER.

Comment? en ſociété! vous avez donc de belles villes murées, des rois qui tiennent une

cour, des ſpectacles, des couvens, des univerſités, des bibliothéques et des cabarets ?

LE SAUVAGE.

Non ; eſt-ce que je n'ai pas ouï dire que dans votre continent vous avez des Arabes et des Scythes, qui n'ont jamais rien eu de tout cela, et qui forment cependant des nations conſidérables ? nous vivons comme ces gens-là. Les familles voiſines ſe prêtent du ſecours. Nous habitons un pays chaud, où nous avons peu de beſoins ; nous nous procurons aiſément la nourriture ; nous nous marions, nous feſons des enfans, nous les élevons, nous mourons. C'eſt tout comme chez vous, à quelques cérémonies près.

LE BACHELIER.

Mais, Monſieur, vous n'êtes donc pas ſauvage ?

LE SAUVAGE.

Je ne ſais pas ce que vous entendez par ce mot ?

LE BACHELIER.

En vérité ni moi non plus ; il faut que j'y rêve : nous appelons *ſauvage* un homme de mauvaiſe humeur, qui fuit la compagnie.

LE SAUVAGE.

Je vous ai déjà dit que nous vivons enſemble dans nos familles.

LE BACHELIER.

Nous appelons encore ſauvages les bêtes qui ne ſont pas apprivoiſées, et qui s'enfoncent dans les forêts; et de là nous avons donné le nom de *ſauvage* à l'homme qui vit dans les bois.

LE SAUVAGE.

Je vais dans les bois, comme vous autres quand vous chaſſez.

LE BACHELIER.

Penſez-vous quelquefois?

LE SAUVAGE.

On ne laiſſe pas d'avoir quelques idées.

LE BACHELIER.

Je ſerais curieux de ſavoir quelles ſont vos idées: que penſez-vous de l'homme?

LE SAUVAGE.

Je penſe que c'eſt un animal à deux pieds, qui a la faculté de raiſonner, de parler et de rire, et qui ſe ſert de ſes mains beaucoup plus adroitement que le ſinge. J'en ai vu de pluſieurs eſpèces, des blancs comme vous, des rouges comme moi, des noirs comme ceux qui ſont chez monſieur le gouverneur de la Cayenne. Vous avez de la barbe, nous n'en avons point: les nègres ont de la laine, vous et moi portons des cheveux. On dit que dans

votre Nord tous les cheveux ſont blonds ; ils ſont tous noirs dans notre Amérique : je n'en ſais guère davantage.

LE BACHELIER.

Mais votre ame, Monſieur ? votre ame ? quelle notion en avez-vous ? d'où vous vient-elle ? qu'eſt-elle ? que fait-elle ? comment agit-elle ? où va-t-elle ?

LE SAUVAGE.

Je n'en ſais rien ; je ne l'ai jamais vue.

LE BACHELIER.

A propos, croyez-vous que les bêtes ſoient des machines ?

LE SAUVAGE.

Elles me paraiſſent des machines organiſées qui ont du ſentiment et de la mémoire.

LE BACHELIER.

Et vous, et vous, monſieur le Sauvage, qu'imaginez-vous avoir par-deſſus les bêtes ?

LE SAUVAGE.

Une mémoire infiniment ſupérieure, beaucoup plus d'idées, et, comme je vous l'ai déjà dit, une langue qui forme incomparablement plus de ſons que la langue des bêtes, et des mains plus adroites, avec la faculté de rire qu'un grand raiſonneur me fait exercer.

LE BACHELIER.

Et, s'il vous plaît, comment avez-vous tout cela? et de quelle nature eſt vôtre eſprit? comment votre ame anime-t-elle votre corps? penſez-vous toujours? votre volonté eſt-elle libre?

LE SAUVAGE.

Voilà bien des queſtions; vous me demandez comment je poſsède ce que DIEU a daigné donner à l'homme : c'eſt comme ſi vous me demandiez comment je ſuis né. Il faut bien, puiſque je ſuis né homme, que j'aie les choſes qui conſtituent l'homme, comme un arbre a de l'écorce, des racines et des feuilles. Vous voulez que je ſache de quelle nature eſt mon eſprit; je ne me le ſuis pas donné, je ne peux le ſavoir : comment mon ame anime mon corps? je n'en ſuis pas mieux inſtruit. Il me ſemble qu'il faut avoir vu le premier reſſort de votre montre pour juger comment elle marque l'heure. Vous me demandez ſi je penſe toujours : non; j'ai quelquefois des demi-idées, comme quand je vois des objets de loin confuſément : quelquefois j'ai des idées plus fortes, comme lorſque je vois un objet de plus près, je le diſtingue mieux : quelquefois je n'ai point d'idées du tout, comme lorſque je ferme les yeux, je ne vois rien. Vous me demandez après cela ſi ma

volonté eſt libre. Je ne vous entends point : ce ſont des choſes que vous ſavez ſans doute ; vous me ferez plaiſir de me les expliquer.

LE BACHELIER.

Oh vraiment oui ; j'ai étudié toutes ces matières ; je pourrais vous en parler un mois de ſuite ſans diſcontinuer, que vous n'y entendriez rien. Dites-moi un peu, connaiſſez-vous le bon et le mauvais, le juſte et l'injuſte? Savez-vous quel eſt le meilleur des gouvernemens, le meilleur culte, le droit des gens, le droit public, le droit civil, le droit canon? comment ſe nommaient le premier homme et la première femme qui ont peuplé l'Amérique? Savez-vous à quel deſſein il pleut dans la mer, et pourquoi vous n'avez point de barbe?

LE SAUVAGE.

En vérité, Monſieur, vous abuſez un peu de l'aveu que j'ai fait d'avoir plus de mémoire que les animaux : j'ai peine à retrouver les queſtions que vous me faites. Vous parlez du bon et du mauvais, du juſte et de l'injuſte : il me paraît que tout ce qui nous fait plaiſir ſans faire tort à perſonne eſt très-bon et très-juſte ; que ce qui fait tort aux hommes ſans nous faire de plaiſir eſt abominable ; et que

ce qui nous fait plaisir en fesant du tort aux autres est bon pour nous dans le moment, très-dangereux pour nous-mêmes, et très-mauvais pour autrui.

LE BACHELIER.

Et avec ces maximes-là vous vivez en société?

LE SAUVAGE.

Oui, avec nos parens et nos voisins. Sans beaucoup de peines et de chagrins, nous attrapons doucement notre centaine d'années; plusieurs même vont à cent vingt; après quoi notre corps fertilise la terre dont il a été nourri.

LE BACHELIER.

Vous me paraissez avoir une bonne tête; je veux vous la renverser. Dînons ensemble: après quoi nous continuerons à philosopher avec méthode.

SECOND ENTRETIEN.

LE SAUVAGE.

J'AI avalé des alimens qui ne me paraissent pas faits pour moi, quoique j'aie un très-bon estomac; vous m'avez fait manger quand je n'avais plus faim, et boire quand je n'avais plus soif; mes jambes ne sont plus si fermes qu'elles étaient avant le dîner; ma tête est

plus pesante, mes idées ne sont plus si nettes. Je n'ai jamais éprouvé cette diminution de moi-même dans mon pays. Plus on met ici dans son corps, et plus on perd de son être. Dites-moi, je vous prie quelle est la cause de ce dommage ?

LE BACHELIER.

Je vais vous le dire. Premièrement, à l'égard de ce qui se passe dans vos jambes, je n'en sais rien ; mais les médecins le savent, et vous pouvez vous adresser à eux. A l'égard de ce qui se passe dans votre tête, je le sais très-bien ; écoutez : L'ame, ne tenant aucune place, est placée dans la glande pinéale, ou dans le corps calleux, au milieu de la tête. Les esprits animaux qui s'élèvent de l'estomac montent à l'ame, qu'ils ne peuvent toucher parce qu'ils sont matière et qu'elle ne l'est pas. Or, comme ils ne peuvent agir l'un sur l'autre, cela fait que l'ame reçoit leur impression ; et comme elle est simple, et que par conséquent elle ne peut éprouver aucun changement, cela fait qu'elle change, qu'elle devient pesante, engourdie, quand on a trop mangé ; de là vient que plusieurs grands hommes dorment après dîner.

LE SAUVAGE.

Ce que vous me dites me paraît bien ingénieux et bien profond ; faites-moi la grâce de

m'en donner quelque explication qui ſoit à ma portée.

LE BACHELIER.

Je vous ai dit tout ce qui peut ſe dire ſur cette grande affaire; mais en votre faveur je vais un peu m'étendre : allons par degrés; ſavez-vous que ce monde-ci eſt le meilleur des mondes poſſibles ?

LE SAUVAGE.

Comment ? il eſt impoſſible à l'Etre infini de faire quelque choſe de mieux que ce que nous voyons ?

LE BACHELIER.

Aſſurément; et ce que nous voyons eſt ce qu'il y a de mieux. Il eſt bien vrai que les hommes ſe pillent et s'égorgent; mais c'eſt toujours en feſant l'éloge de l'équité et de la douceur. On maſſacra autrefois une douzaine de millions de vous autres Américains; mais c'était pour rendre les autres raiſonnables. Un calculateur a vérifié que depuis une certaine guerre de Troye que vous ne connaiſſez pas, juſqu'à celle de l'Acadie que vous connaiſſez, on a tué au moins, en batailles rangées, cinq cents cinquante-cinq millions ſix cents cinquante mille hommes, ſans compter les petits enfans et les femmes écraſées dans des villes miſes en cendres; mais

c'eſt pour le bien public : quatre ou cinq mille maladies cruelles, auxquelles les hommes ſont ſujets, font connaître le prix de la ſanté ; et les crimes dont la terre eſt couverte relèvent merveilleuſement le mérite des hommes pieux, du nombre deſquels je ſuis. Vous voyez que tout cela va le mieux du monde, du moins pour moi.

Or les choſes ne pourraient être dans cette perfection, ſi l'ame n'était pas dans la glande pinéale. Car...... Mais allons pied à pied ; quelle idée avez-vous des lois, et du juſte et de l'injuſte, et du beau et du *to Kalon*, comme dit *Platon*?

LE SAUVAGE.

Mais, Monſieur, en allant pied à pied, vous me parlez de cent choſes à la fois.

LE BACHELIER.

On ne parle pas autrement en converſation. Çà, dites-moi, qui a fait les lois dans votre pays?

LE SAUVAGE.

L'intérêt public.

LE BACHELIER.

Ce mot dit beaucoup ; nous n'en connaiſſons pas de plus énergique : comment l'entendez-vous, s'il vous plaît?

LE SAUVAGE.

J'entends que ceux qui avaient des cocotiers et du maïs, ont défendu aux autres d'y toucher, et que ceux qui n'en avaient point ont été obligés de travailler pour avoir le droit d'en mauger une partie. Tout ce que j'ai vu dans notre pays et dans le vôtre m'apprend qu'il n'y a pas d'autre *esprit des lois*.

LE BACHELIER.

Mais les femmes, monsieur le Sauvage, les femmes ?

LE SAUVAGE.

Eh bien, les femmes ! elles me plaisent beaucoup quand elles sont belles et douces : elles sont fort supérieures à nos cocotiers ; c'est un fruit où nous ne voulons pas que les autres touchent : on n'a pas plus de droit de me prendre ma femme que de me prendre mon enfant. Il y a, dit-on, des peuples qui le trouvent bon ; ils sont bien les maîtres ; chacun fait de son bien ce qu'il veut.

LE BACHELIER.

Mais les successions, les partages, les hoirs, les collatéraux ?

LE SAUVAGE.

Il faut bien succéder : je ne peux plus posséder mon champ quand on m'y a enterré ; je

le laiſſe à mon fils : ſi j'en ai deux, ils le partagent. J'apprends que parmi vous autres, en beaucoup d'endroits, vos lois laiſſent tout à l'aîné, et rien aux cadets ; c'eſt l'intérêt qui a dicté cette loi bizarre : apparemment les aînés l'ont faite, ou les péres ont voulu que les aînés dominaſſent.

LE BACHELIER.

Quelles ſont, à votre avis, les meilleures lois ?

LE SAUVAGE.

Celles où l'on a le plus conſulté l'intérêt de tous les hommes mes ſemblables.

LE BACHELIER.

Et où trouve-t-on de pareilles lois ?

LE SAUVAGE.

Nulle part, à ce que j'ai ouï dire.

LE BACHELIER.

Il faut que vous me diſiez d'où ſont venus chez vous les hommes. Qui croit-on qui ait peuplé l'Amérique ?

LE SAUVAGE.

Mais nous croyons que c'eſt DIEU qui l'a peuplée.

LE BACHELIER.

Ce n'eſt pas répondre. Je vous demande de quel pays ſont venus vos premiers hommes ?

LE SAUVAGE.

Du pays d'où ſont venus nos premiers arbres. Vous me paraiſſez plaiſans, vous autres meſſieurs les habitans de l'Europe, de prétendre que nous ne pouvons rien avoir ſans vous : nous ſommes tout autant en droit de croire que nous ſommes vos pères, que vous de vous imaginer que vous êtes les nôtres.

LE BACHELIER.

Voilà un ſauvage bien têtu !

LE SAUVAGE.

Voilà un bachelier bien bavard !

LE BACHELIER.

Holà, hé, monſieur le Sauvage, encore un pétit mot ; croyez-vous dans la Guiane qu'il faille tuer les gens qui ne ſont pas de votre avis ?

LE SAUVAGE.

Oui, pourvu qu'on les mange.

LE BACHELIER.

Vous faites le plaiſant. Et la conſtitution, qu'en penſez-vous ?

LE SAUVAGE.

Adieu.

IX.

ARISTE ET ACROTAL.

ACROTAL.

O le bon temps que c'était quand les écoliers de l'université, qui avaient tous barbe au menton, assommèrent le vilain mathématicien *Ramus*, et traînèrent son corps nu et sanglant à la porte de tous les colléges, pour faire amende honorable !

ARISTE.

Ce *Ramus* était donc un homme bien abominable? il avait fait des crimes bien énormes?

ACROTAL.

Assurément : il avait écrit contre *Aristote*, et on le soupçonnait de pis. C'est dommage qu'on n'ait pas assommé aussi ce *Charron* qui s'avisa d'écrire de la sagesse, et ce *Montagne* qui osait raisonner et plaisanter. Tous les gens qui raisonnent sont la peste d'un Etat.

ARISTE.

Les gens qui raisonnent mal peuvent être insupportables ; je ne vois pourtant pas qu'on doive pendre un pauvre homme pour quelques faux syllogismes ; mais il me semble que

les

les hommes dont vous me parlez, raiſonnaient aſſez bien.

ACROTAL.

Tant pis, c'eſt ce qui les rend plus dangereux.

ARISTE.

En quoi donc, s'il vous plaît? Avez-vous jamais vu des philoſophes apporter dans un pays la guerre, la famine ou la peſte? *Bayle*, par exemple, contre qui vous déclamez avec tant d'emportement, a-t-il jamais voulu crever les digues de la Hollande, pour noyer les habitans, comme le voulait, dit-on, un grand miniſtre qui n'était pas philoſophe?

ACROTAL.

Plût à Dieu que ce *Bayle* ſe fût noyé, ainſi que ſes Hollandais hérétiques! A-t-on jamais vu un plus abominable homme? il expoſe les choſes avec une fidélité ſi odieuſe, il met ſous les yeux le pour et le contre avec une impartialité ſi lâche, il eſt d'une clarté ſi intolérable, qu'il met les gens qui n'ont que le ſens commun en état de juger, et même de douter: on n'y peut pas tenir; et pour moi j'avoue que j'entre dans une ſainte fureur quand on parle de cet homme-là et de ſes ſemblables.

ARISTE.

Je ne crois pas qu'ils aient jamais prétendu

vous mettre en colère........ Mais où courez-vous donc ſi vîte?

ACROTAL.

Chez M. *Bardo bardi*. Il y a deux jours que je demande audience; mais il eſt tantôt avec ſon page, tantôt avec la ſignora *Buona roba;* je n'ai pu encore avoir l'honneur de lui parler.

ARISTE.

Il eſt actuellement à l'opéra. Qu'avez-vous donc de ſi preſſé à lui dire?

ACROTAL.

Je voulais le prier d'interpoſer ſon crédit pour faire brûler un petit abbé qui inſinue parmi nous les ſentimens de *Locke*, d'un philoſophe anglais! figurez-vous quelle horreur!

ARISTE.

Eh quels ſont donc, s'il vous plaît, les ſentimens horribles de cet anglais?

ACROTAL.

Que ſais-je! c'eſt, par exemple, que nous ne nous donnons point nos idées; que DIEU, qui eſt le maître de tout, peut accorder des ſenſations et des idées à tel être qu'il daignera choiſir; que nous ne connaiſſons ni l'eſſence ni les élémens de la matière; que les hommes ne penſent pas toujours; qu'un homme bien ivre qui s'endort n'a pas des idées nettes dans

ſon ſommeil ; et cent autres impertinences de cette force.

ARISTE.

Eh bien, ſi votre petit abbé, diſciple de *Locke*, eſt aſſez mal aviſé pour ne pas croire qu'un ivrogne endormi penſe beaucoup, faut-il pour cela le perſécuter? quel mal a-t-il fait? a-t-il conſpiré contre l'Etat? a-t-il prêché en chaire le vol, la calomnie, l'homicide? Entre nous, dites-moi ſi jamais un philoſophe a cauſé le moindre trouble dans la ſociété?

ACROTAL.

Jamais, je l'avoue.

ARISTE.

Ne ſont-ils pas pour la plupart des ſolitaires? ne ſont-ils pas pauvres, ſans protection, ſans appui? et n'eſt-ce pas en partie pour ces raiſons que vous les perſécutez, parce que vous croyez pouvoir les opprimer facilement?

ACROTAL.

Il eſt vrai qu'autrefois il n'y avait guère dans cette ſecte que des citoyens ſans crédit, des *Socrate*, des *Pomponace*, des *Eraſme*, des *Bayle*, des *Deſcartes*; mais à préſent la philoſophie eſt montée ſur les tribunaux et ſur les trônes mêmes; on ſe pique par tout de raiſon, excepté dans certains pays où nous y avons mis bon

ordre. C'eſt-là ce qui eſt vraiment funeſte; et c'eſt pourquoi nous tâchons d'exterminer au moins les philoſophes qui n'ont ni fortune, ni puiſſance, ni honneurs dans ce monde, ne pouvant nous venger de ceux qui en ont.

ARISTE.

Vous venger! et de quoi, s'il vous plaît? ces pauvres gens-là vous ont-ils jamais diſputé vos emplois, vos prérogatives, vos tréſors?

ACROTAL.

Non; mais ils nous mépriſent, puiſqu'il faut tout dire; ils ſe moquent quelquefois de nous, et nous ne pardonnons jamais.

ARISTE.

S'ils ſe moquent de vous, cela n'eſt pas bien; il ne faut ſe moquer de perſonne: mais dites-moi, je vous prie, pourquoi n'a-t-on jamais raillé les lois et la magiſtrature dans aucun pays, tandis qu'on vous raille vous autres ſi impitoyablement, à ce que vous dites?

ACROTAL.

Vraiment c'eſt ce qui échauffe notre bile, car nous ſommes bien au-deſſus des lois.

ARISTE.

Et c'eſt juſtement ce qui fait que tant d'honnêtes gens vous ont tournés en ridicule. Vous

vouliez que les lois fondées fur la raifon univerfelle, et nommées par les Grecs *les filles du ciel*, cédaffent à je ne fais quelles opinions que le caprice enfante, et qu'il détruit de même. Ne fentez-vous pas que ce qui eft jufte, clair, évident, eft éternellement refpecté de tout le monde, et que des chimères ne peuvent pas toujours s'attirer la même vénération ?

ACROTAL.

Laiffons là les lois et les juges ; ne fongeons qu'aux philofophes : il eft certain qu'ils ont dit autrefois autant de fottifes que nous ; ainfi nous devons nous élever contre eux, quand ce ne ferait que par jaloufie de métier.

ARISTE.

Plufieurs ont dit des fottifes, fans doute, puifqu'ils font hommes ; mais leurs chimères n'ont jamais allumé de guerres civiles, et les vôtres en ont caufé plus d'une.

ACROTAL.

Et c'eft en quoi nous fommes admirables. Y a-t-il rien de plus beau que d'avoir troublé l'univers avec quelques argumens ? Ne reffemblons-nous pas à ces anciens enchanteurs qui excitaient des tempêtes avec des paroles ? Nous ferions les maîtres du monde, fans ces coquins de gens d'efprit.

ARISTE.

Eh bien, dites-leur, si vous voulez, qu'ils n'en ont point; prouvez-leur qu'ils raisonnent mal : ils vous ont donné des ridicules, que ne leur en donnez-vous ? Mais je vous demande grâce pour ce pauvre disciple de *Locke*, que vous vouliez faire brûler; monsieur le Docteur, ne voyez-vous pas que cela n'est plus à la mode ?

ACROTAL.

Vous avez raison; il faut trouver quelque autre manière nouvelle d'imposer silence aux petits philosophes.

ARISTE.

Croyez-moi, gardez le silence vous-mêmes; ne vous mêlez plus de raisonner; soyez honnêtes gens, soyez compatissans; ne cherchez point à trouver le mal où il n'est pas, et il cessera d'être où il est.

X.

LUCIEN, ERASME ET RABELAIS,

DANS LES CHAMPS ELYSÉES.

Lucien fit, il y a quelque temps, connaiſſance avec *Eraſme*, malgré ſa répugnance pour tout ce qui venait des frontières d'Allemagne. Il ne croyait pas qu'un grec dût s'abaiſſer à parler avec un batave ; mais ce batave lui ayant paru un mort de bonne compagnie, ils eurent enſemble cet entretien.

LUCIEN.

Vous avez donc fait, dans un pays barbare, le même métier que je fesais dans le pays le plus poli de la terre ; vous vous êtes moqué de tout ?

ERASME.

Hélas ! je l'aurais bien voulu ; c'eût été une grande conſolation pour un pauvre théologien tel que je l'étais ; mais je ne pouvais prendre les mêmes libertés que vous avez priſes.

LUCIEN.

Cela m'étonne : les hommes aiment aſſez qu'on leur montre leurs ſottiſes en général, pourvu qu'on ne déſigne perſonne en particulier ; chacun applique alors à ſon voiſin ſes

propres ridicules, et tous les hommes rient aux dépens les uns des autres. N'en était-il donc pas de même chez vos contemporains ?

ERASME.

Il y avait une énorme différence entre les gens ridicules de votre temps et ceux du mien : vous n'aviez affaire qu'à des dieux qu'on jouait fur le théâtre, et à des philofophes qui avaient encore moins de crédit que les dieux ; mais moi j'étais entouré de fanatiques, et j'avais befoin d'une grande circonfpection pour n'être pas brûlé par les uns, ou affaffiné par les autres.

LUCIEN.

Comment pouviez-vous rire dans cette alternative ?

ERASME.

Auffi je ne riais guère ; et je paffai pour être beaucoup plus plaifant que je ne l'étais : on me crut fort gai et fort ingénieux, parce qu'alors tout le monde était trifte. On s'occupait profondément d'idées creufes qui rendaient les hommes atrabilaires. Celui qui penfait qu'un corps peut être en deux endroits à la fois, était prêt d'égorger celui qui expliquait la même chofe d'une manière différente. Il y avait bien pis ; un homme de mon état,

qui

qui n'eût point pris de parti entre ces deux factions, eût passé pour un monstre.

LUCIEN.

Voilà d'étranges hommes que les barbares avec qui vous viviez! De mon temps les Gètes et les Massagètes étaient plus doux et plus raisonnables. Et quelle était donc votre profession dans l'horrible pays que vous habitiez?

ERASME.

J'étais moine hollandais.

LUCIEN.

Moine! quelle est cette profession-là?

ERASME.

C'est celle de n'en avoir aucune, de s'engager par un serment inviolable à être inutile au genre-humain, à être absurde et esclave, et à vivre aux dépens d'autrui.

LUCIEN.

Voilà un bien vilain métier! Comment avec tant d'esprit aviez-vous pu embrasser un état qui déshonore la nature humaine? Passe encore pour vivre aux dépens d'autrui; mais faire vœu de n'avoir pas le sens commun et de perdre sa liberté!

ERASME.

C'est qu'étant fort jeune, et n'ayant ni

parens ni amis, je me laissai séduire par des gueux qui cherchaient à augmenter le nombre de leurs semblables.

LUCIEN.

Quoi ! il y avait beaucoup d'hommes de cette espèce ?

ERASME.

Ils étaient en Europe environ six à sept cents mille.

LUCIEN.

Juste ciel ! Le monde est donc devenu bien sot et bien barbare depuis que je l'ai quitté ! *Horace* l'avait bien dit, que tout irait en empirant : *Progeniem vitiosiorem.*

ERASME.

Ce qui me console, c'est que tous les hommes dans le siècle où j'ai vécu étaient montés au dernier échelon de la folie ; il faudra bien qu'ils en descendent, et qu'il y en ait quelques-uns parmi eux qui retrouvent enfin un peu de raison.

LUCIEN.

C'est de quoi je doute fort. Dites-moi, je vous prie, quelles étaient les principales folies de votre temps ?

ERASME.

Tenez, en voici une liste que je porte toujours avec moi ; lisez.

LUCIEN.

Elle eſt bien longue.

(*Lucien lit et éclate de rire; Rabelais ſurvient.*)

RABELAIS.

Meſſieurs, quand on rit je ne ſuis pas de trop; de quoi s'agit-il?

LUCIEN et ERASME.

D'extravagances.

RABELAIS.

Ah! je ſuis votre homme.

LUCIEN à *Eraſme.*

Quel eſt cet original?

ERASME.

C'eſt un homme qui a été plus hardi que moi et plus plaiſant; mais il n'était que prêtre, et pouvait prendre plus de liberté que moi qui étais moine.

LUCIEN à *Rabelais.*

Avais-tu fait, comme *Eraſme*, vœu de vivre aux dépens d'autrui?

RABELAIS.

Doublement; car j'étais prêtre et médecin. J'étais né fort ſage, je devins auſſi ſavant qu'*Eraſme*; et voyant que la ſageſſe et la ſcience ne menaient communément qu'à l'hôpital ou

au gibet; voyant même que ce demi-plaiſant d'*Eraſme* était quelquefois perſécuté, je m'aviſai d'être plus fou que tous mes compatriotes enſemble; je compoſai un gros livre de contes à dormir debout, rempli d'ordures, dans lequel je tournai en ridicule toutes les ſuperſtitions, toutes les cérémonies, tout ce qu'on révérait dans mon pays, dans toutes les conditions, depuis celle de roi et de grand-pontife, juſqu'à celle de docteur en théologie qui eſt la dernière de toutes : je dédiai mon livre à un cardinal, et je fis rire juſqu'à ceux qui me mépriſaient.

LUCIEN.

Qu'eſt-ce qu'un cardinal, *Eraſme*?

ERASME.

C'eſt un prêtre vêtu de rouge, à qui on donne cent mille écus de rentes pour ne rien faire du tout.

LUCIEN.

Vous m'avouerez du moins que ces cardinaux-là étaient raiſonnables. Il faut bien que tous vos concitoyens ne fuſſent pas ſi fous que vous le dites.

ERASME.

Que monſieur *Rabelais* me permette de prendre la parole. Les cardinaux avaient une

autre espèce de folie, c'était celle de dominer; et comme il est plus aisé de subjuguer des sots que des gens d'esprit, ils voulurent assommer la raison qui commençait à lever la tête. Monsieur *Rabelais*, que vous voyez, imita le premier *Brutus* qui contrefit l'insensé pour échapper à la défiance et à la tyrannie des *Tarquins*.

LUCIEN.

Tout ce que vous me dites me confirme dans l'opinion qu'il valait mieux vivre dans mon siècle que dans le vôtre. Ces cardinaux dont vous me parlez étaient donc les maîtres du monde entier, puisqu'ils commandaient aux fous.

RABELAIS.

Non; il y avait un vieux fou au-dessus d'eux.

LUCIEN.

Comment s'appelait-il?

RABELAIS.

Un *papegaud*. La folie de cet homme consistait à se dire infaillible, et à se croire le maître des rois; et il l'avait tant dit, tant répété, tant fait crier par les moines, qu'à la fin presque toute l'Europe en fut persuadée.

LUCIEN.

Ah! que vous l'emportez sur nous en

démence! Les fables de *Jupiter*, de *Neptune* et de *Pluton*, dont je me ſuis tant moqué, étaient des choſes reſpectables en comparaiſon des ſottiſes dont votre monde a été infatué. Je ne ſaurais comprendre comment vous avez pu parvenir à tourner en ridicule, avec ſécurité, des gens qui devaient craindre le ridicule encore plus qu'une conſpiration. Car enfin on ne ſe moque pas de ſes maîtres impunément : et j'ai été aſſez ſage pour ne pas dire un ſeul mot des empereurs romains. Quoi ! votre nation adorait un papegaud ! Vous donniez à ce papegaud tous les ridicules imaginables, et votre nation le ſouffrait ! elle était donc bien patiente?

RABELAIS.

Il faut que je vous apprenne ce que c'était que ma nation. C'était un compoſé d'ignorance, de ſuperſtition, de bêtiſe, de cruauté et de plaiſanterie. On commença par faire pendre et par faire cuire tous ceux qui parlaient ſérieuſement contre les papegauds et les cardinaux. Le pays des Velches, dont je ſuis natif, nagea dans le ſang ; mais dès que ces exécutions étaient faites, la nation ſe mettait à danſer, à chanter, à faire l'amour, à boire et à rire. Je pris mes compatriotes par leur faible ; je parlai de boire, je dis des ordures, et avec ce ſecret tout me fut permis.

Les gens d'efprit y entendirent fineffe, et m'en furent gré ; les gens groffiers ne virent que les ordures, et les favourèrent ; tout le monde m'aima, loin de me perfécuter.

LUCIEN.

Vous me donnez une grande envie de voir votre livre. N'en auriez-vous point un exemplaire dans votre poche ? Et vous, *Erafme*, pourriez-vous auffi me prêter vos facéties ?

(*ici Erafme et Rabelais donnent leurs ouvrages à Lucien, qui en lit quelques morceaux; et pendant qu'il lit, ces deux philofophes s'entretiennent.*)

RABELAIS *à Erafme.*

J'ai lu vos écrits, et vous n'avez pas lu les miens, parce que je fuis venu un peu après vous. Vous avez peut-être été trop réfervé dans vos railleries, et moi trop hardi dans les miennes ; mais à préfent nous penfons tous deux de même. Pour moi je ris quand je vois un docteur arriver dans ce pays-ci.

ERASME.

Et moi je le plains : je dis : Voilà un malheureux qui s'eft fatigué toute fa vie à fe tromper, et qui ne gagne rien ici à fortir d'erreur.

RABELAIS.

Comment donc, n'eft-ce rien d'être détrompé ?

ERASME.

C'eſt peu de choſe quand on ne peut plus détromper les autres. Le grand plaiſir eſt de montrer le chemin à ſes amis qui s'égarent, et les morts ne demandent leur chemin à perſonne.

Eraſme et *Rabelais* raiſonnèrent aſſez longtemps. *Lucien* revint après avoir lu le chapitre des *Torche-cu*, et quelques pages de l'*Eloge de la folie*. Enſuite ayant rencontré le docteur *Swift*, ils allèrent tous quatre ſouper enſemble.

X I.

GALIMATIAS DRAMATIQUE.

UN JESUITE *prêchant aux Chinois*.

Je vous le dis, mes chers frères ; notre Seigneur veut faire de tous les hommes des vaſes d'élection ; il ne tient qu'à vous d'être vaſes ; vous n'avez qu'à croire ſur le champ tout ce que je vous annonce ; vous êtes les maîtres de votre eſprit, de votre cœur, de vos penſées, de vos ſentimens. JÉSUS-CHRIST eſt mort pour tous, comme on ſait ; la grâce eſt donnée à tous. Si vous n'avez pas la contrition, vous avez l'attrition ; ſi l'attrition

vous manque, vous avez vos propres forces et les miennes.

UN JANSENISTE *arrivant.*

Vous en avez menti, enfant d'*Escobar* et de perdition; vous prêchez ici l'erreur et le mensonge. Non, JESUS n'est mort que pour plusieurs; la grâce est donnée à peu; l'attrition est une sottise; les forces des Chinois sont nulles, et vos prières sont des blasphêmes, car *Augustin* et *Paul*....

LE JESUITE.

Taisez-vous, hérétique; sortez, ennemi de S[t] *Pierre*. Mes frères, n'écoutez point ce novateur, qui cite *Augustin* et *Paul*; et venez tous, que je vous baptise.

LE JANSENISTE.

Gardez-vous-en bien, mes frères; ne vous faites point baptiser par la main d'un molinifte; vous seriez damnés à tous les diables. Je vous baptiserai dans un an au plus tôt, quand je vous aurai appris ce que c'est que la grâce.

LE QUAKER.

Ah! mes frères, ne soyez baptisés ni par la patte de ce renard, ni par la griffe de ce tigre. Croyez-moi, il vaut mieux n'être point baptisé du tout; c'est ainsi que nous en usons. Le

baptême peut avoir son mérite ; mais on peut très-bien s'en passer. Tout ce qui est nécessaire, c'est d'être animé de l'Esprit ; vous n'avez qu'à l'attendre, il viendra, et vous en saurez plus en un moment que ces charlatans n'en pourraient dire dans toute leur vie.

L'ANGLICAN.

Ah ! mes ouailles, quels monstres viennent ici vous dévorer ! Mes chères brebis, ne savez-vous pas que l'Eglise anglicane est la seule Eglise pure ? nos chapelains qui sont venus boire du punch à Kanton ne vous l'ont-ils pas dit ?

LE JESUITE.

Les anglicans sont des déserteurs ; ils ont renoncé à notre pape, et le pape est infaillible.

LE LUTHERIEN.

Votre pape est un âne, comme l'a prononcé *Luther*. Mes chers Chinois, moquez-vous du pape, et des anglicans, et des molinistes, et des jansénistes, et des quakers, et ne croyez que les luthériens : prononcez seulement ces mots, *in*, *cum*, *sub* ; et buvez du meilleur.

LE PURITAIN.

Nous déplorons, mes frères, l'aveuglement de tous ces gens-ci, et le vôtre. Mais, Dieu

merci, l'Eternel a ordonné que je viendrais à Pékin, au jour marqué, confondre ces bavards; que vous m'écouteriez, et que nous ferions le fouper enfemble le matin; car vous faurez que dans le quatrième fiècle de l'ère de *Denis le petit*....

LE MUSULMAN.

Eh, mort de *Mahomet*, voilà bien des difcours! Si quelqu'un de ces chiens-là s'avife encore d'aboyer, je leur coupe à tous les deux oreilles; pour leur prépuce, je ne m'en donnerai pas la peine; ce fera vous, mes chers Chinois, que je circoncirai: je vous donne huit jours pour vous y préparer; et fi quelqu'un de vous autres, après cela, s'avife de boire du vin, il aura affaire à moi.

LE JUIF.

Ah! mes enfans! fi vous voulez être circoncis, donnez-moi la préférence; je vous ferai boire du vin tant que vous voudrez; mais fi vous êtes affez impies pour manger du lièvre qui, comme vous favez, rumine, et n'a pas le pied fendu, je vous ferai paffer au fil de l'épée quand je ferai le plus fort, ou fi vous l'aimez mieux, je vous lapiderai; car.....

LES CHINOIS.

Ah! par *Confucius* et les cinq Kings, tous

ces gens-là ont-ils perdu l'esprit ? Monsieur le geolier des petites-maisons de la Chine, allez renfermer tous ces pauvres fous chacun dans leur loge.

XII.

L'EDUCATION DES FILLES.

MELINDE.

Eraste sort d'ici, et je vous vois plongée dans une rêverie profonde. Il est jeune, bien fait, spirituel, riche, aimable, et je vous pardonne de rêver.

SOPHRONIE.

Il est tout ce que vous dites, je l'avoue.

MELINDE.

Et de plus, il vous aime.

SOPHRONIE.

Je l'avoue encore.

MELINDE.

Je crois que vous n'êtes pas insensible pour lui.

SOPHRONIE.

C'est un troisième aveu que mon amitié ne craint point de vous faire.

MELINDE.

Ajoutez-y un quatrième ; je vois que vous épouſerez bientôt *Eraſte*.

SOPHRONIE.

Je vous dirai avec la même confiance, que je ne l'épouſerai jamais.

MELINDE.

Quoi ! votre mère s'oppoſe à un parti ſi ſortable ?

SOPHRONIE.

Non, elle me laiſſe la liberté du choix ; j'aime *Eraſte*, et je ne l'épouſerai pas.

MELINDE.

Et quelle raiſon pouvez-vous avoir de vous tyranniſer ainſi vous-même ?

SOPHRONIE.

La crainte d'être tyranniſée. *Eraſte* a de l'eſprit, mais il l'a impérieux et mordant ; il a des grâces, mais il en ferait bientôt uſage pour d'autres que pour moi : je ne veux pas être la rivale d'une de ces perſonnes qui vendent leurs charmes, qui donnent malheureuſement de l'éclat à celui qui les achette, qui révoltent la moitié d'une ville par leur faſte, qui ruinent l'autre par l'exemple, et qui triomphent en public du malheur d'une honnête femme réduite à pleurer dans la ſolitude. J'ai une forte inclination pour *Eraſte*, mais

j'ai étudié son caractère ; il a trop contredit mon inclination : je veux être heureuse ; je ne le serais pas avec lui ; j'épouserai *Ariste* que j'estime, et que j'espère aimer.

MELINDE.

Vous êtes bien raisonnable pour votre âge. Il n'y a guère de filles que la crainte d'un avenir fâcheux empêche de jouir d'un présent agréable. Comment pouvez-vous avoir un tel empire sur vous-même?

SOPHRONIE.

Ce peu que j'ai de raison, je le dois à l'éducation que m'a donnée ma mère. Elle ne m'a point élevée dans un couvent, parce que ce n'était pas dans un couvent que j'étais destinée à vivre. Je plains les filles dont les mères ont confié la première jeunesse à des religieuses, comme elles ont laissé le soin de leur première enfance à des nourrices étrangères. J'entends dire que dans ces couvens, comme dans la plupart des colléges où les jeunes gens sont élevés, on n'apprend guère que ce qu'il faut oublier pour toute sa vie ; on ensevelit dans la stupidité les premiers de vos beaux jours. Vous ne sortez guère de votre prison que pour être promise à un inconnu qui vient vous épier à la grille ; quel qu'il soit, vous le regardez comme un libérateur ;

et, fût-il un finge, vous vous croyez trop heureufe : vous vous donnez à lui fans le connaître ; vous vivez avec lui fans l'aimer ; c'eft un marché qu'on a fait fans vous ; et bientôt après les deux parties fe repentent.

Ma mère m'a crue digne de penfer par moi-même, et de choifir un jour un époux moi-même. Si j'étais née pour gagner ma vie, elle m'aurait appris à réuffir dans les ouvrages convenables à mon fexe ; mais née pour vivre dans la fociété, elle m'a fait inftruire de bonne heure dans tout ce qui regarde la fociété ; elle a formé mon efprit, en me fefant craindre les écueils du bel-efprit ; elle m'a menée à tous les fpectacles choifis qui peuvent infpirer le goût fans corrompre les mœurs, où l'on étale encore plus les dangers des paffions que leurs charmes, où la bienféance règne, où l'on apprend à penfer et à s'exprimer. La tragédie m'a paru fouvent l'école de la grandeur d'ame, la comédie l'école des bienféances ; et j'ofe dire que ces inftructions, qu'on ne regarde que comme des amufemens, m'ont été plus utiles que les livres. Enfin, ma mère m'a toujours regardée comme un être penfant dont il fallait cultiver l'ame, et non comme une poupée qu'on ajufte, qu'on montre, et qu'on renferme le moment d'après.

XIII.

LES ANCIENS ET LES MODERNES,

OU

LA TOILETTE DE MME DE POMPADOUR.

Mme DE POMPADOUR.

QUELLE eſt donc cette dame au nez aquilin, aux grands yeux noirs, à la taille ſi haute et ſi noble, à la mine ſi fière, et en même temps ſi coquette, qui entre à ma toilette ſans ſe faire annoncer, et qui fait la révérence en religieuſe?

TULLIA.

Je ſuis *Tullia*, née à Rome il y a environ dix-huit cents ans; je fais la révérence à la romaine, et non à la françaiſe: je ſuis venue je ne ſais d'où, pour voir votre pays, votre perſonne et votre toilette.

Mme DE POMPADOUR.

Ah! Madame, faites-moi l'honneur de vous aſſeoir. Un fauteuil à madame *Tullia*.

TULLIA.

Qui? moi, Madame, que je m'aſſeye ſur cette eſpèce de petit trône incommode, pour

que

que mes jambes pendent à terre, et deviennent toutes rouges ?

Mme DE POMPADOUR.

Comment vous asseyez-vous donc, Madame?

TULLIA.

Sur un bon lit, Madame.

Mme DE POMPADOUR.

Ah ! j'entends, vous voulez dire sur un bon canapé. En voilà un sur lequel vous pouvez vous étendre fort à votre aise.

TULLIA.

J'aime à voir que les Françaises sont aussi bien meublées que nous.

Mme DE POMPADOUR.

Ah, ah ! Madame, vous n'avez point de bas, vos jambes sont nues ; vraiment elles sont ornées d'un ruban fort joli en forme de brodequin.

TULLIA.

Nous ne connaissons point les bas ; c'est une invention agréable et commode que je préfère à nos brodequins.

Mme DE POMPADOUR.

DIEU me pardonne ! Madame, je crois que vous n'avez point de chemise !

TULLIA.

Non, Madame, nous n'en portions point de notre temps.

Mme DE POMPADOUR.

Et dans quel temps viviez-vous, Madame?

TULLIA.

Du temps de *Sylla*, de *Pompée*, de *César*, de *Caton*, de *Catilina*, de *Cicéron*, dont j'ai l'honneur d'être la fille; de ce *Cicéron* qu'un de vos protégés a fait parler en vers barbares. J'allai hier à la comédie de Paris; on y jouait Catilina, et tous les perſonnages de mon temps; je n'en reconnus pas un. Mon père m'exhortait à faire des avances à *Catilina;* je fus bien ſurpriſe. Mais, Madame, il me ſemble que vous avez là de beaux miroirs, votre chambre en eſt pleine. Nos miroirs n'étaient pas la ſixième partie des vôtres. Sont-ils d'acier?

Mme DE POMPADOUR.

Non, Madame; ils ſont faits avec du ſable, et rien n'eſt ſi commun parmi nous.

TULLIA.

Voilà un bel art; j'avoue que cet art nous manquait. Ah! le joli tableau que vous avez là!

Mme DE POMPADOUR.

Ce n'eſt point un tableau, c'eſt une eſtampe;

cela n'eſt fait qu'avec du noir de fumée ; on en tire cent copies en un jour, et ce ſecret éterniſe les tableaux que le temps conſume.

TULLIA.

Ce ſecret eſt admirable : nos Romains n'ont jamais eu rien de pareil.

UN SAVANT, *qui aſſiſtait à la toilette, prit alors la parole, et dit à Tullia, en tirant un livre de ſa poche :*

Vous ſerez bien plus étonnée, Madame, quand vous ſaurez que ce livre n'eſt point écrit à la main, qu'il eſt imprimé à peu-près comme ces eſtampes, et que cette invention éterniſe auſſi les ouvrages de l'eſprit.

Le ſavant préſenta ſon livre à Tullia ; c'était un recueil de vers pour madame la marquiſe : TULLIA *en lut une page, admira les caractères, et dit à l'auteur :*

Monſieur, l'impreſſion eſt une belle choſe ; et ſi elle peut immortaliſer de pareils vers, cela me paraît le plus grand effort de l'art. Mais n'auriez-vous pas du moins employé cette invention à imprimer les ouvrages de mon père ?

LE SAVANT.

Oui, Madame ; mais on ne les lit plus ; j'en ſuis fâché pour monſieur votre père ; mais

aujourd'hui nous ne connaissons guère que son nom.

Alors on apporta du chocolat, du thé, du café, des glaces. Tullia fut étonnée de voir en été de la crême et des groseilles gelées. On lui dit que ces boissons figées avaient été composées en six minutes par le moyen du salpêtre dont on les avait entourées, et que c'était avec du mouvement qu'on avait produit cette fixation et ce froid glaçant. Elle demeurait interdite d'admiration. La noirceur du chocolat et du café lui inspira quelque dégoût; elle demanda comment ces liqueurs étaient extraites des plantes du pays. UN DUC ET PAIR *qui se trouva là lui répondit:*

Les fruits dont ces boissons sont composées viennent d'un autre monde, et du fond de l'Arabie.

TULLIA.

Pour l'Arabie, je la connais, mais je n'avais jamais entendu parler de ce que vous appelez *café*; et pour l'autre monde, je ne connais que celui d'où je viens; je vous assure qu'il n'y a point de chocolat dans ce monde-là.

M. LE DUC.

Le monde dont on vous parle, Madame, est un continent nommé l'*Amérique*, presque aussi grand que l'Asie, l'Europe et l'Afrique

ensemble, et dont on a des nouvelles beaucoup plus certaines que de celui d'où vous venez.

TULLIA.

Comment! nous qui nous appelions *les maîtres de l'univers*, nous n'en aurions donc possédé que la moitié? cela est humiliant.

LE SAVANT, *piqué de ce que madame Tullia avait trouvé ses vers mauvais, lui répliqua brusquement :*

Vos Romains, qui se vantaient d'être les maîtres de l'univers, n'en avaient pas conquis la vingtième partie. Nous avons à présent au bout de l'Europe un empire qui est plus vaste lui seul que l'empire romain; encore est-il gouverné par une femme qui a plus d'esprit que vous, qui est plus belle que vous, et qui porte des chemises. Si elle lisait mes vers, je suis sûr qu'elle les trouverait fort bons.

Madame la marquise fit taire le savant qui manquait de respect à une dame romaine, à la fille de Cicéron. M. le duc expliqua comment on avait découvert l'Amérique; et tirant sa montre à laquelle pendait galamment une petite boussole, il lui fit voir que c'était avec une aiguille qu'on était arrivé dans un autre hémisphère. La surprise de la romaine redoublait à chaque mot qu'on lui disait, et à chaque chose qu'elle voyait; elle s'écria enfin :

Je commence à craindre que les modernes ne l'emportent ſur les anciens; j'étais venue pour m'en éclaircir, et je ſens que je vais rapporter de triſtes nouvelles à mon père.

Voici ce que lui répondit M. LE DUC:

Conſolez-vous, Madame; nul homme n'approche parmi nous de votre illuſtre père, pas même l'auteur de la *Gazette eccléſiaſtique*, ou celui du *Journal chrétien*; nul homme n'approche de *Céſar* avec qui vous avez vécu, ni de vos *Scipions* qui l'avaient précédé. Il ſe peut que la nature forme aujourd'hui, comme autrefois, de ces ames ſublimes; mais ce ſont de beaux germes qui ne viennent point à maturité dans un mauvais terrain.

Il n'en eſt pas de même des arts et des ſciences; le temps et d'heureux haſards les ont perfectionnés. Il nous eſt plus aiſé, par exemple, d'avoir des *Sophocles* et des *Euripides* que des perſonnages ſemblables à monſieur votre père, parce que nous avons des théâtres, et que nous ne pouvons avoir de tribune aux harangues. Vous avez ſifflé la tragédie de Catilina; quand vous verrez jouer Phèdre, vous conviendrez peut-être que le rôle de *Phèdre* dans *Racine*, eſt prodigieuſement ſupérieur au modèle que vous connaiſſez dans *Euripide*.

J'eſpère que vous conviendrez que notre *Molière* l'emporte ſur votre *Térence*. J'aurai l'honneur, ſi vous le permettez, de vous donner la main à l'opéra, et vous ſerez étonnée d'entendre chanter en parties. C'eſt encore-là un art qui vous eſt inconnu.

Voici, Madame, une petite lunette; ayez la bonté d'appliquer votre œil à ce verre, et regardez cette maiſon qui eſt à une lieue.

TULLIA.

Par les dieux immortels, cette maiſon eſt au bout de ma lunette, et beaucoup plus grande qu'elle ne paraiſſait!

M. LE DUC.

Eh bien, Madame, c'eſt avec ce joujou que nous avons vu de nouveaux cieux, comme c'eſt avec une aiguille que nous avons connu un nouvel hémiſphère. Voyez-vous cet autre inſtrument verni dans lequel il y a un petit tuyau de verre proprement enchaſſé? c'eſt cette bagatelle qui nous a fait découvrir la quantité juſte de la peſanteur de l'air.

Enfin, après bien des tâtonnemens, il eſt venu un homme qui a découvert le premier reſſort de la nature, la cauſe de la peſanteur, et qui a démontré que les aſtres pèſent ſur la terre, et la terre ſur les aſtres. Il a parfilé la lumière du ſoleil, comme nos dames parfilent une étoffe d'or.

TULLIA.

Qu'eſt-cè que parfiler, Monſieur?

M. LE DUC.

Madame, l'équivalent de ce mot ne ſe trouve pas dans les oraiſons de *Cicéron*. C'eſt effiler une étoffe, la détiſſer fil à fil, et en ſéparer l'or; c'eſt ce que *Newton* a fait des rayons du ſoleil; les aſtres lui ont été ſoumis, et un nommé *Locke* en a fait autant de l'entendement humain.

TULLIA.

Vous en ſavez beaucoup pour un duc et pair; vous me paraiſſez plus ſavant que ce ſavant qui veut que je trouve ſes vers bons, et vous êtes beaucoup plus poli que lui.

M. LE DUC.

Madame, c'eſt que j'ai été mieux élevé; mais pour ma ſcience, elle eſt très-commune; les jeunes gens, en ſortant des écoles, en ſavent plus que tous vos philoſophes de l'antiquité. C'eſt dommage ſeulement que nous ayons, dans notre Europe, ſubſtitué une demi-douzaine de jargons, très-imparfaits, à la belle langue latine dont votre père fit un ſi admirable uſage; mais avec des inſtrumens groſſiers nous n'avons pas laiſſé de faire de très-bons ouvrages, même dans les belles-lettres.

TULLIA.

TULLIA.

Il faut que les nations qui ont succédé à à l'empire romain aient toujours vécu dans une paix profonde, et qu'il y ait eu une suite continue de grands hommes depuis mon père jusqu'à vous, pour qu'on ait pu inventer tant d'arts nouveaux, et que l'on soit parvenu à connaître si bien le ciel et la terre.

M. LE DUC.

Point du tout, Madame, nous sommes des barbares qui sommes venus presque tous de la Scythie détruire votre empire, et les arts et les sciences. Nous avons vécu sept à huit cents ans comme des sauvages; et pour comble de barbarie, nous avons été inondés d'une espèce d'hommes, nommés *les moines*, qui ont abruti, dans l'Europe, le genre-humain que vous aviez éclairé et subjugué. Ce qui vous étonnera, c'est que, dans les derniers siècles de cette barbarie, c'est parmi ces moines mêmes, parmi ces ennemis de la raison, que la nature a suscité des hommes utiles. Les uns ont inventé l'art de secourir la vue affaiblie par l'âge; les autres ont pétri du salpêtre avec du charbon, et cela nous a valu des instrumens de guerre, avec lesquels nous aurions exterminé les *Scipion*, *Alexandre* et *César*, et la phalange macédonienne, et

toutes vos légions : ce n'eſt pas que nous ſoyons plus grands capitaines que les *Scipion*, les *Alexandre* et les *Céſar*, mais c'eſt que nous avons de meilleures armes.

TULLIA.

Je vois toujours en vous la politeſſe d'un grand ſeigneur, avec l'érudition d'un homme d'Etat ; vous auriez été digne d'être ſénateur romain.

M. LE DUC.

Ah ! Madame, vous êtes bien plus digne d'être à la tête de notre cour.

Mme DE POMPADOUR.

Madame aurait été trop dangereuſe pour moi.

TULLIA.

Conſultez vos beaux miroirs faits avec du ſable, et vous verrez que vous n'auriez rien à craindre. Eh bien, Monſieur, vous diſiez donc le plus poliment du monde que vous en ſavez beaucoup plus que nous.

M. LE DUC.

Je diſais, Madame, que les derniers ſiècles ſont toujours plus inſtruits que les premiers, à moins qu'il n'y ait eu quelque révolution générale qui ait abſolument détruit tous les monumens de l'antiquité. Nous avons eu des

révolutions horribles, mais passagères ; et dans ces orages on a été assez heureux pour conserver les ouvrages de votre père, et ceux de quelques autres grands hommes ; ainsi le feu sacré n'a jamais été totalement éteint, et il a produit à la fin une lumière presque universelle. Nous sifflons les scolastiques barbares qui ont régné long-temps parmi nous, mais nous respectons *Cicéron* et tous les anciens qui nous ont appris à penser. Si nous avons d'autres lois de physique que celles de votre temps, nous n'avons point d'autre règle d'éloquence ; et voilà peut-être de quoi terminer la querelle entre les anciens et les modernes.

Toute la compagnie fut de l'avis de M. le duc. On alla ensuite à l'opéra de Castor et Pollux. Tullia fut très-contente des paroles et de la musique, quoi qu'on die. *Elle avoua qu'un tel spectacle valait mieux qu'un combat de gladiateurs.*

XIV.

LE CHAPON ET LA POULARDE.

LE CHAPON.

EH, mon Dieu ! ma poule, te voilà bien trifte ; qu'as-tu ?

LA POULARDE.

Mon cher ami, demande-moi plutôt ce que je n'ai plus. Une maudite fervante m'a prife fur fes genoux, m'a plongé une longue aiguille dans le cul, a faifi ma matrice, l'a roulée autour de l'aiguille, l'a arrachée, et l'a donnée à manger à fon chat. Me voilà incapable de recevoir les faveurs du chantre du jour, et de pondre.

LE CHAPON.

Hélas ! ma bonne, j'ai perdu plus que vous ; ils m'ont fait une opération doublement cruelle : ni vous ni moi n'aurons plus de confolation dans ce monde ; ils vous ont fait poularde, et moi chapon. La feule idée qui adoucit mon état déplorable, c'eft que j'entendis ces jours paffés, près de mon poulailler, raifonner deux abbés italiens à qui on avait fait le même outrage, afin qu'ils puffent chanter

devant le pape avec une voix plus claire. Ils disaient que les hommes avaient commencé par circoncire leurs semblables, et qu'ils finissaient par les châtrer : ils maudissaient la destinée et le genre-humain.

LA POULARDE.

Quoi! c'est donc pour que nous ayons une voix plus claire qu'on nous a privés de la plus belle partie de nous-mêmes?

LE CHAPON.

Hélas! ma pauvre poularde, c'est pour nous engraisser et pour nous rendre la chair plus délicate.

LA POULARDE.

Eh bien, quand nous serons plus gras, le seront-ils davantage?

LE CHAPON.

Oui, car ils prétendent nous manger,

LA POULARDE.

Nous manger! ah, les monstres!

LE CHAPON.

C'est leur coutume; ils nous mettent en prison pendant quelques jours, nous font avaler une pâtée dont ils ont le secret, nous crèvent les yeux pour que nous n'ayons point de distraction; enfin, le jour de la fête étant

venu, ils nous arrachent les plumes, nous coupent la tête et nous font rôtir. On nous apporte devant eux dans une large pièce d'argent ; chacun dit de nous ce qu'il penſe ; on fait notre oraiſon funèbre : l'un dit que nous ſentons la noiſette ; l'autre vante notre chair ſucculente ; on loue nos cuiſſes, nos bras, notre croupion ; et voilà notre hiſtoire dans ce bas monde finie pour jamais.

LA POULARDE.

Quels abominables coquins ! je ſuis prête à m'évanouir. Quoi ! on m'arrachera les yeux ! on me coupera le cou ! je ſerai rôtie et mangée ! Ces ſcélérats n'ont donc point de remords ?

LE CHAPON.

Non, ma mie ; les deux abbés dont je vous ai parlé diſaient que les hommes n'ont jamais de remords des choſes qu'ils ſont dans l'uſage de faire.

LA POULARDE.

La déteſtable engeance ! Je parie qu'en nous dévorant ils ſe mettent encore à rire et à faire des contes plaiſans, comme ſi de rien n'était.

LE CHAPON.

Vous l'avez deviné ; mais ſachez pour votre conſolation (ſi c'en eſt une) que ces animaux qui ſont bipèdes comme nous, et qui ſont

fort au-dessous de nous, puisqu'ils n'ont point de plumes, en ont usé ainsi fort souvent avec leurs semblables. J'ai entendu dire à mes deux abbés que tous les empereurs chrétiens et grecs ne manquaient jamais de crever les deux yeux à leurs cousins et à leurs frères; que même dans le pays où nous sommes il y avait eu un nommé *Débonnaire* qui fit arracher les yeux à son neveu *Bernard*. Mais pour ce qui est de rôtir des hommes, rien n'a été plus commun parmi cette espèce. Mes deux abbés disaient qu'on en avait rôti plus de vingt mille pour de certaines opinions qu'il serait difficile à un chapon d'expliquer, et qui ne m'importent guère.

LA POULARDE.

C'était apparemment pour les manger qu'on les rôtissait ?

LE CHAPON.

Je n'oserais pas l'assurer; mais je me souviens bien d'avoir entendu clairement qu'il y a bien des pays, et entre autres celui des Juifs, où les hommes se sont quelquefois mangés les uns les autres.

LA POULARDE.

Passe pour cela. Il est juste qu'une espèce si perverse se dévore elle-même, et que la terre

ſoit purgée de cette race. Mais moi qui ſuis paiſible, moi qui n'ai jamais fait de mal, moi qui ai même nourri ces monſtres en leur donnant mes œufs, être châtrée, aveuglée, décollée et rôtie! Nous traite-t-on ainſi dans le reſte du monde?

LE CHAPON.

Les deux abbés diſent que non. Ils aſſurent que, dans un pays nommé l'*Inde*, beaucoup plus grand, plus beau, plus fertile que le nôtre, les hommes ont une loi ſainte qui depuis des milliers de ſiècles leur défend de nous manger; que même un nommé *Pythagore*, ayant voyagé chez ces peuples juſtes, avait rapporté en Europe cette loi humaine qui fut ſuivie par tous ſes diſciples. Ces bons abbés liſaient *Porphyre*, le pythagoricien, qui a écrit un beau livre contre les broches.

Oh, le grand homme! le divin homme que ce *Porphyre!* avec quelle ſageſſe, quelle force, quel reſpect tendre pour la Divinité, il prouve que nous ſommes les alliés et les parens des hommes; que DIEU nous donna les mêmes organes, les mêmes ſentimens, la même mémoire, le même germe inconnu d'entendement qui ſe développe dans nous juſqu'au point déterminé par les lois éternelles, et que ni les hommes, ni nous ne paſſons jamais. En effet, ma chère poularde, ne ferait-ce pas

un outrage à la Divinité, de dire que nous avons des ſens pour ne point ſentir, une cervelle pour ne point penſer? Cette imagination digne, à ce qu'ils diſaient, d'un fou nommé *Deſcartes*, ne ſerait-elle pas le comble du ridicule et la vaine excuſe de la barbarie?

Auſſi les plus grands philoſophes de l'antiquité ne nous mettaient jamais à la broche. Ils s'occupaient à tâcher d'apprendre notre langage, et de découvrir nos propriétés ſi ſupérieures à celles de l'eſpèce humaine. Nous étions en ſureté avec eux comme dans l'âge d'or. Les ſages ne tuent point les animaux, dit *Porphyre;* il n'y a que les barbares et les prêtres qui les tuent et qui les mangent. Il fit cet admirable livre pour convertir un de ſes diſciples qui s'était fait chrétien par gourmandiſe.

LA POULARDE.

Eh bien, dreſſa-t-on des autels à ce grand homme qui enſeignait la vertu au genre humain, et qui ſauvait la vie au genre animal?

LE CHAPON.

Non, il fut en horreur aux chrétiens qui nous mangent, et qui déteſtent encore aujourd'hui ſa mémoire; ils diſent qu'il était impie, et que ſes vertus étaient fauſſes, attendu qu'il était païen.

LA POULARDE.

Que la gourmandiſe a d'affreux préjugés ! J'entendais l'autre jour, dans cette eſpèce de grange qui eſt près de notre poulailler, un homme qui parlait ſeul devant d'autres hommes qui ne parlaient point ; il s'écriait *que* DIEU *avait fait un pacte avec nous et avec ces autres animaux appelés* hommes ; *que* DIEU *leur avait défendu de ſe nourrir de notre ſang et de notre chair.* Comment peuvent-ils ajouter à cette défenſe poſitive la permiſſion de dévorer nos membres bouillis ou rôtis ? Il eſt impoſſible, quand ils nous ont coupé le cou, qu'il ne reſte beaucoup de ſang dans nos veines ; ce ſang ſe mêle néceſſairement à notre chair ; ils déſobéiſſent donc viſiblement à DIEU en nous mangeant. De plus, n'eſt-ce pas un ſacrilége de tuer et de dévorer des gens avec qui DIEU a fait un pacte ? Ce ſerait un étrange traité que celui dont la ſeule clauſe ſerait de nous livrer à la mort. Ou notre créateur n'a point fait de pacte avec nous, ou c'eſt un crime de nous tuer et de nous faire cuire : il n'y a pas de milieu.

LE CHAPON.

Ce n'eſt pas la ſeule contradiction qui règne chez ces monſtres, nos éternels ennemis. Il y a long-temps qu'on leur reproche qu'ils ne

ſont d'accord en rien. Ils ne ſont des lois que pour les violer ; et, ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'ils les violent en conſcience. Ils ont inventé cent ſubterfuges, cent ſophiſmes pour juſtifier leurs tranſgreſſions. Ils ne ſe ſervent de la penſée que pour autoriſer leurs injuſtices, et n'emploient les paroles que pour déguiſer leurs penſées. Figure-toi que dans le petit pays où nous vivons il eſt défendu de nous manger deux jours de la ſemaine ; ils trouvent bien moyen d'éluder la loi ; d'ailleurs cette loi, qui te paraît favorable, eſt très-barbare ; elle ordonne que ces jours-là on mangera les habitans des eaux : ils vont chercher des victimes au fond des mers et des rivières. Ils dévorent des créatures dont une ſeule coûte ſouvent plus de la valeur de cent chapons : ils appellent cela *jeûner*, *ſe mortifier*. Enfin, je ne crois pas qu'il ſoit poſſible d'imaginer une eſpèce plus ridicule à la fois et plus abominable, plus extravagante et plus ſanguinaire.

LA POULARDE.

Eh, mon Dieu ! ne vois-je pas venir ce vilain marmiton de cuiſine avec ſon grand couteau ?

LE CHAPON.

C'en eſt fait, ma mie, notre dernière heure eſt venue ; recommandons notre ame à DIEU.

LA POULARDE.

Que ne puis-je donner au ſcélérat qui me mangera une indigeſtion qui le faſſe crever ! Mais les petits ſe vengent des puiſſans par de vains ſouhaits, et les puiſſans s'en moquent.

LE CHAPON.

Aïe ! On me prend par le cou. Pardonnons à nos ennemis.

LA POULARDE.

Je ne puis ; on me ſerre ; on m'emporte. Adieu, mon cher chapon.

LE CHAPON.

Adieu, pour toute l'éternité, ma chère poularde.

X V.

CU-SU ET KOU.

OU

ENTRETIENS DE CU-SU, DISCIPLE DE CONFUTZÉE, AVEC LE PRINCE KOU, FILS DU ROI DE LOW, TRIBUTAIRE DE L'EMPEREUR CHINOIS GNENVAN, 417 ANS AVANT NOTRE ERE VULGAIRE.

Traduit en latin par le père Fouquet, ci-devant ex-jésuite. Le manuscrit est dans la bibliothéque du vatican, N° 42759.

PREMIER ENTRETIEN.

KOU.

QUE dois-je entendre quand on me dit d'adorer le ciel ? (Chang-ti.)

CU-SU.

Ce n'est pas le ciel matériel que nous voyons ; car ce ciel n'est autre chose que l'air, et cet air est composé de toutes les exhalaisons de la terre. Ce ferait une folie bien absurde d'adorer des vapeurs.

KOU.

Je n'en ferais pourtant pas furpris. Il me femble que les hommes ont fait des folies encore plus grandes.

CU-SU.

Il eft vrai; mais vous êtes deftiné à gouverner, vous devez être fage.

KOU.

Il y a tant de peuples qui adorent le ciel et les planètes !

CU-SU.

Les planètes ne font que des terres comme la nôtre. La lune, par exemple, ferait auffi bien d'adorer notre fable et notre boue, que nous de nous mettre à genoux devant le fable et la boue de la lune.

KOU.

Que prétend-on quand on dit le ciel et la terre, monter au ciel, être digne du ciel?

CU-SU.

On dit une énorme fottife; il n'y a point de ciel; chaque planète eft entourée de fon atmofphère, comme d'une coque, et roule dans l'efpace autour de fon foleil. Chaque foleil eft le centre de plufieurs planètes qui voyagent continuellement autour de lui : il n'y a ni haut ni bas, ni montée ni defcente. Vous

ſentez que, ſi les habitans de la lune diſaient qu'on monte à la terre, qu'il faut ſe rendre digne de la terre, ils diraient une extravagance. Nous prononçons de même un mot qui n'a pas de ſens, quand nous diſons qu'il faut ſe rendre digne du ciel; c'eſt comme ſi nous diſions : Il faut ſe rendre digne de l'air, digne de la conſtellation du dragon, digne de l'eſpace.

KOU.

Je crois vous comprendre; il ne faut adorer que le DIEU qui a fait le ciel et la terre.

CU-SU.

Sans doute; il faut n'adorer que DIEU. Mais quand nous diſons qu'il a fait le ciel et la terre, nous diſons pieuſement une grande pauvreté. Car, ſi nous entendons par le ciel l'eſpace prodigieux dans lequel DIEU alluma tant de ſoleils, et fit tourner tant de mondes, il eſt beaucoup plus ridicule de dire *le ciel et la terre* que de dire *les montagnes et un grain de ſable*. Notre globe eſt infiniment moins qu'un grain de ſable en comparaiſon de ces millions de milliars d'univers, devant leſquels nous diſparaiſſons. Tout ce que nous pouvons faire, c'eſt de joindre ici notre faible voix à celle des êtres innombrables qui rendent hommage à DIEU dans l'abyme de l'étendue.

KOU.

On nous a donc bien trompés, quand on nous a dit que *Fo* était defcendu chez nous du quatrième ciel, et avait paru en éléphant blanc.

CU-SU.

Ce font des contes que les bonzes font aux enfans et aux vieilles : nous ne devons adorer que l'auteur éternel de tous les êtres.

KOU.

Mais comment un être a-t-il pu faire les autres ?

CU-SU.

Regardez cette étoile ; elle eft à quinze cents mille millions de *lis* de notre petit globe ; il en part des rayons qui vont faire fur vos yeux deux angles égaux au fommet ; ils font les mêmes angles fur les yeux de tous les animaux : ne voilà-t-il pas un deffein marqué ? ne voilà-t-il pas une loi admirable ? Or qui fait un ouvrage, finon un ouvrier ? qui fait des lois, finon un légiflateur ? il y a donc un ouvrier, un légiflateur éternel.

KOU.

Mais qui a fait cet ouvrier ? et comment eft-il fait ?

CU-SU.

Mon prince, je me promenais hier auprès

du

du vaſte palais qu'a bâti le roi votre père. J'entendis deux grillons, dont l'un diſait à l'autre : Voilà un terrible édifice. Oui, dit l'autre ; tout glorieux que je ſuis, j'avoue que c'eſt quelqu'un de plus puiſſant que les grillons qui a fait ce prodige ; mais je n'ai point d'idée de cet être-là ; je vois qu'il eſt, mais je ne ſais ce qu'il eſt.

KOU.

Je vous dis que vous êtes un grillon plus inſtruit que moi ; et ce qui me plaît en vous, c'eſt que vous ne prétendez pas ſavoir ce que vous ignorez.

SECOND ENTRETIEN.

CU-SU.

Vous convenez donc qu'il y a un Etre tout-puiſſant, exiſtant par lui-même, ſuprême artiſan de toute la nature ?

KOU.

Oui ; mais s'il exiſte par lui-même, rien ne peut donc le borner, et il eſt donc par-tout ; il exiſte donc dans toute la matière, dans toutes les parties de moi-même ?

CU-SU.

Pourquoi non ?

KOU.

Je ferais donc moi-même une partie de la Divinité ?

CU-SU.

Ce n'eſt peut-être pas une conſéquence. Ce morceau de verre eſt pénétré de toutes parts de la lumière ; eſt-il lumière cependant lui-même ? ce n'eſt que du ſable, et rien de plus ; tout eſt en DIEU, ſans doute ; ce qui anime tout doit être par-tout. DIEU n'eſt pas comme l'empereur de la Chine qui habite ſon palais, et qui envoie ſes ordres par des colao. Dès-là qu'il exiſte, il eſt néceſſaire que ſon exiſtence rempliſſe tout l'eſpace et tous ſes ouvrages ; et puiſqu'il eſt dans vous, c'eſt un avertiſſement continuel de ne rien faire dont vous puiſſiez rougir devant lui.

KOU.

Que faut-il faire pour oſer ainſi ſe regarder ſoi-même ſans répugnance et ſans honte devant l'Etre ſuprême ?

CU-SU.

Etre juſte.

KOU.

Et quoi encore ?

CU-SU.

Etre juſte.

KOU.

Mais la ſecte de *Laokium* dit qu'il n'y a ni juſte ni injuſte, ni vice ni vertu.

CU-SU.

La ſecte de *Laokium* dit-elle qu'il n'y a ni ſanté ni maladie ?

KOU.

Non, elle ne dit point une ſi grande erreur.

CU-SU.

L'erreur de penſer qu'il n'y a ni ſanté de l'ame ni maladie de l'ame, ni vertu ni vice, eſt auſſi grande et plus funeſte. Ceux qui ont dit que tout eſt égal ſont des monſtres ; eſt-il égal de nourrir ſon fils ou de l'écraſer ſur la pierre ? de ſecourir ſa mère ou de lui plonger un poignard dans le cœur ?

KOU.

Vous me faites frémir ; je déteſte la ſecte de *Laokium* : mais il y a tant de nuances du juſte et de l'injuſte ! on eſt ſouvent bien incertain. Quel homme ſait préciſément ce qui eſt permis ou ce qui eſt défendu ? Qui pourra poſer ſurement les bornes qui ſéparent le bien et le mal ? quelle règle me donnerez-vous pour les diſcerner ?

CU-SU.

Celle de *Confutzée*, mon maître : *Vis comme*

en mourant tu voudrais avoir vécu ; traite ton prochain comme tu veux qu'il te traite.

KOU.

Ces maximes, je l'avoue, doivent être le code du genre humain ; mais que m'importera en mourant d'avoir bien vécu ? qu'y gagnerai-je ? Cette horloge, quand elle sera détruite, sera-t-elle heureuse d'avoir bien sonné les heures ?

CU-SU.

Cette horloge ne sent point, ne pense point ; elle ne peut avoir des remords, et vous en avez quand vous vous sentez coupable.

KOU.

Mais si, après avoir commis plusieurs crimes, je parviens à n'avoir plus de remords ?

CU-SU.

Alors il faudra vous étouffer ; et soyez sûr que parmi les hommes, qui n'aiment pas qu'on les opprime, il s'en trouvera qui vous mettront hors d'état de faire de nouveaux crimes.

KOU.

Ainsi DIEU qui est en eux leur permettra d'être méchans après m'avoir permis de l'être ?

CU-SU.

DIEU vous a donné la raiſon, n'en abuſez ni vous, ni eux; non-ſeulement vous ſerez malheureux dans cette vie, mais qui vous a dit que vous ne le ſeriez pas dans une autre?

KOU.

Et qui vous a dit qu'il y a une autre vie?

CU-SU.

Dans le doute ſeul, vous devez vous conduire comme s'il y en avait une.

KOU.

Mais ſi je ſuis sûr qu'il n'y en a point?

CU-SU.

Je vous en défie.

TROISIEME ENTRETIEN.

KOU.

VOUS me pouſſez, *Cu-ſu.* Pour que je puiſſe être récompenſé ou puni quand je ne ſerai plus, il faut qu'il ſubſiſte dans moi quelque choſe qui ſente et qui penſe après moi. Or, comme avant ma naiſſance rien de moi n'avait ni ſentiment ni penſée, pourquoi y en aurait-il après ma mort? que pourrait être cette partie incompréhenſible de moi-même? Le bourdonnement de cette abeille

reftera-t-il quand l'abeille ne fera plus ? La végétation de cette plante fubfifte-t-elle quand la plante eft déracinée ? La végétation n'eft-elle pas un mot dont on fe fert pour fignifier la manière inexplicable dont l'Etre fuprême a voulu que la plante tirât les fucs de la terre ? L'ame eft de même un mot inventé pour exprimer faiblement et obfcurément les refforts de notre vie. Tous les animaux fe meuvent, et cette puiffance de fe mouvoir, on l'appelle *force active* ; mais il n'y a pas un être diftinct qui foit cette force. Nous avons des paffions ; cette mémoire, cette raifon ne font pas, fans doute, des chofes à part ; ce ne font pas des êtres exiftans dans nous ; ce ne font pas de petites perfonnes qui aient une exiftence particulière ; ce font des mots génériques, inventés pour fixer nos idées. L'ame, qui fignifie notre mémoire, notre raifon, nos paffions, n'eft donc elle-même qu'un mot. Qui fait le mouvement dans la nature ? c'eft DIEU. Qui fait végéter toutes les plantes ? c'eft DIEU. Qui fait le mouvement dans les animaux ? c'eft DIEU. Qui fait la penfée de l'homme ? c'eft DIEU.

Si l'ame humaine était une petite perfonne renfermée dans notre corps, qui en dirigeât les mouvemens et les idées, cela ne marquerait-il pas dans l'éternel artifan du monde une

impuissance et un artifice indigne de lui? il n'aurait donc pas été capable de faire des automates qui eussent dans eux-mêmes le don du mouvement et de la pensée? Vous m'avez appris le grec, vous m'avez fait lire *Homère*; je trouve *Vulcain* un divin forgeron, quand il fait des trépieds d'or qui vont tout seuls au conseil des dieux; mais ce *Vulcain* me paraîtrait un misérable charlatan, s'il avait caché dans le corps de ces trépieds quelqu'un de ses garçons qui les fît mouvoir sans qu'on s'en aperçût.

Il y a de froids rêveurs qui ont pris pour une belle imagination l'idée de faire rouler des planètes par des génies qui les poussent sans cesse; mais DIEU n'a pas été réduit à cette pitoyable ressource: en un mot, pourquoi mettre deux ressorts à un ouvrage lorsqu'un seul suffit? Vous n'oserez pas nier que DIEU ait le pouvoir d'animer l'être peu connu que nous appelons *matière*; pourquoi donc se servirait-il d'un autre agent pour l'animer?

Il y a bien plus: que ferait cette ame que vous donnez si libéralement à notre corps? d'où viendrait-elle? quand viendrait-elle? faudrait-il que le créateur de l'univers fût continuellement à l'affût de l'accouplement des hommes et des femmes, qu'il remarquât attentivement le moment où un germe sort du corps d'un

homme et entre dans le corps d'une femme, et qu'alors il envoyât vîte une ame dans ce germe? et si ce germe meurt, que deviendra cette ame? elle aura donc été créée inutilement, ou elle attendra une autre occasion.

Voilà, je vous l'avoue, une étrange occupation pour le maître du monde; et non-seulement il faut qu'il prenne garde continuellement à la copulation de l'espèce humaine, mais il faut qu'il en fasse autant avec tous les animaux, car ils ont tous comme nous de la mémoire, des idées, des passions; et si une ame est nécessaire pour former ces sentimens, cette mémoire, ces idées, ces passions, il faut que DIEU travaille perpétuellement à forger des ames pour les éléphans et pour les porcs, pour les hiboux, pour les poissons et pour les bonzes.

Quelle idée me donneriez-vous de l'architecte de tant de millions de mondes, qui serait obligé de faire continuellement des chevilles invisibles pour perpétuer son ouvrage?

Voilà une très-petite partie des raisons qui peuvent me faire douter de l'existence de l'ame.

CU-SU.

Vous raisonnez de bonne foi; et ce sentiment vertueux, quand même il serait erroné, serait

ſerait agréable à l'Etre ſuprême. Vous pouvez vous tromper, mais vous ne cherchez pas à vous tromper, et dès-lors vous êtes excuſable. Mais ſongez que vous ne m'avez propoſé que des doutes, et que ces doutes ſont triſtes. Admettez des vraiſemblances plus conſolantes ; il eſt dur d'être anéanti ; eſpérez de vivre. Vous ſavez qu'une penſée n'eſt point matière, vous ſavez qu'elle n'a nul rapport avec la matière ; pourquoi donc vous ſerait-il ſi difficile de croire que DIEU a mis dans vous un principe divin qui, ne pouvant être diſſout, ne peut être ſujet à la mort ? Oſeriez-vous dire qu'il eſt impoſſible que vous ayez une ame ? non, ſans doute : et ſi cela eſt poſſible, n'eſt-il pas très-vraiſemblable que vous en avez une ? Pourriez-vous rejeter un ſyſtême ſi beau et ſi néceſſaire au genre humain ? et quelques difficultés vous rebuteront-elles ?

KOU.

Je voudrais embraſſer ce ſyſtême, mais je voudrais qu'il me fût prouvé. Je ne ſuis pas le maître de croire quand je n'ai pas d'évidence. Je ſuis toujours frappé de cette grande idée que DIEU a tout fait, qu'il eſt par-tout, qu'il pénètre tout, qu'il donne le mouvement et la vie à tout ; et s'il eſt dans toutes les parties de mon être, comme il eſt dans toutes les parties de la nature, je ne vois pas quel beſoin

j'ai d'une ame. Qu'ai-je à faire de ce petit être ſubalterne, quand je ſuis animé par DIEU même ? à quoi me ſervirait cette ame ? Ce n'eſt pas nous qui nous donnons nos idées, car nous les avons preſque toujours malgré nous ; nous en avons quand nous ſommes endormis ; tout ſe fait en nous ſans que nous nous en mêlions. L'ame aurait beau dire au ſang et aux eſprits animaux, courez, je vous prie, de cette façon pour me faire plaiſir, ils circuleront toujours de la manière que DIEU leur a preſcrite. J'aime mieux être la machine d'un DIEU qui m'eſt démontré, que d'être la machine d'une ame dont je doute.

CU-SU.

Eh bien, ſi DIEU même vous anime, ne ſouillez jamais par des crimes ce DIEU qui eſt en vous; et s'il vous a donné une ame, que cette ame ne l'offenſe jamais. Dans l'un et dans l'autre ſyſtême vous avez une volonté; vous êtes libre, c'eſt-à-dire, vous avez le pouvoir de faire ce que vous voulez : ſervez-vous de ce pouvoir pour ſervir ce DIEU qui vous l'a donné. Il eſt bon que vous ſoyez philoſophe, mais il eſt néceſſaire que vous ſoyez juſte. Vous le ſerez encore plus quand vous croirez avoir une ame immortelle.

Daignez me répondre : n'eſt-il pas vrai que DIEU eſt la ſouveraine juſtice ?

KOU.

Sans doute ; et s'il était possible qu'il cessât de l'être, (ce qui est un blasphème) je voudrais moi agir avec équité.

CU-SU.

N'est-il pas vrai que votre devoir sera de récompenser les actions vertueuses, et de punir les criminelles quand vous serez sur le trône ? Voudriez-vous que DIEU ne fît pas ce que vous-même vous êtes tenu de faire ? Vous savez qu'il est, et qu'il sera toujours dans cette vie des vertus malheureuses et des crimes impunis ; il est donc nécessaire que le bien et le mal trouvent leur jugement dans une autre vie. C'est cette idée si simple, si naturelle, si générale, qui a établi chez tant de nations la croyance de l'immortalité de nos ames, et de la justice divine qui les juge quand elles ont abandonné leur dépouille mortelle. Y a-t-il un systême plus raisonnable, plus convenable à la Divinité, et plus utile au genre humain ?

KOU.

Pourquoi donc plusieurs nations n'ont-elles point embrassé ce systême ? Vous savez que nous avons dans notre province environ deux cents familles d'anciens Sinous (*a*) qui

(*a*) Ce sont les Juifs des dix tribus qui dans leur dispersion pénétrèrent jusqu'à la Chine ; ils y sont appelés *Sinous.*

ont autrefois habité une partie de l'Arabie pétrée ; ni elles ni leurs ancêtres n'ont jamais cru l'ame immortelle ; ils ont leurs cinq livres, comme nous avons nos cinq kings ; j'en ai lu la traduction : leurs lois, néceſſairement ſemblables à celles de tous les autres peuples, leur ordonnent de reſpecter leurs pères, de ne point voler, de ne point mentir, de n'être ni adultères, ni homicides ; mais ces mêmes lois ne leur parlent ni de récompenſes ni de châtimens dans une autre vie.

CU-SU.

Si cette idée n'eſt pas encore développée chez ce pauvre peuple, elle le ſera ſans doute un jour. Mais que nous importe une malheureuſe petite nation, tandis que les Babyloniens, les Egyptiens, les Indiens et toutes les nations policées ont reçu ce dogme ſalutaire ? Si vous étiez malade, rejetteriez-vous un remède approuvé par tous les Chinois, ſous prétexte que quelques barbares des montagnes n'auraient pas voulu s'en ſervir? DIEU vous a donné la raiſon, elle vous dit que l'ame doit être immortelle ; c'eſt donc DIEU qui vous le dit lui-même.

KOU.

Mais comment pourrai-je être récompenſé ou puni, quand je ne ſerai plus moi-même,

quand je n'aurai plus rien de ce qui aura conftitué ma perfonne ? Ce n'eft que par ma mémoire que je fuis toujours moi ; je perds ma mémoire dans ma dernière maladie ; il faudra donc après ma mort un miracle pour me la rendre, pour me faire rentrer dans mon exiftence que j'aurai perdue ?

CU-SU.

C'eft-à-dire que fi un prince avait égorgé fa famille pour régner, s'il avait tyrannifé fes fujets, il en ferait quitte pour dire à DIEU : Ce n'eft pas moi, j'ai perdu la mémoire, vous vous méprenez, je ne fuis plus la même perfonne. Penfez-vous que DIEU fût bien content de ce fophifme ?

KOU.

Eh bien, foit ; je me rends (b) ; je voulais faire le bien pour moi-même, je le ferai auffi

(b) Eh bien ! triftes ennemis de la raifon et de la vérité, direz-vous encore que cet ouvrage enfeigne la mortalité de l'ame ? Ce morceau a été imprimé dans toutes les éditions (*). De quel front ofez-vous donc le calomnier ? Hélas ! fi vos ames confervent leur caractère pendant l'éternité, elles feront éternellement des ames bien fottes et bien injuftes. Non, les auteurs de cet ouvrage raifonnable et utile ne vous difent point que l'ame meurt avec le corps ; ils vous difent feulement que vous êtes des ignorans. N'en rougiffez pas : tous les fages ont avoué leur ignorance ; aucun d'eux n'a été affez impertinent pour connaître la nature de l'ame. *Gaffendi*, en

(*) L'auteur parle des premières éditions du *Dictionnaire philofophique* dont ce dialogue fefait partie.

pour plaire à l'Etre ſuprême; je penſais qu'il ſuffiſait que mon ame fût juſte dans cette vie, j'eſpérerai qu'elle ſera heureuſe dans une autre. Je vois que cette opinion eſt bonne pour les peuples et pour les princes; mais le culte de DIEU m'embarraſſe.

QUATRIEME ENTRETIEN.

CU-SU.

QUE trouvez-vous de choquant dans notre Chuking, ce premier livre canonique, ſi reſpecté de tous les empereurs chinois? Vous labourez un champ de vos mains royales pour

réſumant tout ce qu'a dit l'antiquité, vous parle ainſi: *Vous ſavez que vous penſez, mais vous ignorez quelle eſpèce de ſubſtance vous êtes, vous qui penſez. Vous reſſemblez à un aveugle qui ſentant la chaleur du ſoleil croirait avoir une idée diſtincte de cet aſtre.* Liſez le reſte de cette admirable lettre à *Deſcartes*, liſez *Locke;* reliſez cet ouvrage-ci attentivement, et vous verrez qu'il eſt impoſſible que nous ayons la moindre notion de la nature de l'ame, par la raiſon qu'il eſt impoſſible que la créature connaiſſe les ſecrets reſſorts du Créateur: vous verrez que, ſans connaître le principe de nos penſées, il faut tâcher de penſer avec juſteſſe et avec juſtice; qu'il faut être tout ce que vous n'êtes pas, modeſte, doux, bienfeſant, indulgent; reſſembler à *Cu-ſu* et à *Kou*, et non pas à *Thomas d'Aquin* ou à *Scot*, dont les ames étaient fort ténébreuſes, ou à *Calvin* et à *Luther*, dont les ames étaient bien dures et bien emportées. Tâchez que vos ames tiennent un peu de la nôtre; alors vous vous moquerez prodigieuſement de vous-mêmes.

N. B. Dans la cenſure que la ſorbonne a faite de l'ouvrage de M. l'abbé *Raynal*, les ſages maîtres ont dit en latin que M. de *Voltaire* avait nié la ſpiritualité de l'ame, et en français qu'il avait nié l'immortalité, *aut vice verſâ*.

donner l'exemple au peuple, et vous en offrez les prémices au Chang-ti, au Tien, à l'Etre ſuprême; vous lui ſacrifiez quatre fois l'année; vous êtes roi et pontiſe; vous promettez à DIEU de faire tout le bien qui ſera en votre pouvoir: y a-t-il là quelque choſe qui répugne?

KOU.

Je ſuis bien loin d'y trouver à redire; je ſais que DIEU n'a nul beſoin de nos ſacrifices ni de nos prières; mais nous avons beſoin de lui en faire; ſon culte n'eſt pas établi pour lui, mais pour nous. J'aime fort à faire des prières, je veux ſur-tout qu'elles ne ſoient point ridicules; car, quand j'aurai bien crié que la *montagne du Chang-ti eſt une montagne graſſe*, et *qu'il ne faut point regarder les montagnes graſſes*, quand j'aurai fait enſuir le ſoleil et ſécher la lune, ce galimatias ſera-t-il agréable à l'Etre ſuprême, utile à mes ſujets et à moi-même.

Je ne puis ſur-tout ſouffrir la démence des ſectes qui nous environnent: d'un côté je vois *Laotzée* que ſa mère conçut par l'union du ciel et de la terre, et dont elle fut groſſe quatre-vingts ans. Je n'ai pas plus de foi à ſa doctrine de l'anéantiſſement et du dépouillement univerſel, qu'aux cheveux blancs avec leſquels il naquit, et à la vache noire ſur laquelle il monta pour aller prêcher ſa doctrine.

Le Dieu *Fo* ne m'en impose pas davantage ; quoiqu'il ait eu pour père un éléphant blanc, et qu'il promette une vie immortelle.

Ce qui me déplaît sur-tout, c'est que de telles rêveries soient continuellement prêchées par les bonzes qui séduisent le peuple pour le gouverner ; ils se rendent respectables par des mortifications qui effrayent la nature. Les uns se privent toute leur vie des alimens les plus salutaires, comme si on ne pouvait plaire à DIEU que par un mauvais régime ; les autres se mettent au cou un carcan, dont quelquefois ils se rendent très-dignes ; ils s'enfoncent des clous dans les cuisses, comme si leurs cuisses étaient des planches ; le peuple les suit en foule. Si un roi donne quelque édit qui leur déplaise, ils vous disent froidement que cet édit ne se trouve pas dans le commentaire du dieu *Fo*, et qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes. Comment remédier à une maladie populaire si extravagante et si dangereuse ? Vous savez que la tolérance est le principe du gouvernement de la Chine, et de tous ceux de l'Asie ; mais cette indulgence n'est-elle pas bien funeste, quand elle expose un empire à être bouleversé pour des opinions fanatiques ?

CU-SU.

Que le Chang-ti me préserve de vouloir

éteindre en vous cet efprit de tolérance, cette vertu fi refpectable, qui eft aux ames ce que la permiffion de manger eft au corps! La loi naturelle permet à chacun de croire ce qu'il veut, comme de fe nourrir de ce qu'il veut. Un médecin n'a pas le droit de tuer fes malades parce qu'ils n'auront pas obfervé la diète qu'il leur a prefcrite. Un prince n'a pas le droit de faire pendre ceux de fes fujets qui n'auront pas penfé comme lui; mais il a le droit d'empêcher les troubles; et, s'il eft fage, il lui fera très-aifé de déraciner les fuperftitions. Vous favez ce qui arriva à *Daon*, fixième roi de Chaldée, il y a quelque quatre mille ans?

KOU.

Non, je n'en fais rien; vous me feriez plaifir de me l'apprendre.

CU-SU.

Les prêtres chaldéens s'étaient avifés d'adorer les brochets de l'Euphrate; ils prétendaient qu'un fameux brochet nommé *Oannès* leur avait autrefois appris la théologie, que ce brochet était immortel, qu'il avait trois pieds de long et un petit croiffant fur la queue. C'était par refpect pour cet *Oannès* qu'il était défendu de manger du brochet. Il s'éleva une grande difpute entre les théologiens, pour favoir fi le brochet *Oannès* était

laité ou œuvé. Les deux partis s'excomunièrent réciproquement, et on en vint plusieurs fois aux mains. Voici comme le roi *Daon* s'y prit pour faire cesser ce désordre.

Il commanda un jeûne rigoureux de trois jours aux deux partis; après quoi il fit venir les partisans du brochet aux œufs, qui assistèrent à son dîner : il se fit apporter un brochet de trois pieds, auquel on avait mis un petit croissant sur la queue. Est-ce-là votre dieu ? dit-il aux docteurs. Oui, Sire, lui répondirent-ils, car il a un croissant sur la queue. Le roi commanda qu'on ouvrît le brochet, qui avait la plus belle laite du monde. Vous voyez bien, dit-il, que ce n'est pas là votre dieu, puisqu'il est laité : et le brochet fut mangé par le roi et ses satrapes, au grand contentement des théologiens des œufs, qui voyaient qu'on avait frit le dieu de leurs adversaires.

On envoya chercher aussitôt les docteurs du parti contraire : on leur montra un dieu de trois pieds qui avait des œufs et un croissant sur la queue; ils assurèrent que c'était-là le dieu *Oannès*, et qu'il était laité : il fut frit comme l'autre, et reconnu œuvé. Alors les deux partis étant également sots, et n'ayant pas déjeûné, le bon roi *Daon* leur dit qu'il n'avait que des brochets à leur donner pour

leur dîner; ils en mangèrent goulument, ſoit œuvés, ſoit laités. La guerre civile finit, chacun bénit le bon roi *Daon ;* et les citoyens depuis ce temps firent ſervir à leur dîner tant de brochets qu'ils voulurent.

KOU.

J'aime fort le roi *Daon*, et je promets bien de l'imiter à la première occaſion qui s'offrira. J'empêcherai toujours, autant que je le pourrai, (ſans faire violence à perſonne) qu'on n'adore des *Fo* et des brochets.

Je ſais que, dans le Pégu et dans le Tunquin, il y a de petits dieux et de petits talapoins qui font deſcendre la lune dans le décours, et qui prédiſent clairement l'avenir, c'eſt-à-dire, qui voient clairement ce qui n'eſt pas, car l'avenir n'eſt point. J'empêcherai, autant que je le pourrai, que les talapoins ne viennent chez moi prendre le futur pour le préſent, et faire deſcendre la lune.

Quelle pitié qu'il y ait des ſectes qui aillent de ville en ville débiter leurs rêveries, comme des charlatans qui vendent leurs drogues ! quelle honte pour l'eſprit humain que de petites nations penſent que la vérité n'eſt que pour elles, et que le vaſte empire de la Chine eſt livré à l'erreur ! L'Etre éternel ne ferait-il que le Dieu de l'île Formoſe, ou de l'île

Bornéo? abandonnerait-il le refte de l'univers? Mon cher *Cu-fu*, il eft le père de tous les hommes; il permet à tous de manger du brochet; le plus digne hommage qu'on puiffe lui rendre eft d'être vertueux; un cœur pur eft le plus beau de tous fes temples, comme difait le grand empereur *Hiao*.

CINQUIEME ENTRETIEN.

CU-SU.

PUISQUE vous aimez la vertu, comment la pratiquerez-vous quand vous ferez roi?

KOU.

En n'étant injufte ni envers mes voifins, ni envers mes peuples.

CU-SU.

Ce n'eft pas affez de ne point faire de mal; vous ferez du bien, vous nourrirez les pauvres en les occupant à des travaux utiles, et non pas en dotant la fainéantife; vous embellirez les grands chemins; vous creuferez des canaux; vous éleverez des édifices publics; vous encouragerez tous les arts; vous récompenferez le mérite en tout genre; vous pardonnerez les fautes involontaires.

KOU.

C'eft ce que j'appelle n'être point injufte; ce font-là autant de devoirs.

CU-SU.

Vous penſez en véritable roi; mais il y a le roi et l'homme, la vie publique et la privée. Vous allez bientôt vous marier; combien comptez-vous avoir de femmes?

KOU.

Mais je crois qu'une douzaine me ſuffira; un plus grand nombre pourrait me dérober un temps deſtiné aux affaires. Je n'aime point ces rois qui ont des trois cents femmes, et des ſept cents concubines, et des milliers d'eunuques pour les ſervir. Cette manie des eunuques me paraît ſur-tout un trop grand outrage à la nature humaine. Je pardonne tout au plus qu'on chaponne des coqs, ils en ſont meilleurs à manger; mais on n'a point encore fait mettre d'eunuques à la broche. A quoi ſert leur mutilation? Le dalaï-lama en a cinquante pour chanter dans ſa pagode. Je voudrais bien ſavoir ſi le Chang-ti ſe plaît beaucoup à entendre les voix claires de ces cinquante hongres.

Je trouve encore très-ridicule qu'il y ait des bonzes qui ne ſe marient point; ils ſe vantent d'être plus ſages que les autres chinois: eh bien, qu'ils faſſent donc des enfans ſages. Voilà une plaiſante manière d'honorer le Chang-ti, que de le priver d'adorateurs!

voilà une ſingulière façon de ſervir le genre humain, que de donner l'exemple d'anéantir le genre humain! Le bon petit lama (*c*) nommé *Stelca iſant Errepi* voulait dire *que tout prêtre devait faire le plus d'enfans qu'il pourrait;* il prêchait d'exemple, et a été fort utile en ſon temps. Pour moi, je marierai tous les lamas et bonzes, lameſſes et bonzeſſes qui auront de la vocation pour ce ſaint œuvre; ils en feront certainement meilleurs citoyens, et je croirai faire en cela un grand bien au royaume de Low.

CU-SU.

Oh! le bon prince que nous aurons-là! Vous me faites pleurer de joie. Vous ne vous contenterez pas d'avoir des femmes et des ſujets; car enfin on ne peut pas paſſer ſa journée à faire des édits et des enfans: vous aurez ſans doute des amis?

KOU.

J'en ai déjà, et de bons, qui m'avertiſſent de mes défauts; je me donne la liberté de reprendre les leurs; ils me conſolent, et je les conſole: l'amitié eſt le baume de la vie; il vaut mieux que celui du chimiſte *Erueil*, et même que les ſachets du grand *Hanourd*.

(*c*) *Stelca iſant Errepi* ſignifie, en chinois, l'abbé *Caſtel de Saint-Pierre*.

Je ſuis étonné qu'on n'ait pas fait de l'amitié un précepte de religion ; j'ai envie de l'inſérer dans notre rituel.

CU-SU.

Gardez-vous-en bien ; l'amitié eſt aſſez ſacrée d'elle-même ; ne la commandez jamais : il faut que le cœur ſoit libre ; et puis, ſi vous feſiez de l'amitié un précepte, un myſtère, un rite, une cérémonie, il y aurait mille bonzes qui, en prêchant et en écrivant leurs rêveries, rendraient l'amitié ridicule ; il ne faut pas l'expoſer à cette profanation.

Mais comment en uſerez-vous avec vos ennemis ? *Confutzée* recommande en vingt endroits de les aimer ; cela ne vous paraît-il pas un peu difficile ?

KOU.

Aimer ſes ennemis ! eh, mon Dieu, rien n'eſt ſi commun.

CU-SU.

Comment l'entendez-vous ?

KOU.

Mais comme il faut, je crois, l'entendre. J'ai fait l'apprentiſſage de la guerre ſous le prince de *Décon* (*d*), contre le prince de *Vis-Brunk* : dès qu'un de nos ennemis était bleſſé et

(*d*) C'eſt une choſe remarquable, qu'en retournant *Décon* et *Vis-Brunk*, qui ſont des noms chinois, on trouve *Condé* et *Brunſvik* ; tant les grands hommes ſont célèbres dans toute la terre.

tombait entre nos mains, nous avions soin de lui comme s'il eût été notre frère : nous avons souvent donné notre propre lit à nos ennemis blessés et prisonniers, et nous avons couché auprès d'eux sur des peaux de tigres étendues à terre ; nous les avons servis nous-mêmes : que voulez-vous de plus ? que nous les aimions comme on aime sa maîtresse ?

CU-SU.

Je suis très-édifié de tout ce que vous me dites, et je voudrais que toutes les nations vous entendissent ; car on m'assure qu'il y a des peuples assez impertinens pour oser dire que nous ne connaissons pas la vraie vertu ; que nos bonnes actions ne sont que des péchés splendides ; que nous avons besoin des leçons de leurs talapoins pour nous faire de bons principes. Hélas, les malheureux ! ce n'est que d'hier qu'ils savent lire et écrire, et ils prétendent enseigner leurs maîtres !

SIXIEME ENTRETIEN.

CU-SU.

Je ne vous répéterai pas tous les lieux communs qu'on débite parmi nous depuis cinq ou six mille ans sur toutes les vertus. Il y en a qui ne sont que pour nous-mêmes, comme la

la prudence pour conduire nos ames, la tempérance pour gouverner nos corps ; ce ſont des préceptes de politique et de ſanté. Les véritables vertus ſont celles qui ſont utiles à la ſociété, comme la fidélité, la magnanimité, la bienfeſance, la tolérance, &c. Grâce au ciel, il n'y a point de vieille qui n'enſeigne parmi nous toutes ces vertus à ſes petits enfans ; c'eſt le rudiment de notre jeuneſſe au village comme à la ville : mais il y a une grande vertu qui commence à être de peu d'uſage, et j'en ſuis fâché.

KOU.

Quelle eſt-elle? nommez-la vîte ; je tâcherai de la ranimer.

CU-SU.

C'eſt l'hoſpitalité ; cette vertu ſi ſociale, ce lien ſacré des hommes commence à ſe relâcher depuis que nous avons des cabarets. Cette pernicieuſe inſtitution nous eſt venue, à ce qu'on dit, de certains ſauvages d'Occident. Ces miſérables apparemment n'ont point de maiſon pour accueillir les voyageurs. Quel plaiſir de recevoir dans la grande ville de Low, dans la belle place Honchan, dans la maiſon Ki, un généreux étranger qui arrive de Samarcande, pour qui je deviens dès ce moment un homme ſacré, et qui eſt obligé par toutes

les lois divines et humaines de me recevoir chez lui quand je voyagerai en Tartarie, et d'être mon ami intime!

Les ſauvages dont je vous parle, ne reçoivent les étrangers que pour de l'argent dans des cabanes dégoûtantes; ils vendent cher cet accueil infame; et avec cela j'entends dire que ces pauvres gens ſe croient au-deſſus de nous, qu'ils ſe vantent d'avoir une morale plus pure. Ils prétendent que leurs prédicateurs prêchent mieux que *Confutzée;* qu'enfin c'eſt à eux de nous enſeigner la juſtice, parce qu'ils vendent de mauvais vins ſur les grands chemins; que leurs femmes vont comme des folles dans les rues, et qu'elles danſent pendant que les nôtres cultivent des vers à ſoie.

KOU.

Je trouve l'hoſpitalité fort bonne; je l'exerce avec plaiſir, mais je crains l'abus. Il y a des gens vers le grand Thibet qui ſont fort mal logés, qui aiment à courir, et qui voyageraient pour rien d'un bout du monde à l'autre; et quand vous irez au grand Thibet jouir chez eux du droit de l'hoſpitalité, vous ne trouverez ni lit ni pot au feu; cela peut dégoûter de la politeſſe.

CU-SU.

L'inconvénient eſt petit; il eſt aiſé d'y remédier en ne recevant que des perſonnes

bien recommandées. Il n'y a point de vertu qui n'ait ses dangers ; et c'est parce qu'elles en ont, qu'il est beau de les embrasser.

Que notre *Confutzée* est sage et saint! il n'est aucune vertu qu'il n'inspire; le bonheur des hommes est attaché à chacune de ses sentences : en voici une qui me revient dans la mémoire, c'est la cinquante-troisième.

Reconnais les bienfaits par des bienfaits, et ne te venge jamais des injures.

Quelle maxime, quelle loi les peuples de l'Occident pourraient-ils opposer à une morale si pure? En combien d'endroits *Confutzée* recommande-t-il l'humilité? Si on pratiquait cette vertu, il n'y aurait jamais de querelles sur la terre.

KOU.

J'ai lu tout ce que *Confutzée* et les sages des siècles antérieurs ont écrit sur l'humilité ; mais il me semble qu'ils n'en ont jamais donné une définition assez exacte : il y a peu d'humilité peut-être à oser les reprendre ; mais j'ai au moins l'humilité d'avouer que je ne les ai pas entendus. Dites-moi ce que vous en pensez.

CU-SU.

J'obéirai humblement. Je crois que l'humilité est la modestie de l'ame ; car la modestie

extérieure n'eſt que la civilité. L'humilité ne peut pas conſiſter à ſe nier ſoi-même la ſupériorité qu'on peut avoir acquiſe ſur un autre. Un bon médecin ne peut ſe diſſimuler qu'il en ſait davantage que ſon malade en délire; celui qui enſeigne l'aſtronomie doit s'avouer qu'il eſt plus ſavant que ſes diſciples ; il ne peut s'empêcher de le croire, mais il ne doit pas s'en faire accroire. L'humilité n'eſt pas l'abjection ; elle eſt le correctif de l'amour propre, comme la modeſtie eſt le correctif de l'orgueil.

KOU.

Eh bien, c'eſt dans l'exercice de toutes ces vertus et dans le culte d'un Dieu ſimple et univerſel que je veux vivre, loin des chimères des ſophiſtes, et des illuſions des faux prophètes. L'amour du prochain ſera ma vertu ſur le trône, et l'amour de DIEU ma religion. Je mépriſerai le dieu *Fo*, et *Laotzée*, et *Vitſnou* qui s'eſt incarné tant de fois chez les Indiens, et *Sammonocodom* qui deſcendit du ciel pour venir jouer au cerf-volant chez les Siamois, et les Camis qui arrivèrent de la lune au Japon.

Malheur à un peuple aſſez imbécille et aſſez barbare pour penſer qu'il y a un Dieu pour ſa ſeule province : c'eſt un blaſphème. Quoi! la lumière du ſoleil éclaire tous les yeux, et la lumière de DIEU n'éclairerait qu'une petite

et chétive nation dans un coin de ce globe! quelle horreur, et quelle sottise! La Divinité parle au cœur de tous les hommes, et les liens de la charité doivent les unir d'un bout de l'univers à l'autre.

C U - S U.

O sage *Kou!* vous avez parlé comme un homme inspiré par le Chang-ti même; vous serez un digne prince. J'ai été votre docteur, et vous êtes devenu le mien.

X V I.

L'INDIEN ET LE JAPONAIS.

L' I N D I E N.

EST-IL vrai qu'autrefois les Japonais ne savaient pas faire la cuisine; qu'ils avaient soumis leur royaume au grand lama; que ce grand lama décidait souverainement de leur boire et de leur manger; qu'il envoyait chez vous de temps en temps un petit lama, lequel venait recueillir les tributs; et qu'il vous donnait en échange un signe de protection fait avec les deux premiers doigts et le pouce?

L E J A P O N A I S.

Hélas! rien n'est plus vrai. Figurez-vous même que toutes les places de canusi (*a*), qui

(*a*) Les *Canusi* sont les anciens prêtres du Japon.

ſont les grands cuiſiniers de notre île, étaient données par le lama, et n'étaient pas données pour l'amour de DIEU. De plus, chaque maiſon de nos ſéculiers payait une once d'argent par an à ce grand cuiſinier du Thibet. Il ne nous accordait pour tout dédommagement que des petits plats d'aſſez mauvais goût, qu'on appelle des *reſtes* (*b*). Et quand il lui prenait quelque fantaiſie nouvelle, comme de faire la guerre aux peuples du Tangut, il levait chez nous de nouveaux ſubſides. Notre nation ſe plaignit ſouvent, mais ſans aucun fruit; et même chaque plainte finiſſait par payer un peu davantage. Enfin l'amour, qui fait tout pour le mieux, nous délivra de cette ſervitude. Un de nos empereurs ſe brouilla avec le grand lama pour une femme : mais il faut avouer que ceux qui nous ſervirent le plus dans cette affaire, furent nos canuſi, autrement pauxcoſpie (*c*); c'eſt à eux que nous avons l'obligation d'avoir ſecoué le joug, et voici comment :

Le grand lama avait une plaiſante manie; il croyait avoir toujours raiſon; notre daïri et nos canuſi voulurent avoir du moins raiſon quelquefois. Le grand lama trouva cette prétention abſurde; nos canuſi n'en démordirent point, et ils rompirent pour jamais avec lui.

(*b*) Reliques de *reliquiæ*, qui ſignifie *reſtes*.

(*c*) *Pauxcoſpie*, anagramme d'*épiſcopaux*.

L'INDIEN.

Eh bien, depuis ce temps-là vous avez été ſans doute heureux et tranquilles ?

LE JAPONAIS.

Point du tout ; nous nous ſommes perſécutés, déchirés, dévorés pendant près de deux ſiècles. Nos canuſi voulaient en vain avoir raiſon ; il n'y a que cent ans qu'ils ſont raiſonnables. Auſſi, depuis ce temps-là, pouvons-nous hardiment nous regarder comme une des nations les plus heureuſes de la terre.

L'INDIEN.

Comment pouvez-vous jouir d'un tel bonheur, s'il eſt vrai, ce qu'on m'a dit, que vous ayez douze factions de cuiſine dans votre empire ? vous devez avoir douze guerres civiles par an.

LE JAPONAIS.

Pourquoi ? s'il y a douze traiteurs dont chacun ait une recette différente, faudra-t-il pour cela ſe couper la gorge au lieu de dîner ? au contraire, chacun fera bonne chère à ſa façon chez le cuiſinier qui lui agréera davantage.

L'INDIEN.

Il eſt vrai qu'on ne doit point diſputer des goûts ; mais on en diſpute, et la querelle s'échauffe.

LE JAPONAIS.

Après qu'on a diſputé bien long-temps, et qu'on a vu que toutes ces querelles n'apprenaient aux hommes qu'à ſe nuire, on prend enfin le parti de ſe tolérer mutuellement, et c'eſt ſans contredit ce qu'il y a de mieux à ſaire.

L'INDIEN.

Et qui ſont, s'il vous plaît, ces traiteurs qui partagent votre nation dans l'art de boire et de manger?

LE JAPONAIS.

Il y a premièrement les Breuxeh (*d*) qui ne vous donneront jamais de boudin ni de lard; ils ſont attachés à l'ancienne cuiſine; ils aimeraient mieux mourir que de piquer un poulet: d'ailleurs, grands calculateurs; et s'il y a une once d'argent à partager entre eux et les onze autres cuiſiniers, ils en prennent d'abord la moitié pour eux, et le reſte eſt pour ceux qui ſavent le mieux compter.

L'INDIEN.

Je crois que vous ne ſoupez guère avec ces gens-là?

LE JAPONAIS.

Non. Il y a enſuite les piſpates qui, certains

(*d*) On voit aſſez que les *Breuxeh* ſont les Hébreux; *et ſic de cæteris.*

jours

jours de chaque ſemaine, et même pendant un temps conſidérable de l'année, aimeraient cent fois mieux manger pour cent écus de turbots, de truites, de ſoles, de ſaumons, d'eſturgeons, que de ſe nourrir d'une blanquette de veau qui ne reviendrait pas à quatre ſous.

Pour nous autres canuſi, nous aimons fort le bœuf, et une certaine pâtiſſerie qu'on appelle en japonais *du pudding*. Au reſte tout le monde convient que nos cuiſiniers ſont infiniment plus ſavans que ceux des piſpates. Perſonne n'a plus approfondi que nous le garum des Romains, n'a mieux connu les oignons de l'ancienne Egypte, la pâte de ſauterelles des premiers Arabes, la chair de cheval des Tartares; et il y a toujours quelque choſe à apprendre dans les livres des canuſi qu'on appelle communément *pauxcoſpie*.

Je ne vous parlerai point de ceux qui ne mangent qu'à la *Terluh*, ni de ceux qui tiennent pour le régime de *Vincal*, ni des batiſtapanes, ni des autres; mais les quekars méritent une attention particulière. Ce ſont les ſeuls convives que je n'aye jamais vu s'enivrer et jurer. Ils ſont très-difficiles à tromper, mais ils ne vous tromperont jamais. Il ſemble que la loi d'aimer ſon prochain comme ſoi-même n'ait été faite que pour ces gens-là; car, en vérité, comment un bon

japonais peut-il ſe vanter d'aimer ſon prochain comme lui-même, quand il va pour quelque argent lui tirer une balle de plomb dans la cervelle, ou l'égorger avec un criſs large de quatre doigts, le tout en front de bandière? il s'expoſe lui-même à être égorgé et à recevoir des balles de plomb : ainſi on peut dire avec bien plus de vérité qu'il hait ſon prochain comme lui-même. Les quekars n'ont jamais eu cette frénéſie; ils diſent que les pauvres humains ſont des cruches d'argile faites pour durer très-peu; et que ce n'eſt pas la peine qu'elles aillent de gaieté de cœur ſe briſer les unes contre les autres.

Je vous avoue que, ſi je n'étais pas canuſi, je ne haïrais pas d'être quekar. Vous m'avouerez qu'il n'y a pas moyen de ſe quereller avec des cuiſiniers ſi pacifiques. Il y en a d'autres en très-grand nombre qu'on appelle *dieſtes*; ceux-là donnent à dîner à tout le monde indifféremment, et vous êtes libres chez eux de manger tout ce qui vous plaît, lardé, bardé, ſans lard, ſans barde, aux œufs, à l'huile, perdrix, ſaumons, vin gris, vin rouge; tout cela leur eſt indifférent : pourvu que vous faſſiez quelque prière à DIEU avant ou après le dîner, et même ſimplement avant le déjeûner, et que vous ſoyez honnêtes gens, ils riront avec vous aux dépens du grand lama, à qui

cela ne fera nul mal, et aux dépens de *Terluh*, de *Vincal* et de *Memnon*, &c. Il eſt bon ſeulement que nos dieſtes avouent que nos canuſi ſont très-ſavans en cuiſine, et que ſur-tout ils ne parlent jamais de retrancher nos rentes; alors nous vivrons très-paiſiblement enſemble.

L'INDIEN.

Mais enfin il faut qu'il y ait une cuiſine dominante, la cuiſine du roi.

LE JAPONAIS.

Je l'avoue; mais quand le roi du Japon a fait bonne chère, il doit être de bonne humeur, il ne doit pas empêcher ſes bons ſujets de digérer.

L'INDIEN.

Mais ſi des entêtés veulent manger au nez du roi des ſauciſſes pour leſquelles le roi aura de l'averſion, s'ils s'aſſemblent quatre ou cinq mille, armés de grils pour faire cuire leurs ſauciſſes, s'ils inſultent ceux qui n'en mangent point?

LE JAPONAIS.

Alors il faut les punir comme des ivrognes qui troublent le repos des citoyens. Nous avons pourvu à ce danger. Il n'y a que ceux qui mangent à la royale qui ſoient ſuſceptibles des dignités de l'Etat; tous les autres

peuvent dîner à leur fantaisie, mais ils sont exclus des charges. Les attroupemens sont souverainement défendus et punis sur le champ sans rémission ; toutes les querelles à table sont réprimées soigneusement ; selon le précepte de notre grand cuisinier japonais qui a écrit dans la langue sacrée : *Suti raho cus flac, natis in usum lætitiæ scyphis pugnare Thracum est ;* ce qui veut dire : Le dîner est fait pour une joie recueillie et honnête, et il ne faut pas se jeter les verres à la tête.

Avec ces maximes nous vivons heureusement chez nous ; notre liberté est affermie sous nos taicosema ; nos richesses augmentent ; nous avons deux cents jonques de ligne, et nous sommes la terreur de nos voisins.

L'INDIEN.

Pourquoi donc le bon versificateur *Recina*, (*e*) fils de ce poëte indien *Recina* si tendre, si

(*e*) *Racine*, probablement *Louis Racine*, fils de l'admirable *Racine*.

N. B. Cet indien *Recina*, sur la foi des rêveurs de son pays, a cru qu'on ne pouvait faire de bonnes sausses que quand *Brama*, par une volonté toute particulière, enseignait lui-même la sausse à ses favoris ; qu'il y avait un nombre infini de cuisiniers auxquels il était impossible de faire un ragoût avec la ferme volonté d'y réussir, et que *Brama* leur en ôtait les moyens par pure malice. On ne croit pas au Japon une pareille impertinence, et on y tient pour une vérité incontestable cette sentence japonaise :

God never acts by partial will, but by general Laws.

exact, ſi harmonieux, ſi éloquent, a-t-il dit dans un ouvrage didactique en rimes, intitulé *la Grâce* et non *les Grâces* :

> Le Japon, où jadis brilla tant de lumière,
> N'eſt plus qu'un triſte amas de folles viſions ?

LE JAPONAIS.

Le *Recina* dont vous me parlez eſt lui-même un grand viſionnaire. Ce pauvre indien ignore-t-il que nous lui avons enſeigné ce que c'eſt que la lumière? que, ſi on connaît aujourd'hui dans l'Inde la véritable route des planètes, c'eſt à nous qu'on en eſt redevable? que nous ſeuls avons enſeigné aux hommes les lois primitives de la nature et le calcul de l'infini? que s'il faut deſcendre à des choſes qui ſont d'un uſage plus commun, les gens de ſon pays n'ont appris que de nous à faire des jonques dans les proportions mathématiques? qu'ils nous doivent juſqu'aux chauſſes appelées *les bas au métier*, dont ils couvrent leurs jambes? Serait-il poſſible qu'ayant inventé tant de choſes admirables ou utiles, nous ne fuſſions que des fous, et qu'un homme qui a mis en vers les rêveries des autres fût le ſeul ſage? Qu'il nous laiſſe faire notre cuiſine, et qu'il faſſe, s'il veut, des vers ſur des ſujets plus poëtiques.

L'INDIEN.

Que voulez-vous ? il a les préjugés de ſon pays, ceux de ſon parti, et les ſiens propres.

LE JAPONAIS.

Oh ! voilà trop de préjugés.

XVII.

TUCTAN ET KARPOS,

OU

ENTRETIEN DU BACHA TUCTAN, ET DU JARDINIER KARPOS.

TUCTAN.

EH bien, mon ami *Karpos*, tu vends cher tes légumes, mais ils ſont bons.... De quelle religion es-tu à préſent ?

KARPOS.

Ma foi, mon bacha, j'aurais bien de la peine à vous le dire. Quand notre petite île de Samos appartenait aux Grecs, je me ſouviens que l'on me feſait dire que l'*Agion pneuma* n'était produit que du *Tou patrou* ; on me feſait prier DIEU tout droit ſur mes

deux jambes, les mains croisées; on me défendait de manger du lait en carême. Les Vénitiens sont venus; alors mon curé vénitien m'a fait dire qu'*Agion pneuma* venait du *Tou patrou* et du *Touyou*, m'a permis de manger du lait, et m'a fait prier DIEU à genoux. Les Grecs sont revenus et ont chassé les Vénitiens; alors il a fallu renoncer aux *Touyou* et à la crême. Vous avez enfin chassé les Grecs; et je vous entends crier *Alla illa Alla* de toutes vos forces; je ne sais plus trop ce que je suis; j'aime DIEU de tout mon cœur, et je vends mes légumes fort raisonnablement.

TUCTAN.

Tu as là de très-belles figues.

KARPOS.

Mon bacha, elles sont fort à votre service.

TUCTAN.

On dit que tu as aussi une jolie fille.

KARPOS.

Oui, mon bacha, mais elle n'est pas à votre service.

TUCTAN.

Pourquoi cela, misérable?

KARPOS.

C'est que je suis un honnête homme: il

m'eſt permis de vendre mes figues, mais non pas de vendre ma fille.

TUCTAN.

Et par quelle loi ne t'eſt-il pas permis de vendre ce fruit-là ?

KARPOS.

Par la loi de tous les honnêtes jardiniers; l'honneur de ma fille n'eſt point à moi, il eſt à elle; ce n'eſt pas une marchandiſe.

TUCTAN.

Tu n'es donc pas fidelle à ton bacha?

KARPOS.

Très-fidelle dans les choſes juſtes, tant que vous ſerez mon maître.

TUCTAN.

Mais ſi ton papa grec feſait une conſpiration contre moi, et s'il t'ordonnait de la part du *Tou patrou* et du *Touyou* d'entrer dans ſon complot, n'aurais-tu pas la dévotion d'en être ?

KARPOS.

Moi? point du tout, je m'en donnerais bien de garde.

TUCTAN.

Et pourquoi refuſerais-tu d'obéir à ton papa grec dans une occaſion ſi belle ?

KARPOS.

C'eſt que je vous ai fait ſerment d'obéiſſance, et que je ſais que le *Tou patrou* n'ordonne point les conſpirations.

TUCTAN.

J'en ſuis bien aiſe; mais ſi par malheur tes Grecs reprenaient l'île et me chaſſaient, me ſerais-tu fidelle ?

KARPOS.

Eh, comment alors pourrais-je vous être fidelle, puiſque vous ne ſeriez plus mon bacha?

TUCTAN.

Et le ſerment que tu m'as fait, que deviendrait-il ?

KARPOS.

Il ſerait comme mes figues, vous n'en tâteriez plus : n'eſt-il pas vrai (ſauf reſpect) que ſi vous étiez mort, à l'heure que je vous parle, je ne vous devrais plus rien ?

TUCTAN.

La ſuppoſition eſt incivile, mais la choſe eſt vraie.

KARPOS.

Eh bien, ſi vous étiez chaſſé, c'eſt comme ſi vous étiez mort; car vous auriez un ſucceſſeur auquel il faudrait que je fiſſe un autre

ſerment. Pourriez-vous exiger de moi une fidélité qui ne vous ſervirait à rien ? c'eſt comme ſi, ne pouvant manger de mes figues, vous vouliez m'empêcher de les vendre à d'autres.

TUCTAN.

Tu es un raiſonneur. Tu as donc des principes ?

KARPOS.

Oui, à ma façon ; ils ſont en petit nombre, mais ils me ſuffiſent ; et ſi j'en avais davantage, ils m'embarraſſeraient.

TUCTAN.

Je ſerais curieux de ſavoir tes principes.

KARPOS.

C'eſt, par exemple, d'être bon mari, bon père, bon voiſin, bon ſujet, et bon jardinier ; je ne vais pas au-delà, et j'eſpère que DIEU me fera miſéricorde.

TUCTAN.

Et crois-tu qu'il me fera miſéricorde, à moi qui ſuis le gouverneur de ton île ?

KARPOS.

Et comment voulez-vous que je le ſache ? eſt-ce à moi à deviner comment DIEU en uſe avec les bachas ? C'eſt une affaire entre vous et lui ; je ne m'en mêle en aucune ſorte. Tout

ce que j'imagine, c'eſt que ſi vous êtes un auſſi honnête bacha que je ſuis honnête jardinier, DIEU vous traitera fort bien.

TUCTAN.

Par *Mahomet!* je ſuis fort content de cet idolâtre-là. Adieu, mon ami; Alla vous ait en ſa ſainte garde.

KARPOS.

Grand merci. Theos ait pitié de vous, mon bacha.

XVIII.

LES DERNIERES PAROLES D'EPICTETE A SON FILS.

EPICTETE.

JE vais mourir; j'attends de vous un ſouvenir tendre, et non des larmes inutiles; je meurs content, puiſque je vous laiſſe vertueux.

LE FILS.

Vous m'avez enſeigné à l'être; mais vous ſavez quel trouble m'agite. Une nouvelle ſecte de la Paleſtine cherche à me donner des remords.

EPICTETE.

Des remords ! il n'appartient qu'aux ſcélérats d'en éprouver. Vos mains et votre ame ſont pures. Je vous ai enſeigné la vertu, et vous l'avez pratiquée.

LE FILS.

Oui ; mais cette nouvelle ſecte annonce une nouvelle vertu que je ne connaiſſais pas.

EPICTETE.

Quelle eſt donc cette ſecte ?

LE FILS.

Elle eſt compoſée de ces juifs qui vendent des haillons et des philtres, et qui rognent les eſpèces à Rome.

EPICTETE.

La vertu qu'ils enſeignent eſt apparemment de la fauſſe monnaie ?

LE FILS.

Ils diſent qu'il eſt impoſſible d'être vertueux ſans s'être fait couper un peu de prépuce, ou ſans s'être plongé dans l'eau au nom du père par le fils : il eſt vrai qu'ils ne ſont pas d'accord en cela ; les uns veulent du prépuce, les autres n'en veulent point. Ceux-ci croient l'eau néceſſaire, comme *Pindare* qui la dit merveilleuſe ; ceux-là s'en paſſent ; mais tous diſent qu'il leur faut donner de l'argent.

EPICTETE.

Comment, de l'argent! Sans doute, on doit fecourir de fon fuperflu les pauvres qui ne peuvent travailler, payer ceux qui peuvent gagner leur vie, et partager fon néceffaire avec fes amis. C'eft notre loi, c'eft notre morale. C'eft ce que j'ai fait depuis qu'*Epaphrodite* m'affranchit, et c'eft ce que je vous ai vu faire avec une fatisfaction qui rend mes derniers momens heureux.

LE FILS.

Les philofophes dont je vous parle exigent bien autre chofe. Ils veulent qu'on apporte à leurs pieds tout ce qu'on a jufqu'à la dernière obole.

EPICTETE.

S'il eft ainfi, ce font des voleurs, et vous êtes obligé de les déférer au préteur ou aux centumvirs.

LE FILS.

Oh, non, ce ne font point des voleurs, ce font des marchands qui vous donnent la meilleure denrée du monde pour votre argent; car ils vous promettent la vie éternelle; et fi, en mettant votre argent à leurs pieds, comme ils l'ordonnent, vous gardez feulement de quoi manger, ils ont le pouvoir de vous faire mourir fubitement.

EPICTETE.

Ce ſont donc des aſſaſſins dont il faut au plus tôt purger la ſociété.

LE FILS.

Non, vous dis-je; ce ſont des mages qui ont des ſecrets admirables, et qui tuent avec les paroles. Le père, diſent-ils, leur a fait cette grâce par le fils. Un de leurs proſélytes, qui put horriblement, mais qui prêche dans les greniers avec beaucoup de ſuccès, me diſait hier qu'un de leurs parens, nommé *Ananiah*, ayant vendu ſa métairie, pour plaire au fils au nom du père, porta tout l'argent aux pieds d'un mage nommé *Barjone*, mais qu'ayant gardé en ſecret de quoi acheter le néceſſaire pour ſon petit enfant, il fut puni de mort ſur le champ. Sa femme vint enſuite; *Barjone* la fit mourir de même en prononçant une ſeule parole.

EPICTETE.

Mon fils, voilà d'abominables gens. Si la choſe était vraie, ils ſeraient les plus infames criminels de la terre. On vous a conté des hiſtoires ridicules; vous êtes un bon enfant, mais j'ai peur que vous ne ſoyez un imbécille, et cela me fâche.

LE FILS.

Mais, mon père, ſi on gagne la vie éternelle

en donnant tout ſon bien à *Simon Barjone*, il eſt clair qu'on fait un bon marché.

EPICTETE.

Mon fils, la vie éternelle, la communication avec l'Etre ſuprême, n'a rien de commun, croyez-moi, avec votre *Simon Barjone*. Le Dieu très-bon et très-grand, *Deus optimus, maximus*, qui anima les *Caton*, les *Scipion*, les *Cicéron*, les *Paul Emile*, les *Camille*; le père des dieux et des hommes n'a pas, ſans doute, remis ſon pouvoir entre les mains d'un juif. Je ſavais que ces miſérables étaient au rang des plus ſuperſtitieux peuples de la Syrie, mais je ne ſavais pas qu'ils oſaſſent porter leur démence juſqu'à ſe dire les premiers miniſtres de DIEU.

LE FILS.

Mais, mon père, ils font continuellement des miracles. (*Ici le bon homme Epictète ricane.*) Vous ricanez, mon père, vous levez les épaules.

EPICTETE.

Hélas! un mourant n'a guère envie de rire, mais tu m'y forces, mon pauvre enfant. As-tu vu des miracles?

LE FILS.

Non, mais j'ai parlé à des hommes qui avaient parlé à des femmes qui diſaient que

leurs commères en avaient vu. Et puis la belle morale que la morale des juifs qui sont sans prépuce, et qu'on lave depuis les pieds jusqu'à la tête!

EPICTETE.

Et quels sont donc les préceptes moraux de ces gens-là?

LE FILS.

C'est premièrement qu'un homme riche ne peut être un homme de bien, et qu'il lui est plus difficile de gagner le royaume des cieux ou le jardin, qu'à un chameau de passer par le trou d'une aiguille, moyennant quoi tous les riches doivent donner leurs biens aux gueux qui prêchent ce royaume ou ce jardin.

2°. Qu'il n'y a d'heureux que les sots, les pauvres d'esprit.

3°. Que quiconque n'écoute pas l'assemblée des gueux doit être détesté comme un receveur des impôts.

4°. Que si l'on ne hait pas son père, sa mère et ses frères, on n'a point de part au royaume ou au jardin.

5°. Qu'il faut apporter le glaive et non la paix.

6°. Que quand on fait un festin de noces, il faut forcer tous les passans à venir aux

noces,

noces, et jeter dans un cul de baſſe-foſſe extérieure ceux qui n'auront pas la robe nuptiale.

EPICTETE.

Hélas! mon ſot enfant, j'étais tout à l'heure ſur le point de mourir de rire, et je ſens à préſent que tu me feras mourir d'indignation et de douleur. Si les malheureux dont tu me parles ſéduiſent le fils d'*Epictète*, ils en ſéduiront bien d'autres. Je prévois des malheurs épouvantables ſur la terre. Ces énergumènes ſont-ils nombreux ?

LE FILS.

Leur nombre augmente de jour en jour; ils ont une caiſſe commune dont ils payent quelques grecs qui écrivent pour eux. Ils ont inventé des myſtères; ils exigent un ſecret inviolable; ils ont inſtitué des inſpirés qui décident de tous leurs intérêts, et qui ne ſouffrent pas que les gens de la ſecte plaident jamais devant les magiſtrats.

EPICTETE.

Imperium in imperio. Mon fils, tout eſt perdu.

XIX.

UN CALOYER ET UN HOMME DE BIEN.

Traduit du grec vulgaire, par D.L.F.R.C.D.C.D.G.

LE CALOYER.

PUIS-JE vous demander, Monſieur, de quelle religion vous êtes dans Alep, au milieu de cette foule de ſectes qui ſont ici reçues, et qui ſervent toutes à faire fleurir cette grande ville? Etes-vous mahométan du rite d'*Omar* ou de celui d'*Ali?* ſuivez-vous les dogmes des anciens parſis, ou de ces ſabéens, ſi antérieurs aux parſis, ou des brames qui ſe vantent d'une antiquité encore plus reculée? ſeriez-vous juif? êtes-vous chrétien du rite grec, ou de celui des Arméniens, ou des Cophtes, ou des Latins?

L'HONNETE HOMME.

J'adore DIEU; je tâche d'être juſte, et je cherche à m'inſtruire.

LE CALOYER.

Mais ne donnez-vous pas la préférence aux livres juifs ſur le Zenda-Veſta, ſur le Veidam, ſur l'Alcoran?

L'HONNETE HOMME.

Je crains de n'avoir pas aſſez de lumières pour bien juger des livres, et je ſens que j'en ai aſſez pour voir dans le grand livre de la nature qu'il faut adorer et aimer ſon maître.

LE CALOYER.

Y a-t-il quelque choſe qui vous embarraſſe dans les livres juifs ?

L'HONNETE HOMME.

Oui, j'avoue que j'ai de la peine à concevoir ce qu'ils rapportent. J'y vois quelques incompatibilités dont ma faible raiſon s'étonne.

1°. Il me ſemble difficile que *Moïſe* ait écrit dans un déſert le Pentateuque qu'on lui attribue. Si ſon peuple venait d'Egypte où il avait demeuré, dit l'auteur, quatre cents ans, (quoiqu'il ſe trompe de deux cents) ce livre eût été probablement écrit en égyptien; et on nous dit qu'il était en hébreu.

Il devait être gravé ſur la pierre ou ſur le bois; on n'avait, du temps de *Moïſe*, d'autre manière d'écrire. C'était un art fort difficile, qui demandait de longs préparatifs; il fallait polir le bois ou la pierre. Il n'y a pas d'apparence que cet art pût être exercé dans un déſert où, ſelon ce livre même, la horde juive n'avait pas de quoi ſe faire des habits et des ſouliers, et où DIEU fut obligé de faire

un miracle continuel pendant quarante années pour leur conferver leurs vêtemens et leurs chauffures fans dépériffement. Il eft fi vrai qu'on n'écrivait que fur la pierre, que l'auteur du livre de *Jofué* dit que le Deutéronome fut écrit fur un autel de pierres brutes enduites de mortier. Apparemment que *Jofué* n'avait pas intention que ce livre fût durable.

2°. Les hommes les plus verfés dans l'antiquité penfent que ces livres ont été écrits plus de fept cents ans après *Moïfe*. Ils fe fondent fur ce qu'il y eft parlé des rois, et qu'il n'y eut de rois que long-temps après *Moïfe ;* fur la pofition des villes, qui eft fauffe fi le livre fut écrit dans le défert, et vraie s'il fut écrit à Jérufalem; fur les noms de villes ou de bourgades dont il eft parlé, et qui ne furent fondées ou appelées du nom qu'on leur donne qu'après plufieurs fiècles, &c.

3°. Ce qui peut un peu effaroucher dans les écrits attribués à *Moïfe*, c'eft que l'immortalité de l'ame, les récompenfes et les peines après la mort font entièrement inconnues dans l'énoncé de fes lois. Il eft étrange qu'il ordonne la manière dont on doit faire fes déjections, et ne parle en nul endroit de l'immortalité de l'ame. Serait-il poffible que *Moïfe*, infpiré de DIEU, eût préféré nos derrières à nos efprits, qu'il eût prefcrit la façon d'aller

à la garde-robe dans le camp iſraélite, et qu'il n'eût pas dit un ſeul mot de la vie éternelle? *Zoroaſtre*, antérieur au légiſlateur juif, dit : (*a*) *Honorez, aimez vos parens, ſi vous voulez avoir la vie éternelle;* et le Décalogue dit : *Honore père et mère, ſi tu veux vivre long-temps ſur la terre;* il me ſemble que *Zoroaſtre* parle en homme divin, et *Moïſe* en homme terreſtre.

4°. Les événemens racontés dans le Pentateuque étonnent ceux qui ont le malheur de ne juger que par leur raiſon, et dans qui cette raiſon aveugle n'eſt pas éclairée par une grâce particulière. Le premier chapitre de la Genèſe eſt ſi au-deſſus de nos conceptions, qu'il fut défendu chez les juifs de le lire avant vingt-cinq ans.

On voit avec un peu de ſurpriſe que DIEU vienne ſe promener tous les jours à midi dans le jardin d'Eden; que les ſources de quatre fleuves, éloignées prodigieuſement les unes des autres, forment une fontaine dans ce même jardin; que le ſerpent parle à *Eve*, attendu qu'il eſt le plus ſubtil des animaux, et qu'une âneſſe, qui ne paſſe pas pour ſi ſubtile, parle auſſi pluſieurs ſiècles après; que DIEU ait ſéparé la lumière des ténèbres, comme ſi les ténèbres étaient quelque choſe de réel; qu'il ait fait la lumière qui émane

(*a*) Voyez le *Sadder.*

du ſoleil, avant le ſoleil lui-même; qu'après avoir fait l'homme et la femme, il ait enſuite tiré la femme d'une côte de l'homme, qu'il ait mis de la chair à la place de cette côte; qu'il ait condamné *Adam* à la mort, et toute ſa poſtérité à l'enfer pour une pomme; qu'il ait mis un ſigne de ſauve-garde à *Caïn*, qui avait aſſaſſiné ſon frère, et que ce *Caïn* ait craint d'être tué par les hommes qui peuplaient alors la terre, tandis que, ſelon le texte, le genre humain était borné à la famille d'*Adam*; que de prétendues cataractes dans le ciel aient inondé la terre; que tous les animaux ſoient venus s'enfermer un an dans un coffre.

Après ce nombre prodigieux de fables qui ſemblent toutes plus abſurdes que les métamorphoſes d'*Ovide*, on n'eſt pas moins ſurpris que DIEU délivre de la ſervitude en Egypte ſix cents mille combattans de ſon peuple, ſans compter les vieillards, les enfans et les femmes; que ces ſix cents mille combattans, après les plus éclatans miracles, égalés pourtant par les magiciens d'Egypte, s'enfuient au lieu de combattre leurs ennemis; qu'en fuyant ils ne prennent pas le chemin du pays où DIEU les conduit; qu'ils ſe trouvent entre Memphis et la mer Rouge; que DIEU leur ouvre cette mer, et la leur faſſe paſſer à

pied fec pour les faire périr dans des déferts affreux, au lieu de les mener dans la terre qu'il leur a promife; que ce peuple, fous la main et fous les yeux de DIEU même, demande au frère de *Moïfe* un veau d'or pour l'adorer; que ce veau d'or foit jeté en fonte en un feul jour; que *Moïfe* réduife cet or en poudre impalpable, et la faffe avaler au peuple; que vingt-trois mille hommes de ce peuple fe laiffent égorger par des lévites, en punition d'avoir érigé ce veau d'or, et qu'*Aaron*, qui l'a jeté en fonte, foit déclaré grand-prêtre pour récompenfe; qu'on ait brûlé deux cents cinquante hommes d'une part, et quatorze mille fept cents hommes de l'autre, qui avaient difputé l'encenfoir à *Aaron*; et que dans une autre occafion *Moïfe* ait encore fait tuer vingt-quatre mille hommes de fon peuple.

5°. Si l'on s'en tient aux plus fimples connaiffances de la phyfique, et qu'on ne s'élève pas jufqu'au pouvoir divin, il fera difficile de penfer qu'il y ait eu une eau qui ait fait crever les femmes adultères, et qui ait refpecté les femmes fidelles.

On voit encore avec plus d'étonnement un vrai prophète parmi les idolâtres, dans la perfonne de *Balaam*.

6°. On eft encore plus furpris que, dans un village du petit pays de Madian, le peuple

juif trouve 67500 brebis, 72000 bœufs, 61000 ânes, 32000 pucelles ; et on frissonne d'horreur quand on lit que les Juifs, par ordre du Seigneur, massacrèrent tous les mâles et toutes les veuves, les épouses et les mères, et ne gardèrent que les petites filles.

7°. Le soleil qui s'arrête en plein midi pour donner plus de temps aux Juifs de tuer les Amorrhéens déjà écrasés par une pluie de pierres tombées du ciel ; le Jourdain qui ouvre son lit comme la mer Rouge pour laisser passer ces Juifs qui pouvaient passer si aisément à gué ; les murailles de Jéricho qui tombent au son des trompettes ; tant de prodiges de toute espèce exigent, pour être crus, le sacrifice de la raison, et la foi la plus vive. Enfin à quoi aboutissent tant de miracles opérés par DIEU même pendant des siècles en faveur de son peuple ? à le rendre presque toujours esclave des autres nations.

8°. Toute l'histoire de *Samson*, et de ses amours, et de ses cheveux, et de son lion, et de ses trois cents renards, semble plus faite pour amuser l'imagination que pour édifier l'esprit. Celles de *Josué* et de *Jephté* semblent barbares.

9°. L'histoire des rois est un tissu de cruautés et d'assassinats qui fait saigner le cœur. Presque tous les faits sont incroyables. Le premier roi

juif

juif *Saül* ne trouve chez ſon peuple que deux épées, et ſon ſucceſſeur *David* laiſſe plus de vingt milliars d'argent comptant. Vous dites que ces livres ſont écrits par DIEU même; vous ſavez que DIEU ne peut mentir : donc ſi un ſeul fait eſt faux, tout le livre eſt une impoſture.

10°. Les prophètes ne ſont pas moins révoltans pour un homme qui n'a pas le don de pénétrer le ſens caché et allégorique des prophéties. Il voit avec peine *Jérémie* ſe charger d'un bât et d'un collier, et ſe faire lier avec des cordes; *Oſée* à qui DIEU commande en termes formels de faire des fils de putain à une putain publique, d'en faire enſuite à une femme adultère; *Iſaïe* qui marche tout nu dans la place publique; *Ezéchiel* qui ſe couche trois cents quatre-vingt-dix jours ſur le côté gauche, et quarante ſur le côté droit, qui mange un livre de parchemin, qui couvre ſon pain d'excrémens d'hommes, et enſuite de bouſe de vache; *Oolla* et *Ooliba* qui établiſſent un bordel, et à qui DIEU dit qu'elles n'aiment que les membres d'un âne et le ſperme d'un cheval. Certainement ſi le lecteur n'eſt pas inſtruit des uſages du pays et de la manière de prophétiſer, il peut craindre d'être ſcandaliſé; et quand il voit *Eliſée* faire dévorer quarante enfans par des ours, pour l'avoir

appelé tête chauve, un châtiment si peu proportionné à l'offense peut lui inspirer plus d'horreur que de respect.

Pardonnez-moi donc si les livres juifs m'ont causé quelque embarras. Je ne veux pas avilir l'objet de votre vénération ; j'avoue même que je peux me tromper sur les choses de bienséance et de justice qui ne sont peut-être pas les mêmes dans tous les temps ; je me dis que nos mœurs sont différentes de celles de ces siècles reculés ; mais peut-être aussi la préférence que vous avez donnée au nouveau Testament sur l'ancien, peut servir à justifier mes scrupules. Il faut bien que la loi des Juifs ne vous ait pas paru bonne, puisque vous l'avez abandonnée ; car si elle était réellement bonne, pourquoi ne l'auriez-vous pas toujours suivie ? et si elle était mauvaise, comment était-elle divine ?

LE CALOYER.

L'ancien Testament a ses difficultés ; mais vous m'avouez donc que le nouveau Testament ne fait pas naître en vous les mêmes doutes et les mêmes scrupules que l'ancien.

L'HONNETE HOMME.

Je les ai lus tous deux avec attention ; mais souffrez que je vous expose les inquiétudes où me jette mon ignorance. Vous les plaindrez et vous les calmerez.

Je me trouve ici avec des chrétiens arméniens qui disent qu'il n'est pas permis de manger du lièvre ; avec des grecs qui assurent que le Saint-Esprit ne procède point du fils ; avec des nestoriens qui nient que *Marie* soit mère de DIEU ; avec quelques latins qui se vantent qu'au bout de l'Occident les chrétiens d'Europe pensent tout autrement que ceux d'Asie et d'Afrique. Je sais que dix ou douze sectes en Europe s'anathématisent les unes les autres ; les musulmans qui m'entourent regardent d'un œil de mépris tous ces chrétiens que cependant ils tolèrent. Les juifs ont également en exécration les chrétiens et les musulmans ; les guèbres les méprisent tous ; et le peu qui reste de sabéens ne voudraient manger avec aucun de ceux que je vous ai nommés ; le brame ne peut souffrir ni sabéens, ni guèbres, ni chrétiens, ni mahométans, ni juifs.

J'ai cent fois souhaité que JESUS-CHRIST, en venant s'incarner en Judée, eût réuni toutes ces sectes sous ses lois. Je me suis demandé pourquoi, étant DIEU, il n'a pas usé des droits de la Divinité ? pourquoi, en venant nous délivrer du péché, il nous a laissés dans le péché ? pourquoi, en venant éclairer tous les hommes, il a laissé presque tous les hommes dans l'erreur ?

Je ſais que je ne ſuis rien ; je ſais que, du fond de mon néant, je ne dois pas interroger l'Etre des êtres ; mais il m'eſt permis, comme à *Job*, d'élever mes reſpectueuſes plaintes du ſein de ma misère.

Que voulez-vous que je penſe quand je vois deux généalogies de JESUS directement contraires l'une à l'autre ; et que ces généalogies, qui ſont ſi différentes dans les noms et dans le nombre de ſes ancêtres, ne ſont pourtant pas la ſienne, mais celle de ſon père *Joſeph* qui n'eſt pas ſon père ?

Je donne la torture à mon eſprit pour comprendre comment un DIEU eſt mort. Je lis les livres ſacrés et les profanes de ces temps-là ; un ſeul de ces livres ſacrés me dit qu'une étoile nouvelle parut en Orient, et conduiſit des mages aux pieds de DIEU qui venait de naître. Aucun profane ne parle de cet événement à jamais mémorable, qui ſemble devoir avoir été aperçu par la terre entière, et marqué dans les faſtes de tous les Etats. Un évangéliſte me dit qu'un roi nommé *Hérode*, à qui les Romains, maîtres du monde connu, avaient donné la Judée, entendit dire que l'enfant qui venait de naître dans une étable devait être roi des Juifs ; mais comment, et à qui, et ſur quel fondement entendit-il dire cette étrange nouvelle ? Eſt-il poſſible que ce

roi, qui n'avait pas perdu le ſens, ait imaginé de faire égorger tous les petits enfans du pays, pour envelopper dans le maſſacre un enfant obſcur? Y a-t-il un exemple ſur la terre d'une fureur ſi abominable et ſi inſenſée?

Je vois que les évangiles qui nous reſtent ſe contrediſent preſqu'à chaque page. J'ouvre l'hiſtoire de *Joſephe*, auteur preſque contemporain; *Joſephe*, parent de *Mariamne* ſacrifiée par *Hérode*; *Joſephe*, ennemi naturel de ce prince; il ne dit pas un mot de cette aventure; il eſt juif, et il ne parle pas même de ce JESUS né chez les Juifs.

Que d'incertitudes m'accablent dans la recherche importante de ce que je dois adorer et de ce que je dois croire! Je lis les Ecritures, et je n'y vois nulle part que JESUS, reconnu depuis pour DIEU, ſe ſoit jamais appelé DIEU; je vois même tout le contraire; il dit que ſon père eſt plus grand que lui, que le père ſeul fait ce que le fils ignore. Et comment encore ces mots de père et de fils ſe doivent-ils entendre chez un peuple où, par les fils de *Bélial*, on voulait dire les méchans, et par les fils de DIEU, on déſignait les hommes juſtes? J'adopte quelques maximes de la morale de JESUS; mais quel légiſlateur enſeigna jamais une mauvaiſe morale? dans quelle religion l'adultère, le larcin, le meurtre,

l'impoſture ne ſont-ils pas défendus ; le reſpect pour les parens, l'obéiſſance aux lois, la pratique de toutes les vertus expreſſément ordonnés ?

Plus je lis, plus mes peines redoublent. Je cherche des prodiges dignes d'un DIEU, atteſtés par l'univers. J'oſe dire, avec cette naïveté douloureuſe qui craint de blaſphémer, que les diables envoyés dans le corps d'un troupeau de cochons, de l'eau changée en vin en faveur de gens qui étaient ivres, un figuier ſéché pour n'avoir pas porté des figues avant le temps, &c. ne rempliſſent pas l'idée que je m'étais faite du maître de la nature annonçant et prouvant la vérité par des miracles éclatans et utiles. Puis-je adorer ce maître de la nature dans un juif qu'on dit tranſporté par le diable ſur le haut d'une montagne dont on découvre tous les royaumes de la terre?

Je lis les paroles qu'on rapporte de lui ; j'y vois une prochaine arrivée du royaume des cieux figuré par un grain de moutarde, par un filet à prendre des poiſſons, par de l'argent mis à uſure, par un ſouper auquel on fait entrer par force des borgnes et des boiteux. JESUS dit qu'on ne met point de vin nouveau dans de vieux tonneaux, que l'on aime mieux le vin vieux que le nouveau. Eſt-ce ainſi que DIEU parle?

Enfin comment puis-je reconnaître DIEU dans un juif de la populace condamné au dernier ſupplice pour avoir mal parlé des magiſtrats à cette populace, et ſuant d'une ſueur de ſang dans l'angoiſſe et dans la frayeur que lui inſpirait la mort ? Eſt-ce-là *Platon*, eſt-ce-là *Socrate*, ou *Antonin*, ou *Epictète*, ou *Zaleucus*, ou *Solon*, ou *Confucius* ? Qui de tous ces ſages n'a écrit, n'a parlé d'une manière plus conforme aux idées que nous avons de la ſageſſe ? et comment pouvons-nous juger autrement que par nos idées ?

Quand je vous ai dit que j'adoptais quelques maximes de JESUS, vous avez dû ſentir que je ne puis les adopter toutes. J'ai été affligé en liſant : *Je ſuis venu apporter le glaive et non la paix : je ſuis venu diviſer le fils et le père, la fille, la mère et les parens.* Je vous avoue que ces paroles m'ont ſaiſi de douleur et d'effroi ; et ſi je regardais ces paroles comme une prophétie, je croirais en voir l'accompliſſement dans les querelles qui ont diviſé les chrétiens dès les premiers temps, dans les guerres civiles qui leur ont mis les armes à la main pendant tant de ſiècles, dans les aſſaſſinats de tant de princes, dans les horribles malheurs de tant de familles.

J'avoue encore que des mouvemens d'indignation et de pitié ſe ſont élevés dans mon

cœur, quand j'ai vu *Pierre* faire apporter à ses pieds l'argent de ses sectateurs. *Ananie* et *Saphire* ont gardé quelque chose pour eux du prix de leur champ; ils ne l'ont pas dit : et *Pierre* les punit en fesant mourir subitement le mari et la femme. Hélas! ce n'était pas là le miracle que j'attendais de ceux qui disent qu'ils ne veulent pas la mort du pécheur, mais sa conversion. J'ai osé penser que, si DIEU fesait des miracles, ce serait pour guérir les hommes, et non pour les tuer; ce serait pour les corriger, et non pour les perdre; qu'il est un DIEU de miséricorde, et non un tyran homicide. Ce qui m'a le plus révolté dans cette histoire, c'est que *Pierre*, ayant fait mourir *Ananie*, et voyant venir *Saphire* sa femme, ne l'avertit pas, ne lui dit pas : *Gardez-vous de réserver pour vous quelques oboles; si vous en avez, avouez tout, donnez tout, craignez le sort de votre mari;* au contraire, il la fait tomber dans le piége; il me semble qu'il se réjouisse de frapper une seconde victime. Je vous avoue que cette aventure m'a toujours fait dresser les cheveux, et que je ne me suis consolé que quand j'en ai vu l'impossibilité et le ridicule.

Puisque vous me permettez de vous expliquer mes pensées, je continue, et je dis que je n'ai trouvé aucune trace du christianisme

dans l'hiſtoire de JESUS. Les quatre évangiles qui nous reſtent ſont en oppoſition ſur pluſieurs faits; mais ils atteſtent uniformément que JESUS fut ſoumis à la loi de *Moïſe* depuis le moment de ſa naiſſance juſqu'à celui de ſa mort. Tous ſes diſciples fréquentèrent la ſynagogue; ils prêchaient une réforme, mais ils n'annonçaient pas une religion différente : les chrétiens ne furent abſolument ſéparés des Juifs que long-temps après. Dans quel temps précis DIEU voulut-il donc qu'on ceſsât d'être juif, et qu'on fût chrétien? Qui ne voit que le temps a tout fait, que tous les dogmes ſont venus les uns après les autres?

Si JESUS avait voulu établir une Egliſe chrétienne, n'en eût-il pas enſeigné les lois? n'aurait-il pas lui-même établi tous les rites? n'aurait-il pas annoncé les ſept ſacremens dont il ne parle pas? n'aurait-il pas dit : Je ſuis DIEU, engendré et non fait; le Saint-Eſprit procède de mon père ſans être engendré; j'ai deux volontés et une perſonne; ma mère eſt mère de DIEU? Au contraire, il dit à ſa mère : *Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi?* Il n'établit ni dogme, ni hiérarchie; ce n'eſt donc pas lui qui a fait ſa religion.

Quand les premiers dogmes commencent à s'établir, je vois les chrétiens ſoutenir ces dogmes par des livres ſuppoſés; ils imputent

aux ſibylles des vers acroſtiches ſur le chriſtianiſme ; ils forgent des hiſtoires, des prodiges dont l'abſurdité eſt palpable. Telle eſt, par exemple, l'hiſtoire de la nouvelle ville de Jéruſalem bâtie dans l'air, dont les murailles avaient cinq cents lieues de tour et de hauteur, qui ſe promenait ſur l'horizon pendant toute la nuit, et qui diſparaiſſait au point du jour ; telle eſt la querelle de *Pierre* et de *Simon* le magicien devant *Néron* ; tels ſont cent contes non moins abſurdes.

Que de miracles puérils on a forgés ! que de faux martyres, que de légendes ridicules ! *Portenta judaïca, rides.*

Comment celui qui a écrit la légende de *Luc*, ſous le nom de *bonne nouvelle*, a-t-il eu le front de dire, au chap. XXI, que la génération dans laquelle il vivait, ne paſſerait pas ſans que les vertus des cieux fuſſent ébranlées ; ſans qu'il y eût des ſignes dans le ſoleil, dans la lune et dans les étoiles ; ſans qu'enfin JESUS vînt dans les nuées avec une grande puiſſance et une grande majeſté ? Certainement il n'y eut ni ſigne dans le ſoleil, dans la lune et dans les étoiles, ni de vertu des cieux ébranlée, ni de JESUS venant majeſtueuſement dans les nuées.

Comment le fanatique qui rédigea les épîtres de *Paul*, eſt-il aſſez téméraire pour lui faire

dire : *J'ai appris de* JESUS *que nous qui vivons nous sommes réservés pour son avénement : sitôt que le signal aura été donné par la trompette, ceux qui sont morts en* JESUS *ressusciteront les premiers ; puis nous autres qui sommes vivans nous serons emportés avec eux dans l'air pour aller au-devant de* JESUS.

Cette belle prédiction s'est-elle accomplie? *Paul* et les juifs chrétiens allèrent-ils dans l'air au-devant de JESUS au son de la trompette? Et où, s'il vous plaît? *Paul* avait-il appris de JESUS ces merveilleuses choses, lui qui ne l'avait jamais vu; lui qui avait servi de satellite et de bourreau contre ses disciples; lui qui avait aidé à lapider *Etienne?* Avait-il parlé à JESUS quand il fut ravi au troisième ciel? Et qu'est-ce que ce troisième ciel? est-ce Mercure ou Mars? En vérité, si on lisait avec attention, on serait saisi d'horreur et de pitié à chaque page.

LE CALOYER.

Mais si ce livre fait un tel effet sur les lecteurs, comment a-t-on pu croire à ce livre? comment a-t-il converti tant de milliers d'hommes?

L'HONNETE HOMME.

C'est qu'on ne lisait pas. Est-ce par la lecture qu'on persuade à dix millions de paysans

que trois ſont un ; que DIEU eſt dans un morceau de pâte ; que cette pâte diſparaît, et que c'eſt DIEU lui-même qui eſt fait ſur le champ par un homme ? C'eſt par la converſation, par la prédication, par les cabales ; c'eſt en ſéduiſant des femmes et des enfans ; c'eſt par des impoſtures, par des récits miraculeux qu'on vient aiſément à bout d'établir un petit troupeau. Les livres des premiers chrétiens étaient très-rares ; il était défendu de les communiquer aux catéchumènes ; on était initié ſecrétement aux myſtères des chrétiens, comme à ceux de *Cérès*. Le petit peuple courait avidement après des gens qui lui perſuadaient que non-ſeulement tous les hommes étaient égaux, mais qu'un chrétien était bien ſupérieur à un empereur romain.

Toute la terre alors s'était diviſée en petites aſſociations, égyptiennes, grecques, ſyriennes, romaines, juives, &c. La ſecte des chrétiens eut tous les avantages poſſibles dans la populace. Il ſuffiſait de trois ou quatre têtes échauffées, comme celle de *Paul*, pour attirer la canaille. Bientôt après vinrent des hommes adroits qui ſe mirent à ſa tête. Preſque toutes les ſectes ſe ſont ainſi établies, excepté celle de *Mahomet*, la plus brillante de toutes, qui ſeule, entre tant d'établiſſemens humains, ſembla être en naiſſant ſous la protection de

DIEU, puiſqu'elle ne dut ſon exiſtence qu'à des victoires.

Encore la religion muſulmane eſt-elle après douze cents ans ce qu'elle fut ſous ſon fondateur; on n'y a rien changé. Les lois écrites par *Mahomet* lui-même ſubſiſtent dans toute leur intégrité. Son Alcoran eſt autant reſpecté en Perſe qu'en Turquie, autant dans l'Afrique que dans les Indes; on l'obſerve par-tout à la lettre; on n'eſt diviſé que ſur le droit de ſucceſſion entre *Ali* et *Omar*. Le chriſtianiſme, au contraire, eſt différent en tout de la religion de JESUS. Ce JESUS, fils d'un charpentier de village, n'écrivit jamais rien, et probablement il ne ſavait ni lire ni écrire. Il naquit, vécut, mourut juif, dans l'obſervance de tous les rites juifs, circoncis, ſacrifiant ſuivant la loi moſaïque, mangeant l'agneau paſcal avec des laitues, s'abſtenant de manger du porc, de l'ixion et du griffon, comme auſſi du lièvre, parce qu'il rumine, et qu'il n'a pas le pied fendu, ſelon la loi moſaïque. Vous autres, au contraire, vous oſez croire que le lièvre a le pied fendu, et qu'il ne rumine pas, vous en mangez hardiment; vous faites rôtir un ixion et un griffon quand vous en trouvez; vous n'êtes point circoncis, vous ne ſacrifiez point; aucune de vos fêtes ne fut inſtituée par votre JESUS. Que pouvez-vous avoir de commun avec lui?

LE CALOYER.

J'avoue que je ferais un impofteur bien effronté fi j'ofais vous foutenir que le chriftianifme d'aujourd'hui reffemble à celui des premiers fiècles, et celui de ces premiers fiècles à la religion de JESUS. Mais vous m'avouerez que DIEU a pu ordonner toutes ces variations.

L'HONNETE HOMME.

DIEU varier! DIEU changer! cette idée me paraît un blafphème. Quoi! le foleil de DIEU eft toujours le même, et fa religion ferait une fuite de viciffitudes! Quoi! vous le feriez reffembler à ces gouvernemens miférables qui donnent tous les jours des édits nouveaux et contradictoires? Il aurait donné un édit à *Adam*, un autre à *Seth*, un troifième à *Noé*, un quatrième à *Abraham*, un cinquième à *Moïfe*, un fixième à JESUS, et de nouveaux édits encore à chaque concile; et tout aurait changé depuis la défenfe de manger du fruit de l'arbre de la fcience du bien et du mal, jufqu'à la bulle *Unigenitus* du jéfuite *le Tellier!* Croyez-moi, tremblez d'outrager DIEU en l'accufant de tant d'inconftance, de faibleffe, de contradiction, de ridicule, et même de méchanceté.

LE CALOYER.

Si toutes ces variations font l'ouvrage des

hommes, convenez que la morale, au moins, eſt de DIEU, puiſqu'elle eſt toujours la même.

L'HONNETE HOMME.

Tenons-nous-en donc à cette morale ; mais que les chrétiens l'ont corrompue ! qu'ils ont cruellement violé la loi naturelle enſeignée par tous les légiſlateurs, et gravée au cœur de tous les hommes !

Si JESUS a parlé de cette loi auſſi ancienne que le monde ; de cette loi établie chez le Huron, comme chez le Chinois, *aime ton prochain comme toi-même ;* la loi des chrétiens a été, *déteſte ton prochain comme toi-même.* Athanaſiens, perſécutez les euſébiens, et ſoyez perſécutés ; cyrilliens, écraſez les enfans des neſtoriens contre les murs ; guelfes et gibelins, faites une guerre civile de cinq cents années, pour ſavoir ſi JESUS a ordonné au prétendu ſucceſſeur de *Simon Barjone* de détrôner les empereurs et les rois, et ſi *Conſtantin* a cédé l'empire au pape *Silveſtre.* Papiſtes, ſuſpendez à des potences hautes de trente pieds, déchirez, brûlez des malheureux qui ne croient pas qu'un morceau de pâte ſoit changé en DIEU à la voix d'un capucin ou d'un récollet, pour être mangé ſur l'autel par des ſouris, ſi on laiſſe le ciboire ouvert. *Poltrot*, *Balthazar Gérard*, *Jacques Clément*, *Châtel*, *Guignard*,

Ravaillac, aiguisez vos sacrés poignards, chargez vos saints pistolets. Europe, nage dans le sang, tandis que le vicaire de DIEU *Alexandre VI*, souillé de meurtres et d'empoisonnemens, dort dans les bras de sa fille *Lucrèce*, que *Léon X* nage dans les plaisirs, que *Paul III* enrichit son bâtard des dépouilles des nations, que *Jules III* fait son porte-singe cardinal; (dignité plus convenable encore au singe qu'au porteur) tandis que *Pie IV* fait étrangler le cardinal *Caraffe*, que *Pie V* fait gémir les Romains sous les rapines de son bâtard *Buon-Compagno*, que *Clément VIII* donne le fouet au grand *Henri IV* sur les fesses des cardinaux d'*Ossat* et *du Perron*. Mêlez par-tout le ridicule de vos farces italiennes à l'horreur de vos brigandages: et puis envoyez frère *Trigaut* et frère *Bouvet* prêcher *la bonne nouvelle* à la Chine.

LE CALOYER.

Je ne puis condamner votre zèle. La vérité, contre laquelle on se débat en vain, me force de convenir d'une partie de ce que vous dites; mais enfin convenez aussi que parmi tant de crimes il y a eu de grandes vertus. Faut-il que les abus vous aigrissent, et que les bonnes lois ne vous touchent pas? ajoutez à ces bonnes lois des miracles qui sont la preuve de la divinité de JESUS-CHRIST.

L'HONNETE

L'HONNETE HOMME.

Des miracles ? juste ciel ! et quelle religion n'a pas ses miracles ? tout est prodige dans l'antiquité. Quoi ! vous ne croyez pas aux miracles rapportés par les *Hérodote* et les *Tite-Live*, par cent auteurs respectés des nations, et vous croyez à des aventures de la Palestine racontées, dit-on, par *Jean* et par *Marc* dans des livres ignorés pendant trois cents ans chez les Grecs et chez les Romains, dans des livres faits, sans doute, long temps après la destruction de Jérusalem, comme il est prouvé par ces livres mêmes qui fourmillent de contradictions à chaque page ? Par exemple, il est dit dans l'évangile de saint *Matthieu* que le sang de *Zacharie*, fils de *Barac*, massacré entre le temple et l'autel, retombera sur les Juifs : or on voit dans l'histoire de *Flavien Josephe* que ce *Zacharie* fut tué en effet entre le temple et l'autel, pendant le siége de Jérusalem par *Titus* : donc cet évangile ne fut écrit qu'après *Titus*. Et pourquoi DIEU aurait-il fait ces miracles ? pour être condamné à la potence chez les Juifs ? Quoi ! il aurait ressuscité des morts, et il n'en eût recueilli d'autre fruit que de mourir lui-même, et de mourir du dernier supplice ? S'il eût opéré ces prodiges, c'eût été pour faire connaître sa divinité. Songez-vous bien ce que c'est que

d'accuſer DIEU de s'être fait homme inutilement, et d'avoir reſſuſcité des morts pour être pendu? Quoi! des milliers de miracles en faveur des Juifs pour les rendre eſclaves, et des miracles de JESUS pour faire mourir JESUS en croix! Il y a de l'imbécillité à le croire, et une fureur bien criminelle à l'enſeigner quand on ne le croit pas.

LE CALOYER.

Je ne nie pas que vos objections ne ſoient fondées; et je ſens que vous raiſonnez de bonne foi; mais enfin convenez qu'il faut une religion aux hommes.

L'HONNETE HOMME.

Sans doute, l'ame demande cette nourriture; mais pourquoi la changer en poiſon? pourquoi étouffer la ſimple vérité dans un amas d'indignes menſonges? pourquoi ſoutenir ces menſonges par le fer et par les flammes? Quelle horreur infernale! Ah, ſi votre religion était de DIEU, la ſoutiendriez-vous par des bourreaux? Le géomètre a-t-il beſoin de dire: Crois, ou je te tue? La religion entre l'homme et DIEU eſt l'adoration et la vertu; c'eſt entre le prince et ſes ſujets une affaire de police: ce n'eſt que trop ſouvent d'homme à homme qu'un commerce de fourberie. Adorons DIEU ſincèrement, ſimplement, et ne trompons

personne. Oui, il faut une religion ; mais il la faut pure, raisonnable, universelle ; elle doit être comme le soleil qui est pour tous les hommes, et non pas pour quelque petite province privilégiée. Il est absurde, odieux, abominable, d'imaginer que DIEU éclaire tous les yeux, et qu'il plonge presque toutes les ames dans les ténèbres. Il n'y a qu'une probité commune à tout l'univers ; il n'y a donc qu'une religion. Et quelle est-elle ? vous le savez ; c'est d'adorer DIEU et d'être juste.

LE CALOYER.

Mais comment croyez-vous donc que ma religion s'est établie ?

L'HONNETE HOMME.

Comme toutes les autres. Un homme d'une imagination forte se fait suivre par quelques personnes d'une imagination faible. Le troupeau s'augmente ; le fanatisme commence ; la fourberie achève. Un homme puissant vient ; il voit une foule qui s'est mis une selle sur le dos et un mors à la bouche ; il monte sur elle et la conduit. Quand une fois la religion nouvelle est reçue dans l'Etat, le gouvernement n'est plus occupé qu'à proscrire tous les moyens par lesquels elle est établie. Elle a commencé par des assemblées secrètes ; on les défend.

Les premiers apôtres ont été expreſſément envoyés pour chaſſer les diables ; on défend les diables : les apôtres ſe feſaient apporter l'argent des proſélytes ; celui qui eſt convaincu de prendre ainſi de l'argent eſt puni : ils diſaient qu'il vaut mieux obéir à DIEU qu'aux hommes, et ſur ce prétexte ils bravaient les lois ; le gouvernement maintient que ſuivre les lois c'eſt obéir à DIEU. Enfin la politique tâche ſans ceſſe de concilier l'erreur reçue et le bien public.

LE CALOYER.

Mais vous allez en Europe ; vous ſerez obligé de vous conformer à quelqu'un des cultes reçus.

L'HONNETE HOMME.

Quoi donc, ne pourrai-je faire en Europe comme ici, adorer paiſiblement le Créateur de tous les mondes, le DIEU de tous les hommes, celui qui a mis dans mon cœur l'amour de la vérité et de la juſtice ?

LE CALOYER.

Non, vous riſqueriez trop ; l'Europe eſt diviſée en factions, il faudra en choiſir une.

L'HONNETE HOMME.

Des factions, quand il s'agit de la vérité univerſelle ! quand il s'agit de DIEU !

LE CALOYER.

Tel eſt le malheur des hommes. On eſt obligé de faire comme eux, ou de les fuir; je vous demande la préférence pour l'Egliſe grecque.

L'HONNETE HOMME.

Elle eſt eſclave.

LE CALOYER.

Voulez-vous vous ſoumettre à l'Egliſe romaine?

L'HONNETE HOMME.

Elle eſt tyrannique. Je ne veux ni d'un patriarche ſimoniaque qui achète ſa honteuſe dignité d'un grand viſir, ni d'un prêtre qui s'eſt cru pendant ſept cents ans le maître des rois.

LE CALOYER.

Il n'appartient pas à un religieux, tel que je ſuis, de vous propoſer la religion proteſtante.

L'HONNETE HOMME.

C'eſt peut-être celle de toutes que j'adopterais le plus volontiers, ſi j'étais réduit au malheur d'entrer dans un parti.

LE CALOYER.

Pourquoi ne lui pas préférer une religion plus ancienne?

L'HONNETE HOMME.

Elle me paraît bien plus ancienne que la romaine.

LE CALOYER.

Comment? pouvez-vous ſuppoſer que ſaint *Pierre* ne ſoit pas plus ancien que *Luther*, *Zuingle*, *Oecolampade*, *Calvin*, et les réformateurs d'Angleterre, de Danemark, de Suède, &c?

L'HONNETE HOMME.

Il me ſemble que la religion proteſtante n'eſt inventée ni par *Luther* ni par *Zuingle.* Il me ſemble qu'elle ſe rapproche plus de ſa ſource que la religion romaine, qu'elle n'adopte que ce qui ſe trouve expreſſément dans l'Evangile des chrétiens; tandis que les romains ont chargé le culte de cérémonies et de dogmes nouveaux. Il n'y a qu'à ouvrir les yeux pour voir que le légiſlateur des chrétiens n'inſtitua point de fêtes, n'ordonna point qu'on adorât des images et des os de morts, ne vendit point d'annates, ne conféra point de bénéfices, n'eut aucune dignité temporelle, n'établit point une inquiſition pour ſoutenir ſes lois, ne maintint point ſon autorité par le fer des bourreaux. Les proteſtans réprouvent toutes ces nouveautés ſcandaleuſes et funeſtes; ils ſont par-tout ſoumis aux magiſtrats, et l'Egliſe romaine lutte depuis huit cents ans

contre les magiſtrats. Si les proteſtans ſe trompent comme les autres dans le principe, ils ont moins d'erreurs dans les conſéquences; et, puiſqu'il faut traiter avec les hommes, j'aime à traiter avec ceux qui trompent le moins.

LE CALOYER.

Il ſemble que vous choiſiſſiez une religion comme on achète des étoffes chez les marchands : vous allez chez celui qui vend le moins cher.

L'HONNETE HOMME.

Je vous ai dit ce que je préfèrerais, s'il me fallait faire un choix ſelon les règles de la prudence humaine; mais ce n'eſt point aux hommes que je dois m'adreſſer, c'eſt à DIEU ſeul; il parle à tous les cœurs : nous avons tous un droit égal à l'entendre. La conſcience qu'il a donnée à tous les hommes eſt leur loi univerſelle. Les hommes ſentent d'un pôle à l'autre qu'on doit être juſte, honorer ſon père et ſa mère, aider ſes ſemblables, tenir ſes promeſſes; ces lois ſont de DIEU, les ſimagrées ſont des mortels. Toutes les religions diffèrent comme les gouvernemens; DIEU permit les uns et les autres. J'ai cru que la manière extérieure dont on l'adore ne peut ni le flatter, ni l'offenſer, pourvu que cette adoration ne ſoit ni ſuperſtitieuſe envers lui, ni barbare envers les hommes.

N'eſt-ce pas en effet offenſer DIEU que de penſer qu'il choiſiſſe une petite nation chargée de crimes pour ſa favorite, afin de damner toutes les autres ? que l'aſſaſſin d'*Urie* ſoit ſon bien-aimé, et que le pieux *Antonin* lui ſoit en horreur ? N'eſt-ce pas la plus grande abſurdité de penſer que l'Etre ſuprême punira à jamais un caloyer pour avoir mangé du liévre, ou un turc pour avoir mangé du porc? Il y a eu des peuples qui ont mis, dit-on, les oignons au rang des dieux; il y en a d'autres qui ont prétendu qu'un morceau de pâte était changé en autant de dieux que de miettes. Ces deux extrêmes de la démence humaine font également pitié; mais que ceux qui adoptent ces rêveries oſent perſécuter ceux qui ne les croient pas, c'eſt-là ce qui eſt horrible. Les anciens parſis, les ſabéens, les Egyptiens, les Grecs ont admis un enfer : cet enfer eſt ſur la terre, et ce ſont les perſécuteurs qui en ſont les démons.

LE CALOYER.

Je deteſte la perſécution, la contrainte, autant que vous; et grâces au ciel, je vous ai dit que les Turcs ſous qui je vis en paix ne perſécutent perſonne.

L'HONNETE HOMME.

Ah! puiſſent tous les peuples d'Europe ſuivre l'exemple des Turcs!

EE

LE CALOYER.

Mais j'ajoute qu'étant caloyer, je ne puis vous propoſer d'autre religion que celle que je profeſſe au mont Athos.

L'HONNETE HOMME.

Et moi, j'ajoute qu'étant homme je vous propoſe la religion qui convient à tous les hommes, celle de tous les patriarches et de tous les ſages de l'antiquité, l'adoration d'un DIEU, la juſtice, l'amour du prochain, l'indulgence pour toutes les erreurs, et la bienfeſance dans toutes les occaſions de la vie. C'eſt cette religion digne de DIEU, que DIEU a gravée dans tous les cœurs; mais certes il n'y a pas gravé que trois font un, qu'un morceau de pain eſt l'Eternel, et que l'âneſſe de *Balaam* a parlé.

LE CALOYER.

Ne m'empêchez pas d'être caloyer.

L'HONNETE HOMME.

Ne m'empêchez pas d'être honnête homme.

LE CALOYER.

Je ſers DIEU ſelon l'uſage de mon couvent.

L'HONNETE HOMME.

Et moi ſelon ma conſcience. Elle me dit de le craindre, d'aimer les caloyers, les derviches, les bonzes et les talapoins, et de regarder tous les hommes comme mes frères.

LE CALOYER.

Allez, allez, tout caloyer que je ſuis, je penſe comme vous.

L'HONNETE HOMME.

Mon DIEU, béniſſez ce bon caloyer!

LE CALOYER.

Mon DIEU, béniſſez cet honnête homme!

XX.

DU DOUTEUR ET DE L'ADORATEUR,

Par M. l'abbé de TILLADET.

LE DOUTEUR.

COMMENT me prouverez-vous l'exiſtence de DIEU?

L'ADORATEUR.

Comme on prouve l'exiſtence du ſoleil; en ouvrant les yeux.

LE DOUTEUR.

Vous croyez donc aux cauſes finales?

L'ADORATEUR.

Je crois une cauſe admirable quand je vois des effets admirables. DIEU me garde de

ressembler à ce fou (*) qui disait qu'une horloge ne prouve point un horloger, qu'une maison ne prouve point un architecte, et qu'on ne pouvait démontrer l'existence de DIEU que par une formule d'algèbre, encore était-elle erronée.

LE DOUTEUR.

Quelle est votre religion?

L'ADORATEUR.

C'est non-seulement celle de *Socrate* qui se moquait des fables des Grecs, mais celle de JESUS qui confondait les pharisiens.

LE DOUTEUR.

Si vous êtes de la religion de JESUS, pourquoi n'êtes-vous pas de celle des jésuites, qui possèdent trois cents lieues de pays en long et en large au Paraguai? pourquoi ne croyez-vous pas aux prémontrés, aux bénédictins, à qui JESUS a donné tant de riches abbayes?

L'ADORATEUR.

JESUS n'a institué ni les bénédictins, ni les prémontrés, ni les jésuites.

LE DOUTEUR.

Pensez-vous qu'on puisse servir DIEU en mangeant du mouton le vendredi, et en n'allant point à la messe?

(*) *Maupertuis*. Voyez la *Diatribe du docteur Akakia*, tome I des *Facéties*.

L'ADORATEUR.

Je le crois fermement, attendu que JESUS n'a jamais dit la messe, et qu'il mangeait gras le vendredi et même le samedi.

LE DOUTEUR.

Vous pensez donc qu'on a corrompu la religion simple et naturelle de JESUS, qui était apparemment celle de tous les sages de l'antiquité ?

L'ADORATEUR.

Rien ne paraît plus évident. Il fallait bien qu'au fond il fût un sage, puisqu'il déclamait contre les prêtres imposteurs, et contre les superstitions ; mais on lui imputa des choses qu'un sage n'a pu ni faire, ni dire. Un sage ne peut chercher des figues au commencement de mars sur un figuier, et le maudire parce qu'il n'a point de figues. Un sage ne peut changer l'eau en vin en faveur de gens déjà ivres. Un sage ne peut envoyer des diables dans le corps de deux mille cochons, dans un pays où il n'y a point de cochons. Un sage ne se transfigure point pendant la nuit pour avoir un habit blanc. Un sage n'est pas transporté par le diable. Un sage quand il dit que DIEU est son père, entend sans doute que DIEU est le père de tous les hommes. Le

fens dans lequel on a voulu l'entendre eſt impie et blaſphématoire.

Il paraît que les paroles et les actions de ce ſage ont été très-mal recueillies ; que parmi pluſieurs hiſtoires de ſa vie, écrites quatre-vingt-dix ans après lui, on a choiſi les plus improbables, parce qu'on les crut les plus importantes pour des ſots. Chaque écrivain ſe piquait de rendre cette hiſtoire merveilleuſe ; chaque petite ſociété chrétienne avait ſon évangile particulier. C'eſt la raiſon démonſtrative pour laquelle ces évangiles ne s'accordent preſque en rien. Si vous croyez à un évangile, vous êtes obligé de renoncer à tous les autres. Voilà une plaiſante marque de vérité qu'une contradiction perpétuelle ; voilà une plaiſante ſageſſe que des folies qui ſe combattent.

Il eſt donc démontré que des fanatiques ont ſéduit d'abord des hommes ſimples qui en ont enſuite ſéduit d'autres. Les derniers ont encore enchéri ſur les premiers. L'hiſtoire véritable de JESUS n'était probablement que celle d'un homme juſte qui avait repris les vices des phariſiens, et que les phariſiens firent mourir. On en fit enſuite un prophète, et au bout de trois cents ans on en fit un Dieu ; voilà la marche de l'eſprit humain.

Il eſt reconnu par les fanatiques mêmes

les plus entêtés, que les premiers chrétiens employèrent les fraudes les plus honteuses pour soutenir leur secte naissante. Tout le monde avoue qu'ils forgèrent de fausses prédictions, de fausses histoires, de faux miracles. Le fanatisme s'étendit de tous côtés; et enfin dès qu'il a été dominant, il n'a soutenu que par des bourreaux ce qu'il avait établi par l'imposture et par la démence. Chaque siècle a tellement corrompu la religion de JESUS, que celle des chrétiens lui est toute contraire.

Si on a fait dire à JESUS que son royaume n'est pas de ce monde, ceux qui prétendent être les successeurs de ses premiers disciples ont été, autant qu'ils l'ont pu, les tyrans du monde, et ont marché sur la tête des rois. Si JESUS a vécu pauvre, ses étranges successeurs ont ravi nos biens et le prix de nos sueurs.

Considérez les fêtes que JESUS observa; elles étaient toutes juives; et nous fesons brûler ceux qui célèbrent des fêtes juives. JESUS a-t-il dit qu'il y avait en lui deux natures? non; et nous lui donnons deux natures. JESUS a-t-il dit que *Marie* était mère de DIEU? non; et nous la fesons mère de DIEU. JESUS a-t-il dit qu'il était trin et consubstantiel? non; et nous l'avons fait consubstantiel et trin. Montrez-moi un seul rite que vous ayez

observé précisément comme lui ; dites-moi un seul de vos dogmes qui soit précisément le sien ; je vous en défie.

LE DOUTEUR.

Mais, Monsieur, en parlant ainsi, vous n'êtes pas chrétien ?

L'ADORATEUR.

Je suis chrétien comme l'était JESUS, dont on a changé la doctrine céleste en doctrine infernale. S'il s'est contenté d'être juste, on en a fait un insensé qui courait les champs dans une petite province juive, en comparant les cieux à un grain de moutarde.

LE DOUTEUR.

Que pensez-vous de *Paul*, meurtrier d'*Etienne*, persécuteur des premiers galiléens, depuis galiléen lui-même et persécuté ? Pourquoi rompit-il avec *Gamaliel* son maître ? est-ce, comme le disent quelques juifs, parce que *Gamaliel* lui refusa sa fille en mariage ? parce qu'il avait les jambes tortes, la tête chauve et les sourcils joints, ainsi qu'il est rapporté dans les actes de *Thècle*, sa favorite ? A-t-il écrit enfin les épîtres qu'on a mises sous son nom ?

L'ADORATEUR.

Il est reconnu que *Paul* n'est point l'auteur de l'épître aux Hébreux, dans laquelle il dit :

JESUS *est autant élevé au-dessus des anges que le nom qu'il a reçu est plus excellent que le leur.*

Et dans un autre endroit, il est dit que DIEU *l'a rendu pour quelque temps inférieur aux anges.*

Et dans ses autres épîtres, il parle presque toujours de JESUS comme d'un simple homme chéri de DIEU, élevé en gloire.

Tantôt il dit que *les femmes peuvent prier, parler, prêcher, prophétiser, pourvu qu'elles aient la tête couverte, car une femme sans voile déshonore sa tête.*

Tantôt il dit que *les femmes ne doivent point arler dans l'église.*

Il se brouille avec *Pierre*, parce que *Pierre ne judaïse pas avec les étrangers, et qu'ensuite Pierre judaïse avec les juifs.* Mais ce même *Paul* va judaïser lui-même pendant huit jours dans le temple de Jérusalem, et y amène des étrangers pour faire croire aux juifs qu'il n'est pas chrétien. Il est accusé d'avoir souillé le temple; le grand-prêtre lui donne un soufflet; il est traduit devant le tribun romain. Que fait-il pour se tirer d'affaire? il fait deux mensonges impudens au tribun et au sanhédrin; il leur dit: Je suis pharisien, et fils de pharisien, quand il était chrétien; il leur dit: *On me persécute parce que je crois à la résurrection des morts.* Il n'en avait point été question; et par ce mensonge, trop aisé pourtant à reconnaître,

il prétendait commettre enſemble et diviſer les juges du ſanhédrin, dont la moitié croyait la réſurrection et l'autre ne la croyait pas.

Voilà, je vous l'avoue, un ſingulier apôtre; c'eſt pourtant le même homme qui oſe dire qu'*il a été ravi au troiſième ciel*, *et qu'il y a entendu des paroles qu'il n'eſt pas permis de rapporter*.

Le voyage d'*Aſtolphe* dans la lune eſt plus vraiſemblable, puiſque le chemin eſt plus court. Mais pourquoi veut-il faire accroire aux imbécilles auxquels il écrit qu'il a été ravi au troiſième ciel? C'eſt pour établir ſon autorité parmi eux; c'eſt pour ſatisfaire ſon ambition d'être chef de parti; c'eſt pour donner du poids à ces paroles inſolentes et tyranniques: *Si je viens encore une fois vers vous, je ne pardonnerai ni à ceux qui auront péché ni à tous les autres.*

Il eſt aiſé de voir dans le galimatias de *Paul* qu'il conſerve toujours ſon premier eſprit de perſécuteur; eſprit affreux qui n'a fait que trop de proſélytes. Je ſais qu'il ne commandait qu'à des gueux; mais c'eſt la paſſion des hommes de vouloir s'élever au-deſſus de leurs ſemblables: et de vouloir les opprimer, c'eſt la paſſion des tyrans. Quoi! *Paul* juif, feſeur de tentes, tu oſes écrire à des Corinthiens que tu puniras ceux même qui n'auront pas péché! *Néron*, *Attila*, le pape *Alexandre VI*

ont-ils jamais proféré de si abominables paroles ? Si *Paul* écrivit ainsi, il méritait un châtiment exemplaire. Si des faussaires ont forgé ces épîtres, ils en méritaient un plus grand.

Hélas ! c'est ainsi que la plupart des sectes populaires commencent. Un imposteur harangue la lie du peuple dans un grenier, et les imposteurs qui lui succèdent habitent bientôt des palais.

LE DOUTEUR.

Vous n'avez que trop de raison ; mais après m'avoir dit ce que vous pensez de ce fanatique, moitié juif, moitié chrétien, nommé *Paul*, que pensez-vous des anciens juifs ?

L'ADORATEUR.

Ce que les gens sensés de toutes les nations en pensent, et ce que les juifs raisonnables en pensent eux-mêmes.

LE DOUTEUR.

Vous ne croyez donc pas que le Dieu de toute la nature ait abandonné et proscrit le reste des hommes pour se faire roi d'une misérable petite nation ? Vous ne croyez pas qu'un serpent ait parlé à une femme ? que DIEU ait planté un arbre dont les fruits donnaient la connaissance du bien et du mal ? que DIEU ait défendu à l'homme et à la femme

de manger de ce fruit, lui qui devait plutôt leur en préſenter, pour leur faire connaître ce bien et ce mal, connaiſſance abſolument néceſſaire à l'eſpèce humaine? Vous ne croyez pas qu'il ait conduit ſon peuple chéri dans des déſerts, et qu'il ait été obligé de leur conſerver pendant quarante ans leurs vieilles ſandales et leurs vieilles robes? Vous ne croyez pas qu'il ait fait des miracles égalés par les miracles des mages de *Pharaon*, pour faire paſſer la mer à pied ſec à ſes enfans chéris, en larrons et en lâches, et pour les tirer miſérablement de l'Egypte, au lieu de leur donner cette fertile Egypte?

Vous ne croyez pas qu'il ait ordonné à ſon peuple de maſſacrer tout ce qu'il rencontrerait, afin de rendre ce peuple preſque toujours eſclave des nations? Vous ne croyez pas que l'âneſſe de *Balaam* ait parlé? Vous ne croyez pas que *Samſon* ait attaché enſemble trois cents renards par la queue? Vous ne croyez pas que les habitans de Sodome aient voulu violer deux anges? Vous ne croyez pas.....?

L'ADORATEUR.

Non, ſans doute, je ne crois pas ces horreurs impertinentes, l'opprobre de l'eſprit humain. Je crois que les Juifs avaient des fables, ainſi que toutes les autres nations; mais des fables beaucoup plus ſottes, plus

abſurdes, parce qu'ils étaient les plus groſſiers des Aſiatiques, comme les Thébains étaient les plus groſſiers des Grecs.

LE DOUTEUR.

J'avoue que la religion juive était abſurde et abominable; mais enfin JESUS, que vous aimez, était juif; il accomplit toujours la loi juive, il en obſerva toutes les cérémonies.

L'ADORATEUR.

C'eſt, encore une fois, une grande contradiction qu'il ait été juif, et que ſes diſciples ne le ſoient pas. Je n'adopte de lui que ſa morale, quand elle ne ſe contredit point. Je ne peux ſouffrir qu'on lui faſſe dire : *Je ne ſuis pas venu apporter la paix, mais le glaive;* ces paroles ſont affreuſes. Un homme ſage, encore un coup, n'a pu dire que le royaume des cieux eſt ſemblable à un grain de moutarde, à des noces, à de l'argent qu'on fait valoir par uſure; ces paroles ſont ridicules. J'adopte cette ſentence : *Aimez* DIEU *et votre prochain.* C'eſt la loi éternelle de tous les hommes, c'eſt la mienne; c'eſt ainſi que je ſuis ami de JESUS; c'eſt ainſi que je ſuis chrétien. S'il a été un adorateur de DIEU, ennemi des mauvais prêtres, perſécuté par des fripons, je m'unis à lui, je ſuis ſon frère.

LE DOUTEUR.

Il n'y a jamais eu de religion qui n'en ait

dit autant que JESUS, qui n'ait recommandé la vertu comme JESUS.

L'ADORATEUR.

Eh bien donc, je ſuis de la religion de tous les hommes, de celle de *Socrate*, de *Platon*, d'*Ariſtide*, de *Cicéron*, de *Caton*, de *Titus*, de *Trajan*, d'*Antonin*, de *Marc-Aurèle*, d'*Epictète*, de JESUS.

Je dirai avec *Epictète : C'eſt* DIEU *qui m'a créé*, DIEU *eſt au-dedans de moi, je le porte par-tout; pourquoi le ſouillerais-je par des penſées obſcènes, par des actions baſſes, par d'infames déſirs? Je réunis en moi des qualités dont chacune m'impoſe un devoir; homme, citoyen du monde, enfant de* DIEU, *frère de tous les hommes, fils, mari, père; tous ces noms me diſent, n'en déshonore aucun.*

Mon devoir eſt de louer DIEU *de tout, de le remercier de tout, de ne ceſſer de le bénir qu'en ceſſant de vivre.*

Cent maximes de cette eſpèce valent bien le ſermon de la montagne, et cette belle maxime: *Bienheureux les pauvres d'eſprit.* Enfin j'adorerai DIEU, et non les fourberies; je ſervirai DIEU, et non un concile de Chalcédoine ou un concile *in trullo*; je déteſterai l'infame ſuperſtition, et je ſerai ſincèrement attaché à la vraie religion juſqu'au dernier ſoupir de ma vie.

XXI.

CONVERSATION

DE M. L'INTENDANT DES MENUS EN EXERCICE, AVEC M. L'ABBÉ GRIZEL.

Il y a quelque temps qu'un jurisconsulte de l'ordre des avocats ayant été consulté par une personne de l'ordre des comédiens, pour savoir à quel point on doit flétrir ceux qui ont une belle voix, des gestes nobles, du sentiment, du goût et tous les talens nécessaires pour parler en public, l'avocat examina l'affaire dans (*a*) l'ordre des lois. L'ordre des convulsionnaires ayant déféré cet ouvrage à l'ordre de la grand'chambre siégeante à Paris, icelle a décerné un ordre à son bourreau de brûler la consultation, comme un mandement d'évêque ou comme un livre de jésuite. Je me flatte qu'elle fera le même honneur à la petite conversation de M. l'intendant *des Menus* en exercice, et de M. l'abbé *Grizel*. Je fus présent à cette conversation : je l'ai fidellement recueillie, et en voici un petit précis que chaque

(*a*) L'ouvrage de cet avocat, entrepris en faveur du théâtre, et où il était beaucoup question d'*ordre*, fut déféré par maître *le Dain*, et incendié au bas de l'escalier.

lecteur de l'ordre de ceux qui ont le fens commun, peut étendre à fon gré.

Je fuppofe, difait l'intendant *des Menus* à l'abbé *Grizel*, que nous n'euffions jamais entendu parler de comédie avant *Louis XIV*; je fuppofe que ce prince eût été le premier qui eût donné des fpectacles; qu'il eût fait compofer Cinna, Athalie et le Mifanthrope; qu'il les eût fait repréfenter par des feigneurs et des dames devant tous les ambaffadeurs de l'Europe; je demande s'il ferait tombé dans l'efprit du curé *la Chétardie* ou du curé *Fantin*, connus tous deux par les mêmes aventures, ou d'un feul autre curé, ou d'un feul habitué, ou d'un feul moine, d'excommunier ces feigneurs et ces dames, et *Louis XIV* lui-même; de leur refufer le facrement du mariage et la fépulture? Non, fans doute, dit l'abbé *Grizel:* une fi abfurde impertinence n'aurait paffé par la tête de perfonne.

Je vais plus loin, dit l'intendant *des Menus*. Quand *Louis XIV* et toute fa cour dansèrent fur le théâtre, quand *Louis XV* danfa avec tant de jeunes feigneurs de fon âge dans la falle des tuileries, penfez-vous qu'ils aient été excommuniés? Vous vous moquez de moi, dit l'abbé *Grizel :* nous fommes bien bêtes, je l'avoue, mais nous ne le fommes pas affez pour imaginer une telle fottife.

Mais, dit l'intendant, vous avez du moins excommunié le pieux abbé d'*Aubignac*, le père *le Boſſu*, ſupérieur de Sainte-Geneviève, le père *Rapin*, l'abbé *Gravina*, le père *Brumoy*, le père *Porée*, madame *Dacier*, tous ceux qui ont, d'après *Ariſtote*, enſeigné l'art de la tragédie et de l'épopée? On n'eſt pas encore tombé dans cet excès de barbarie, repartit *Grizel;* il eſt vrai que l'abbé de *la Coſte*, M. de *la Solle* et l'auteur des nouvelles eccléſiaſtiques prétendent que la déclamation, la muſique et la danſe ſont un péché mortel; qu'il n'a été permis à *David* de danſer que devant l'arche, et que de plus *David*, *Louis XIV* et *Louis XV* n'ont point danſé pour de l'argent; que l'impératrice des Romains n'a jamais chanté qu'en préſence de quelques perſonnes de ſa cour, et qu'on ne ſe donne le plaiſir d'excommunier que ceux qui gagnent quelque choſe à parler, ou à chanter, ou à danſer en public.

Il eſt donc clair, dit l'intendant, que s'il y avait eu un impôt ſous le nom de *menus plaiſirs du roi*, et que cet impôt eût ſervi à payer les frais des ſpectacles de ſa majeſté, le roi encourrait la peine de l'excommunication ſelon le bon plaiſir de tout prêtre qui voudrait lancer cette belle foudre ſur la tête de ſa majeſté très-chrétienne.

Vous nous embarraſſez beaucoup, dit *Grizel.*

Je

Je veux vous pouſſer, dit *le Menu*. Non-ſeulement *Louis XIV*, mais le cardinal *Mazarin*, le cardinal de *Richelieu*, l'archevêque *Triſſino*, le pape *Léon X* dépensèrent beaucoup à faire jouer des tragédies, des comédies et des opéra. Les peuples contribuèrent à ces dépenſes; je ne trouve pourtant pas dans l'hiſtoire de l'Egliſe qu'aucun vicaire de Saint-Sulpice ait excommunié pour cela le pape *Léon X* et ſes cardinaux.

Pourquoi donc Mlle *le Couvreur* a-t-elle été portée dans un fiacre au coin de la rue de Bourgogne ? pourquoi le ſieur *Romagneſi*, acteur de notre troupe italienne, a-t-il été inhumé dans un grand chemin, comme un ancien romain ? pourquoi une actrice des chœurs diſcordans de l'académie royale de muſique a-t-elle été trois jours dans ſa cave ? pourquoi toutes ces perſonnes ſont-elles brûlées à petit feu ſans avoir de corps, juſqu'au jour du jugement dernier, et ſeront-elles brûlées à tout jamais après ce jugement, quand elles auront retrouvé leur corps ? C'eſt uniquement, dites-vous, parce qu'on paye vingt ſous au parterre.

Cependant ces vingt ſous ne changent point l'eſpèce : les choſes ne ſont ni meilleures ni pires, ſoit qu'on les paye, ſoit qu'on les ait gratis. Un *de profundis* tire également une ame du purgatoire, ſoit qu'on le chante pour dix

écus en muſique, ſoit qu'on vous le donne en faux-bourdon pour douze francs, ſoit qu'on vous le pſalmodie par charité : donc Cinna et Athalie ne ſont pas plus diaboliques quand ils ſont repréſentés pour vingt ſous, que quand le roi veut bien en gratifier ſa cour : or, ſi on n'a pas excommunié *Louis XIV* quand il danſa pour ſon plaiſir, ni l'impératrice quand elle a joué un opéra, il ne paraît pas juſte qu'on excommunie ceux qui donnent ce plaiſir pour quelque argent, avec la permiſſion du roi de France ou de l'impératrice.

L'abbé *Grizel* ſentit la force de cet argument; il répondit ainſi : Il y a des tempéramens; tout dépend ſagement de la volonté arbitraire d'un curé ou d'un vicaire. Nous ſommes aſſez heureux et aſſez ſages pour n'avoir en France aucune règle certaine. On n'oſa pas enterrer l'illuſtre et inimitable *Molière* dans la paroiſſe Saint-Euſtache ; mais il eut le bonheur d'être porté dans la chapelle de Saint-Joſeph, ſelon notre belle et ſaine coutume de faire des charniers de nos temples. Il eſt vrai que S[t] *Euſtache* eſt un ſi grand ſaint, qu'il n'y avait pas moyen de faire porter chez lui par quatre habitués le corps de l'infame auteur du Miſanthrope : mais enfin S[t] *Joſeph* eſt une conſolation ; c'eſt toujours de la terre ſainte. Il y a une prodigieuſe différence entre la terre ſainte et la

profane ; la première eſt incomparablement plus légère ; et puis , tant vaut l'homme , tant vaut ſa terre. Celle où eſt *Molière* y a gagné de la réputation : or cet homme , ayant été inhumé dans une chapelle , ne peut être damné comme Mlle *le Couvreur* et *Romagneſi* qui ſont ſur les chemins : peut-être eſt-il en purgatoire pour avoir fait le Tartuffe ; je n'en voudrais pas jurer : mais je ſuis sûr du ſalut de *Jean-Baptiſte Lulli*, violon de *Mademoiſelle*, muſicien du roi , ſurintendant de la muſique du roi , ſecrétaire du roi , qui joua dans Cariſelli et dans Pourceaugnac , et qui de plus était florentin ; celui-là eſt monté au ciel comme j'y monterai ; cela eſt clair , car il a un beau tombeau de marbre aux Petits-Pères. Il n'a pas tâté de la voierie : il n'y a qu'heur et malheur en ce monde. C'eſt ainſi que raiſonna M. l'abbé *Grizel* ; et c'eſt puiſſamment raiſonner.

L'intendant *des Menus*, qui ſait l'hiſtoire , lui répliqua : Vous avez entendu parler du révérend père *Girard* ; il était ſorcier , cela eſt de fait. Il eſt avéré qu'il enſorcela ſa pénitente , en lui donnant le fouet tout doucement ; de plus il ſouffla ſur elle , comme ſont tous les ſorciers : ſeize juges déclarèrent *Girard* magicien ; cependant il fut enterré en terre ſainte. Dites-moi pourquoi un homme qui eſt à la

fois jésuite et sorcier, a pourtant, malgré ces deux titres, les honneurs de la sépulture, et que Mlle *Clairon* ne les aurait pas, si elle avait le malheur de mourir immédiatement après avoir joué *Pauline*, laquelle *Pauline* ne sort du théâtre que pour s'aller faire baptiser?

Je vous ai déjà dit, répondit l'abbé *Grizel*, que cela est arbitraire. J'enterrerais de tout mon cœur Mlle *Clairon*, s'il y avait un gros honoraire à gagner; mais il se peut qu'il se trouve un curé qui fasse le difficile : alors on ne s'avisera pas de faire du fracas en sa faveur, et d'appeler comme d'abus au parlement. Les acteurs de sa majesté sont d'ordinaire des citoyens nés de familles pauvres; leurs parens n'ont ni assez d'argent, ni assez de crédit pour gagner un procès : le public ne s'en soucie guère; il jouit des talens de Mlle *le Couvreur* pendant sa vie, il la laissa traiter comme un chien après sa mort, et ne fit qu'en rire.

L'exemple des sorciers est beaucoup plus sérieux. Il était certain autrefois qu'il y avait des sorciers; il est certain aujourd'hui qu'il n'y en a point, en dépit des seize provençaux qui crurent *Girard* si habile; cependant l'excommunication subsiste toujours. Tant pis pour vous si vous manquez de sorciers, nous n'irons pas changer nos rituels parce que le monde a changé : nous sommes comme le médecin de

Pourceaugnac; il nous faut un malade, et nous le prenons où nous pouvons.

On excommunie auſſi les ſauterelles; il y en a, et j'avoue qu'il eſt triſte qu'on continue à les flétrir, car elles s'en moquent. J'en ai vu des nuées en Picardie; il eſt très-dangereux d'offenſer de grandes compagnies, et d'expoſer les foudres de l'Egliſe au mépris des perſonnes puiſſantes; mais pour trois ou quatre cents pauvres comédiens répandus dans la France, il n'y a rien à craindre en les traitant comme les ſauterelles, et comme ceux qui nouent l'aiguillette.

Je vais vous dire quelque choſe de plus fort, M. l'intendant. N'êtes-vous pas fils d'un fermier-général? Non, Monſieur, dit l'intendant; mon oncle avait cette place, mon père était receveur-général des finances, et tous deux étaient ſecrétaires du roi, ainſi que mon grand-père. Eh bien, répliqua *Grizel*, votre oncle, votre père et votre grand-père ſont excommuniés, anathématiſés, damnés à tout jamais; et quiconque en doute eſt un impie, un monſtre, en un mot, un philoſophe.

Le Menu, à ce diſcours, ne ſut s'il devait rire ou battre l'abbé *Grizel*. Il prit le parti de rire. Je voudrais bien, Monſieur, dit-il au *Grizel*, que vous me montraſſiez la bulle ou le concile qui damne les receveurs des finances

du roi, et les adjudicataires des cinq grosses fermes du roi. Je vous montrerai vingt conciles, dit le *Grizel;* je vous ferai voir plus, je vous ferai lire dans l'évangile que tout receveur des deniers royaux est mis au rang des païens, et vous apprendrez par les anciennes constitutions, qu'il ne leur était pas permis d'entrer dans l'église aux premiers siècles: *Sicut ethnicus et publicanus* est un passage assez connu: la loi de l'Eglise a été invariable sur cet article; l'anathème porté contre les fermiers, contre les receveurs des douanes, n'a jamais été révoqué; et vous voulez qu'on révoque celui qui a été lancé contre les acteurs qui jouaient encore dans les premiers siècles l'Oedipe de *Sophocle*, anathème qui subsiste contre ceux qui ne représentent plus l'Oedipe de *Corneille*. Commencez par tirer de l'enfer votre père, votre grand-père et votre oncle, et puis nous composerons avec la troupe de sa majesté.

Vous extravaguez, M. *Grizel*, dit l'intendant; mon père était seigneur de paroisse, il est enterré dans sa chapelle: mon oncle lui fit faire un mausolée de marbre aussi beau que celui de *Lulli;* et si son curé lui avait jamais parlé de l'*ethnicus* et du *publicanus*, il l'aurait fait mettre dans un cul de basse-fosse. Je veux bien croire que S[t] *Matthieu* a damné les

employés des fermes après l'avoir été, et qu'ils ſe tenaient à la porte de l'égliſe dans les premiers temps; mais vous m'avouerez que perſonne aujourd'hui n'oſe nous le dire en face; et ſi nous ſommes excommuniés, c'eſt *incognitò*.

Juſtement, dit *Grizel*, vous y êtes; on laiſſe l'*ethnicus* et le *publicanus* dans l'évangile; on n'ouvre point les anciens rituels, et l'on vit paiſiblement avec les fermiers-généraux, pourvu qu'ils donnent beaucoup d'argent quand ils rendent le pain béni.

M. l'intendant s'apaiſa un peu; mais il ne pouvait digérer l'*ethnicus* et le *publicanus*. Je vous prie, mon cher *Grizel*, dit-il, de m'apprendre pourquoi on a inſéré cette ſatire dans vos livres, et pourquoi on nous traitait ſi mal dans les premiers temps?

Cela eſt tout ſimple, dit *Grizel*: ceux qui prononçaient cette excommunication étaient de pauvres gens dont les trois quarts étaient juifs, parmi leſquels il ſe mêla un quart de pauvres grecs. Les Romains étaient leurs maîtres; les receveurs des tributs étaient ou romains ou choiſis par les romains; c'était un ſecret infaillible d'attirer à ſoi le petit peuple que d'anathématiſer les commis de la douane. On hait toujours des vainqueurs, des maîtres et des commis. La populace courait après des

gens qui prêchaient l'égalité, et qui damnaient meſſieurs des fermes. Criez au nom de DIEU contre les puiſſances et contre les impôts, vous aurez infailliblement la canaille pour vous, ſi on vous laiſſe faire; et quand vous aurez un aſſez grand nombre de canailles à vos ordres, alors il ſe trouvera des gens d'eſprit qui lui mettront une ſelle ſur le dos, un mors à la bouche, et qui monteront deſſus pour renverſer les Etats et les trônes. Alors on bâtira un nouvel édifice, mais on conſervera les premières pierres, quoique brutes et informes, parce qu'elles ont ſervi autrefois, et qu'elles ſont chères aux peuples; on les encaſtrera proprement avec les nouveaux marbres, avec les pierreries et l'or qui ſeront prodigués, et il y aura même toujours de vieux antiquaires qui préféreront les anciens cailloux aux marbres nouveaux.

C'eſt-là, Monſieur, l'hiſtoire ſuccincte de ce qui eſt arrivé parmi nous. La France a été long-temps barbare; et aujourd'hui qu'elle commence à ſe civiliſer, il y a encore des gens attachés à l'ancienne barbarie. Nous avons, par exemple, un petit nombre de gens de bien qui voudraient priver les fermiers-généraux de toutes leurs richeſſes, condamnés dans l'évangile, et priver le public d'un art auſſi noble qu'innocent, que l'évangile n'a

jamais

jamais profcrit, et dont aucun apôtre n'a jamais parlé. Mais la faine partie du clergé laiffe les financiers fe damner en paix, et permet feulement qu'on excommunie les comédiens pour la forme. J'entends, dit l'intendant *des Menus;* vous ménagez les financiers, parce qu'ils vous donnent à dîner; vous tombez fur les comédiens qui ne vous en donnent pas. Monfieur, oubliez-vous que les comédiens font gagés par le roi, et que vous ne pouvez pas excommunier un officier du roi fefant fa charge? donc il ne vous eft pas permis d'excommunier un comédien du roi, jouant Cinna et Polyeucte par ordre du roi.

Et où avez-vous pris, dit *Grizel*, que nous ne pouvons damner un officier du roi? c'eft apparemment dans vos libertés de l'Eglife gallicane? Mais ne favez-vous pas que nous excommunions les rois eux-mêmes? nous avons profcrit le grand *Henri IV* et *Henri III*, et *Louis XII*, le père du peuple, tandis qu'il convoquait un concile à Pife, et *Philippe le bel*, et *Philippe-Augufte*, et *Louis VIII*, et *Philippe I*, et le faint roi *Robert*, quoiqu'il brûlât des hérétiques. Sachez que nous fommes les maîtres d'anathématifer tous les princes, et de les faire mourir de mort fubite; et après cela vous irez vous lamenter de ce que nous tombons fur quelques princes de théâtre.

L'intendant *des Menus*, un peu fâché, lui coupa la parole, et lui dit : Monſieur, excommuniez mes maîtres tant qu'il vous plaira, ils ſauront bien vous punir ; mais ſongez que c'eſt moi qui porte aux acteurs de ſa Majeſté l'ordre de venir ſe damner devant elle. S'ils ſont hors du giron, je ſuis auſſi hors du giron ; s'ils péchent mortellement en feſant verſer des larmes à des hommes vertueux dans des pièces vertueuſes, c'eſt moi qui les fais pécher ; s'ils vont à tous les diables, c'eſt moi qui les y mène. Je reçois l'ordre des premiers gentilshommes de la chambre : ils ſont plus coupables que moi ; le roi et la reine, qui ordonnent qu'on les amuſe et qu'on les inſtruiſe, ſont cent fois plus coupables encore. Si vous retranchez du corps de l'Egliſe les ſoldats, il eſt sûr que vous retranchez auſſi les officiers et les généraux ; vous ne vous tirerez jamais de là. Voyez, s'il vous plaît, à quel point vous êtes abſurde ; vous ſouffrez que des citoyens au ſervice de ſa Majeſté ſoient jetés aux chiens, pendant qu'à Rome, et dans tous les autres pays on les traite honnêtement pendant leur vie et après leur mort.

Grizel répondit : Ne voyez-vous pas que c'eſt parce que nous ſommes un peuple grave, ſérieux, conſéquent, ſupérieur en tout aux autres peuples ? La moitié de Paris eſt convul-

ſionnaire ; il faut que ces gens-là en impoſent à ces libertins qui ſe contentent d'obéir au roi, qui ne contrôlent point ſes actions, qui aiment ſa perſonne, qui lui payent avec allégreſſe de quoi ſoutenir la gloire de ſon trône ; qui, après avoir ſatisfait à leur devoir, paſſent doucement leur vie à cultiver les arts ; qui reſpectent *Sophocle* et *Euripide*, et qui ſe damnent à vivre en honnêtes gens.

Ce monde-ci (il faut que j'en convienne) eſt un composé de fripons, de fanatiques et d'imbécilles, parmi leſquels il y a un petit troupeau ſéparé, qu'on appelle *la bonne compagnie ;* ce petit troupeau étant riche, bien élevé, inſtruit, poli, eſt comme la fleur du genre-humain ; c'eſt pour lui que les plaiſirs honnêtes ſont faits ; c'eſt pour lui plaire que les plus grands hommes ont travaillé ; c'eſt lui qui donne la réputation ; et, pour vous dire tout, c'eſt lui qui nous mépriſe, en nous feſant politeſſe quand il nous rencontre. Nous tâchons tous de trouver accès auprès de ce petit nombre d'hommes choiſis ; et depuis les jéſuites juſqu'aux capucins, depuis le père *Queſnel* juſqu'au maraud qui fait la gazette eccléſiaſtique, nous nous plions en mille manières pour avoir quelque crédit ſur ce petit nombre, dont nous ne pouvons jamais être. Si nous trouvons quelque dame qui nous écoute, nous lui

perſuaderons qu'il eſt eſſentiel, pour aller au ciel, d'avoir les joues pâles, et que la couleur rouge déplaît mortellement aux ſaints du paradis. La dame quitte le rouge, et nous tirons de l'argent d'elle.

Nous aimons à prêcher, parce qu'on loue les chaiſes; mais comment voulez-vous que les honnêtes gens écoutent un ennuyeux diſcours, diviſé en trois points, quand ils ont l'eſprit occupé des beaux morceaux de Cinna, de Polyeucte, des Horaces, de Pompée, de Phèdre et d'Athalie? C'eſt-là ce qui nous déſeſpère.

Nous entrons chez une dame de qualité; nous demandons ce qu'on penſe du dernier ſermon du prédicateur de Saint-Roch; le fils de la maiſon nous répond par une tirade de *Racine*. Avez-vous lu l'œuvre des ſix jours, diſons-nous? on nous réplique qu'il y a une tragédie nouvelle. Enfin le temps approche où nous ne gouvernerons plus que les diſgraciés et la halle. Cela donne de l'humeur, et alors on excommunie qui l'on peut.

Il n'en eſt pas ainſi à Rome et dans les autres Etats de l'Europe. Quand on a chanté à Saint-Jean de Latran, ou à Saint-Pierre, une belle meſſe à grands chœurs à quatre parties, et que vingt châtrés ont fredonné un motet, tout eſt dit; on va prendre le ſoir du

chocolat à l'opéra de Saint-Ambroise, et personne ne s'avise d'y trouver à redire. On se garde bien d'excommunier la signora *Cuzzoni*, la signora *Faustina*, la signora *Barbarini*, encore moins le signor *Farinelli*, chevalier de Calatrava, et acteur de l'opéra, qui a des diamans gros comme mon pouce.

Les gens qui sont les maîtres chez eux ne sont jamais persécuteurs; voilà pourquoi un roi qui n'est point contredit, est toujours un bon roi, pour peu qu'il ait le sens commun. Il n'y a de méchans que les petits qui cherchent à être les maîtres. Il n'y a que ceux-là qui persécutent pour se donner de la considération. Le pape est assez puissant en Italie pour n'avoir pas besoin d'excommunier d'honnêtes gens qui ont des talens estimables; mais il est des animaux dans Paris, aux cheveux plats, et à l'esprit de même, qui sont dans la nécessité de se faire valoir. S'ils ne cabalent pas, s'ils ne prêchent pas le rigorisme, s'ils ne crient pas contre les beaux arts, ils se trouvent anéantis dans la foule. Les passans ne regardent les chiens que quand ils aboient, et on veut être regardé. Tout est jalousie de métier dans ce monde. Je vous dis notre secret; ne me décelez pas; et faites-moi le plaisir de me donner une loge grillée à la première tragédie de M. *Colardeau*.

Je vous le promets, dit l'intendant *des Menus ;* mais achevez de me révéler vos myſtères. Pourquoi, de tous ceux à qui j'ai parlé de cette affaire, n'y en a-t-il pas un qui ne convienne que l'excommunication contre une ſociété gagée par le roi eſt le comble de l'inſolence et du ridicule ? et pourquoi en même temps perſonne ne travaille-t-il à lever ce ſcandale ?

Je crois vous avoir déjà répondu, dit *Grizel*, en vous avouant que tout eſt contradiction chez nous. La France, à parler ſérieuſement, eſt le royaume de l'eſprit et de la ſottiſe, de l'induſtrie et de la pareſſe, de la philoſophie et du fanatiſme, de la gaieté et du pédantiſme, des lois et des abus, du bon goût et de l'impertinence. La contradiction ridicule de la gloire de Cinna, et de l'infamie de ceux qui repréſentent Cinna ; le droit qu'ont les évêques d'avoir un banc particulier aux repréſentations de Cinna, et le droit d'anathématiſer les acteurs, l'auteur et les ſpectateurs, ſont aſſurément une incompatibilité digne de la folie de ce peuple ; mais trouvez-moi dans le monde un établiſſement qui ne ſoit pas contradictoire.

Dites-moi pourquoi les apôtres ayant tous été circoncis, les quinze premiers évêques de Jéruſalem ayant été circoncis, vous n'êtes pas

circoncis? pourquoi, la défenſe de manger du boudin n'ayant jamais été levée, vous mangez impunément du boudin? pourquoi les apôtres ayant gagné leur pain à travailler de leurs mains, leurs ſucceſſeurs regorgent de richeſſes et d'honneurs? pourquoi S^t *Joſeph* ayant été charpentier, et ſon divin fils ayant daigné être élevé dans ce métier, ſon vicaire a chaſſé les empereurs, et s'eſt mis ſans façon à leur place? pourquoi a-t-on excommunié, anathématiſé, pendant des ſiècles, ceux qui diſaient que le Saint-Eſprit procède du père et du fils? et pourquoi damne-t-on aujourd'hui ceux qui penſent le contraire?

Pourquoi eſt-il expreſſément défendu dans l'Evangile de ſe remarier quand on a fait caſſer ſon mariage, et que nous permettons qu'on ſe remarie? Dites-moi comment le même mariage eſt annullé à Paris, et ſubſiſte dans Avignon?

Et, pour vous parler du théâtre que vous aimez, expliquez-nous comment vous applaudiſſez à la brutale et factieuſe inſolence de *Joad*, qui fait couper la tête à *Athalie*, parce qu'elle voulait élever ſon petit-fils *Joas* chez elle; tandis que ſi un prêtre oſait parmi nous attenter quelque choſe de ſemblable contre les perſonnes du ſang royal, il n'y a pas un citoyen qui ne le condamnât au dernier ſupplice?

Tout dépend de l'ufage. La danfe, par exemple, a été chez prefque tous les peuples une fonction religieufe; les Juifs mêmes danfèrent par dévotion. Si l'archevêque de Paris s'avifait à la grand'meffe de danfer pieufement une loure ou une chaconne, on en rirait comme de fes billets de confeffion. On repréfente encore des actes facramentaux à Madrid les jours de fêtes; un comédien fait JESUS-CHRIST, un autre fait le diable, une actrice eft la fainte Vierge, une autre *Magdelène* à fa toilette; *Arlequin* dit *Ave*, *Maria*; *Judas* dit fon *Pater*.

Pendant ce temps-là même on brûle quelquefois en cérémonie des defçendans de notre bon père *Abraham;* et tandis qu'ils cuifent, on leur chante gravement les chanfons pieufes d'un de leurs rois, traduites en mauvais latin. Malgré tout cela, il y a à la cour de Madrid autant de fens commun, de politeffe et d'efprit qu'en aucune cour de l'Europe.

On bénit à Rome des chevaux; fi nous fefions bénir nos attelages à Sainte-Geneviève, la moitié de Paris crierait au fcandale.

Je ne veux point faire un tableau de toutes les contradictions de ce monde; il faudrait que je paffaffe ma vie à peindre. Non-feulement nous nous contredifons perpétuellement dans nos principes et dans nos actions, mais toutes les profeffions font contraires les unes

aux autres ; c'eſt une guerre ſecrète qui ne finira jamais. L'homme d'Egliſe eſt l'ennemi né de l'homme de robe, celui-ci du courtiſan, le chanoine du moine, certains comédiens d'autres comédiens, et chacun donne à ſon voiſin loyalement tous les dégoûts dont il peut s'aviſer. La pire eſpèce de toutes, je l'avoue, eſt celle des prétendus réformateurs. Ce ſont des malades qui ſont fâchés que les autres ſe portent bien ; ils défendent les ragoûts dont ils ne mangent pas.

J'aime votre franchiſe, dit *le Menu*. Laiſſons paiſiblement ſubſiſter de vieilles ſottiſes ; peut-être tomberont-elles d'elles-mêmes, et nos petits enfans nous traiteront de bonnes gens, comme nous traitons nos pères d'imbécilles. Laiſſons les tartuffes crier encore quelque temps, et dès demain je vous mène à la comédie du Tartuffe.

XXII.

ANDRÉ DES TOUCHES A SIAM.

André des Touches était un muſicien très-agréable dans le beau ſiècle de *Louis XIV*, avant que la muſique eût été perfectionnée par *Rameau*, et gâtée par ceux qui préfèrent la difficulté ſurmontée au naturel et aux grâces.

Avant d'avoir exercé ſes talens, il avait été mouſquetaire; et avant d'être mouſquetaire il fit, en 1688, le voyage de Siam avec le jeſuite *Tachard*, qui lui donna beaucoup de marques particulières de tendreſſe pour avoir un amuſement ſur le vaiſſeau; et *des Touches* parla toujours avec admiration du père *Tachard* le reſte de ſa vie.

Il fit connaiſſance à Siam avec un premier commis du barcalon; ce premier commis s'appelait *Croutef* : et il mit par écrit la plupart des queſtions qu'il avait faites à *Croutef*, avec les réponſes de ce ſiamois. Les voici telles qu'on les a trouvées dans ſes papiers.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Combien avez-vous de ſoldats ?

CROUTEF.

Quatre-vingts mille, fort médiocrement payés.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Et de talapoins ?

CROUTEF.

Cent vingt mille, tous fainéans et très-riches. Il eſt vrai que dans la dernière guerre nous avons été bien battus ; mais en récompenſe nos talapoins ont fait très-grande chère, bâti de belles maiſons, et entretenu de très-jolies filles.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Il n'y a rien de plus ſage et de mieux aviſé. Et vos finances, en quel état ſont-elles ?

CROUTEF.

En fort mauvais état. Nous avons pourtant quatre-vingt-dix mille hommes employés pour les faire fleurir ; et s'ils n'en ont pu venir à bout, ce n'eſt pas leur faute, car il n'y a aucun d'eux qui ne prenne honnêtement tout ce qu'il peut prendre, et qui ne dépouille les cultivateurs pour le bien de l'Etat.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Bravo ! Et votre juriſprudence eſt-elle auſſi parfaite que tout le reſte de votre adminiſtration?

CROUTEF.

Elle eſt bien ſupérieure ; nous n'avons point de lois, mais nous avons cinq ou ſix mille volumes ſur les lois. Nous nous conduiſons

d'ordinaire par des coutumes; car on ſait qu'une coutume ayant été établie au haſard eſt toujours ce qu'il y a de plus ſage. Et de plus, chaque coutume ayant néceſſairement changé dans chaque province, comme les habillemens et les coiffures, les juges peuvent choiſir à leur gré l'uſage qui était en vogue il y a quatre ſiècles, ou celui qui régnait l'année paſſée; c'eſt une variété de légiſlation que nos voiſins ne ceſſent d'admirer; c'eſt une fortune aſſurée pour les praticiens, une reſſource pour tous les plaideurs de mauvaiſe foi, et un agrément infini pour les juges qui peuvent, en ſureté de conſcience, décider les cauſes ſans les entendre.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Mais pour le criminel vous avez du moins des lois conſtantes?

CROUTEF.

DIEU nous en préſerve! nous pouvons condamner au banniſſement, aux galères, à la potence, ou renvoyer hors de cour, ſelon que la fantaiſie nous en prend. Nous nous plaignons quelquefois du pouvoir arbitraire de monſieur le barcalon; mais nous voulons que tous nos jugemens ſoient arbitraires.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Cela eſt juſte. Et de la queſtion, en uſez-vous?

CROUTEF.

C'eſt notre plus grand plaiſir; nous avons trouvé que c'eſt un ſecret infaillible pour ſauver un coupable qui a les muſcles vigoureux, les jarrets forts et ſouples, les bras nerveux et les reins doubles; et nous rouons gaiement tous les innocens à qui la nature a donné des organes faibles. Voici comme nous nous y prenons avec une ſageſſe et une prudence merveilleuſe: Comme il y a des demi-preuves, c'eſt-à-dire, des demi-vérités, il eſt clair qu'il y a des demi-innocens et des demi-coupables. Nous commençons donc par leur donner une demi-mort, après quoi nous allons déjeûner; enſuite vient la mort toute entière, ce qui donne dans le monde une grande conſidération, qui eſt le revenu du prix de nos charges.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Rien n'eſt plus prudent et plus humain, il faut en convenir. Apprenez-moi ce que deviennent les biens des condamnés.

CROUTEF.

Les enfans en ſont privés; car vous ſavez que rien n'eſt plus équitable que de punir tous les deſcendans d'une faute de leur père.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Oui, il y a long-temps que j'ai entendu parler de cette juriſprudence.

CROUTEF.

Les peuples de Lao, nos voifins, n'admettent ni la queftion, ni les peines arbitraires, ni les coutumes différentes, ni les horribles fupplices qui font parmi nous en ufage; mais auffi nous les regardons comme des barbares qui n'ont aucune idée d'un bon gouvernement. Toute l'Afie convient que nous danfons beaucoup mieux qu'eux, et que par conféquent il eft impoffible qu'ils approchent de nous en jurifprudence, en commerce, en finances, et fur-tout dans l'art militaire.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Dites-moi, je vous prie, par quels degrés on parvient dans Siam à la magiftrature.

CROUTEF.

Par de l'argent comptant. Vous fentez qu'il ferait impoffible de bien juger, fi on n'avait pas trente ou quarante mille pièces d'argent toutes prêtes. En vain on faurait par cœur toutes les coutumes; en vain on aurait plaidé cinq cents caufes avec fuccès; en vain on aurait un efprit rempli de jufteffe et un cœur plein de juftice; on ne peut parvenir à aucune magiftrature fans argent. C'eft encore ce qui nous diftingue de tous les peuples de l'Afie, et fur-tout de ces barbares de Lao, qui ont la manie de récompenfer tous les talens, et de ne vendre aucun emploi.

André des Touches, qui était un peu diſtrait, comme le ſont tous les muſiciens, répondit au ſiamois que la plupart des airs qu'il venait de chanter lui paraiſſaient un peu diſcordans, et voulut s'informer à fond de la muſique ſiamoiſe; mais *Croutef*, plein de ſon ſujet, et paſſionné pour ſon pays, continua en ces termes : Il m'importe fort peu que nos voiſins qui habitent par-delà nos montagnes, aient de meilleure muſique que nous, et de meilleurs tableaux, pourvu que nous ayons toujours des lois ſages et humaines. C'eſt dans cette partie que nous excellons. Par exemple, il y a mille circonſtances où une fille étant accouchée d'un enfant mort, nous réparons la perte de l'enfant en feſant pendre la mère, moyennant quoi elle eſt manifeſtement hors d'état de faire une fauſſe couche.

Si un homme a volé adroitement trois ou quatre cents mille pièces d'or, nous le reſpectons et nous allons dîner chez lui; mais ſi une pauvre ſervante s'approprie mal-adroitement trois ou quatre pièces de cuivre qui étaient dans la caſſette de ſa maîtreſſe, nous ne manquons pas de tuer cette ſervante en place publique; premièrement, de peur qu'elle ne ſe corrige; ſecondement, afin qu'elle ne puiſſe donner à l'Etat des enfans en grand nombre, parmi leſquels il s'en trouverait peut-

être un ou deux qui pourraient voler trois ou quatre petites pièces de cuivre, ou devenir de grands hommes; troisièmement, parce qu'il est juste de proportionner la peine au crime, et qu'il serait ridicule d'employer, dans une maison de force, à des ouvrages utiles, une personne coupable d'un forfait si énorme.

Mais nous sommes encore plus justes, plus clémens, plus raisonnables dans les châtimens que nous infligeons à ceux qui ont l'audace de se servir de leurs jambes pour aller où ils veulent. Nous traitons si bien nos guerriers qui nous vendent leur vie, nous leur donnons un si prodigieux salaire, ils ont une part si considérable à nos conquêtes, qu'ils sont, sans doute, les plus criminels de tous les hommes lorsque, s'étant enrôlés dans un moment d'ivresse, ils veulent s'en retourner chez leurs parens dans un moment de raison. Nous leur fesons tirer à bout portant douze balles de plomb dans la tête pour les faire rester en place, après quoi ils deviennent infiniment utiles à leur patrie.

Je ne vous parle pas de la quantité innombrable d'excellentes institutions qui ne vont pas, à la vérité, jusqu'à verser le sang des hommes, mais qui rendent la vie si douce et si agréable, qu'il est impossible que les coupables ne deviennent gens de bien. Un

cultivateur

cultivateur n'a-t-il point payé à point nommé une taxe qui excédait ſes facultés, nous vendons ſa marmite et ſon lit pour le mettre en état de mieux cultiver la terre quand il ſera débarraſſé de ſon ſuperflu.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Voilà qui eſt tout-à-fait harmonieux, cela fait un beau concert.

CROUTEF.

Pour faire connaître notre profonde ſageſſe, ſachez que notre baſe fondamentale conſiſte à reconnaître pour notre ſouverain, à pluſieurs égards, un étranger tondu qui demeure à neuf cents mille pas de chez nous. Quand nous donnons nos plus belles terres à quelques-uns de nos talapoins, ce qui eſt très-prudent, il faut que ce talapoin ſiamois paye la première année de ſon revenu à ce tondu tartare, ſans quoi il eſt clair que nous n'aurions point de récolte.

Mais où eſt le temps, l'heureux temps, où ce tondu feſait égorger une moitié de la nation par l'autre pour décider ſi *Sommonacodom* avait joué au cerf-volant ou au trou-madame, s'il s'était déguiſé en éléphant ou en vache, s'il avait dormi trois cents quatre-vingt-dix jours ſur le côté droit ou ſur le gauche? Ces grandes queſtions, qui tiennent ſi eſſentiellement à

la morale, agitaient alors tous les esprits; elles ébranlaient le monde; le sang coulait pour elles; on massacrait les femmes sur les corps de leurs maris; on écrasait leurs petits enfans sur la pierre avec une dévotion, une onction, une componction angéliques. Malheur à nous, enfans dégénérés de nos pieux ancêtres, qui ne fesons plus de ces saints sacrifices! Mais au moins il nous reste, grâces au ciel, quelques bonnes ames qui les imiteraient si on les laissait faire.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Dites-moi, je vous prie, Monsieur, si vous divisez à Siam le ton majeur en deux comma et deux semi-comma, et si le progrès du son fondamental se fait par 1, 3 et 9.

CROUTEF.

Par *Sommonacodom*, vous vous moquez de moi. Vous n'avez point de tenue; vous m'avez interrogé sur la forme de notre gouvernement, et vous me parlez de musique.

ANDRÉ DES TOUCHES.

La musique tient à tout; elle était le fondement de toute la politique des Grecs. Mais pardon, puisque vous avez l'oreille dure, revenons à notre propos. Vous disiez donc que pour faire un accord parfait....

CROUTEF.

Je vous diſais qu'autrefois le tartare tondu prétendait diſpoſer de tous les royaumes de l'Aſie, ce qui était fort loin de l'accord parfait; mais il en réſultait un grand bien; on était beaucoup plus dévot à *Sommonacodom* et à ſon éléphant que dans nos jours, où tout le monde ſe mêle de prétendre au ſens commun avec une indiſcrétion qui fait pitié. Cependant tout va; on ſe réjouit, on danſe, on joue, on dîne, on ſoupe, on fait l'amour: cela fait frémir tous ceux qui ont de bonnes intentions.

ANDRÉ DES TOUCHES.

Et que voulez-vous de plus? il ne vous manque qu'une bonne muſique. Quand vous l'aurez, vous pourrez hardiment vous dire la plus heureuſe nation de la terre.

XXIII.

SOPHRONIME ÉT ADELOS,

TRADUIT DE MAXIME DE MADAURE.

NOTICE SUR MAXIME DE MADAURE.

Il y a plusieurs hommes célèbres du nom de *Maximus*, que nous abrégeons toujours par celui de *Maxime :* je ne parle pas des empereurs et des consuls romains, ni même des évêques de ce nom, je parle de quelques philosophes qui sont encore estimés pour avoir laissé quelques pensées par écrit.

Il y en a un qui, dans nos dictionnaires, est toujours appelé *Maxime le magicien*, ainsi qu'on nomme encore le curé *Gaufridi*, *Gaufridi le sorcier ;* comme s'il y avait en effet des sorciers et des magiciens, car les noms donnés à la chose subsistent toujours, quand la chose même est reconnue fausse.

Ce philosophe était le favori de l'empereur *Julien*, et c'est ce qui lui fit une si méchante réputation parmi nous.

Maxime de Tyr, dont l'empereur *Marc-Aurèle* fut le disciple, obtint de nous un peu plus de

grâce. Il n'eſt point qualifié de ſorcier ; et il a eu *Henſius* pour commentateur.

Le troiſième *Maxime*, dont il s'agit ici, était un africain né à Madaure dans le pays qui eſt aujourd'hui celui d'Alger. Il vivait dans le commencement de la deſtruction de l'empire romain. Madaure, ville conſidérable par ſon commerce, l'était encore plus par les lettres ; elle avait vu naître *Apulée* et *Maxime*. Saint *Auguſtin*, contemporain de *Maxime*, né dans la petite ville de Tagaſte, fut élevé dans Madaure ; et *Maxime* et lui furent toujours amis, malgré la différence de leurs opinions ; car *Maxime* reſta toujours attaché à l'antique religion de *Numa*, et *Auguſtin* quitta le manichéiſme pour notre ſainte religion dont il fut, comme on le ſait, une des plus grandes lumières.

C'eſt une remarque bien triſte, et qu'on a faite ſouvent ſans doute, que cette partie de l'Afrique qui produiſit autrefois tant de grands hommes, et qui fut probablement, depuis *Atlas*, la première école de philoſophie, ne ſoit aujourd'hui connue que par ſes corſaires. Mais ces révolutions ne ſont que trop communes, témoin la Thrace qui produiſit autrefois *Orphée* et *Ariſtote* ; témoin la Gréce entière, témoin Rome elle-même.

Nous avons encore des monumens de la correſpondance qui ſubſiſta toujours entre le diſert *Auguſtin* de Tagaſte et le platonicien *Maxime* de Madaure. On nous a conſervé les lettres de l'ún et de l'autre. Voici la fameuſe lettre de *Maxime* ſur l'exiſtence de DIEU, avec la réponſe de St *Auguſtin*, toutes deux traduites par *Dubois* de Port-Royal, précepteur du dernier duc de *Guiſe*.

Lettre de Maxime de Madaure à Auguſtin.

» OR qu'il y ait un Dieu ſouverain qui ſoit » ſans commencement, et qui, ſans avoir » rien engendré de ſemblable à lui, ſoit néan- » moins le père et le formateur de toutes » choſes, quel homme eſt aſſez groſſier, aſſez » ſtupide pour en douter? c'eſt celui dont » nous adorons ſous des noms divers l'éter- » nelle puiſſance, répandue dans toutes les » parties du monde; ainſi honorant ſéparé- » ment par diverſes ſortes de cultes, ce qui eſt » comme ſes divers membres, nous l'ado- » rons tout entier.... Qu'ils vous conſervent, » ces dieux ſubalternes, ſous les noms deſquels » et par leſquels, tout autant de mortels que » nous ſommes ſur la terre, nous adorons le » *père commun des dieux et des hommes* par diffé- » rentes ſortes de cultes, à la vérité, mais

» qui s'accordent tous dans leur variété même,
» et ne tendent qu'à la même fin !

Réponse d'Augustin.

» Il y a dans votre place publique deux
» statues de *Mars*, nu dans l'une, et armé dans
» l'autre, et tout auprès la figure d'un homme
» qui, avec trois doigts qu'il avance vers
» *Mars*, tient en bride cette divinité dange-
» reuse à toute la ville. Sur ce que vous me
» dites que de pareils dieux sont des membres
» du seul véritable Dieu, je vous avertis, avec
» toute la liberté que vous me donnez, de
» ne pas tomber dans de pareils sacriléges ;
» car ce seul Dieu dont vous parlez est sans
» doute celui qui est reconnu de tout le
» monde, et sur lequel les ignorans convien-
» nent avec les savans, comme quelques
» anciens ont dit. Or direz-vous que celui
» dont la force, pour ne pas dire la cruauté,
» est réprimée par un homme mort, soit un
» membre de celui-là ? il me serait aisé de vous
» pousser sur ce sujet, car vous voyez bien
» ce qu'on pourrait dire sur cela ; mais je me
» retiens, de peur que vous ne disiez que ce
» sont les armes de la rhétorique que j'emploie
» contre vous, plutôt que celles de la vérité. »

Venons maintenant au fameux ouvrage de ce *Maxime*.

DIALOGUE.

ADELOS.

Vos ſages conſeils, *Sophronime*, ne m'ont pas raſſuré encore. Parvenu à l'âge de quatre-vingt-ſix années, vous croyez être plus près du terme que moi qui en ai ſoixante et quinze; vous avez raſſemblé toutes vos forces pour combattre l'ennemi qui s'avance: mais je vous avoue que je n'ai pu me forcer à regarder la mort avec ces yeux indifférens dont on dit que tant de ſages la contemplent.

SOPHRONIME.

Il y a peut-être dans l'étalage de cette indifférence un faſte de vertu qui ne convient pas au ſage. Je ne veux point qu'on affecte de mépriſer la mort; je veux qu'on s'y réſigne : nous le devons, puiſque tout corps organiſé, animaux penſans, animaux ſentans, végétaux, métaux même, tout eſt formé pour la deſtruction. La grande loi eſt de ſavoir ſouffrir ce qui eſt inévitable.

ADELOS.

C'eſt préciſément ce qui fait ma douleur. Je ſais trop qu'il faut périr. J'ai la faibleſſe de me croire heureux en conſidérant ma fortune, ma ſanté, mes richeſſes, mes dignités,

mes

mes amis, ma femme, mes enfans. Je ne puis fonger fans affliction qu'il me faut bientôt quitter tout cela pour jamais. J'ai cherché des éclairciffemens et des confolations dans tous les livres, je n'y ai trouvé que de vaines paroles.

J'ai pouffé la curiofité jufqu'à lire un certain livre qu'on dit chaldéen, et qui s'appelle le Coheleth.

L'auteur me dit, que m'importe d'avoir appris quelque chofe, fi je meurs tout ainfi que l'infenfé et l'ignorant? — La mémoire du fage et celle du fou périffent également. — Le trépas des hommes eft le même que celui des bêtes; leur condition eft la même; l'un expire comme l'autre, après avoir refpiré de même. — L'homme n'a rien de plus que la bête. — Tout eft vanité. — Tous fe précipitent dans le même abyme. — Tous font produits de terre, tous retournent à la terre. — Et qui me dira fi le fouffle de l'homme s'exhale dans l'air, et fi celui de la bête defcend plus bas?

Le même inftructeur, après m'avoir accablé de ces images défefpérantes, m'invite à me réjouir, à boire, à goûter les voluptés de l'amour, à me complaire dans mes œuvres. Mais lui-même, en me confolant, eft auffi affligé que moi. Il regarde la mort comme un anéantiffement affreux. Il déclare qu'un chien

vivant vaut mieux qu'un lion mort. Les vivans, dit-il, ont le malheur de ſavoir qu'ils mourront, et les morts ne ſavent rien, ne ſentent rien, ne connaiſſent rien, n'ont rien à prétendre. Leur mémoire eſt donc un éternel oubli.

Que conclut-il ſur le champ de ces idées funèbres? allez donc, dit-il, mangez votre pain avec allégreſſe, buvez votre vin avec joie.

Pour moi, je vous avoue qu'après de tels diſcours je ſuis prêt à tremper mon pain dans mes larmes, et que mon vin m'eſt d'une inſupportable amertume.

SOPHRONIME.

Quoi! parce que dans un livre oriental il ſe trouve quelques paſſages où l'on vous dit que les morts n'ont point de ſentiment, vous vous livrez à préſent à des ſentimens douloureux! vous ſouffrez actuellement de ce qu'un jour vous ne ſouffrirez plus du tout?

ADELOS.

Vous m'allez dire qu'il y a là de la contradiction; je le ſens bien: mais je n'en ſuis pas moins affligé. Si on me dit qu'on va briſer une ſtatue faite avec le plus grand art, qu'on va réduire en cendres un palais magnifique, vous me permettez d'être ſenſible à cette deſtruction; et vous ne voulez pas que je

plaigne la deſtruction de l'homme, le chef-d'œuvre de la nature?

SOPHRONIME.

Je veux, mon cher ami, que vous vous ſouveniez avec moi des Tuſculanes de *Cicéron*, dans leſquelles ce grand homme vous prouve avec tant d'éloquence que la mort n'eſt point un mal.

ADELOS.

Il me le dit, mais peut-être avec plus d'éloquence que de preuves. Il s'eſt moqué des fables de l'Achéron et du Cerbère, mais il y a peut-être ſubſtitué d'autres fables. Il uſait de la liberté de ſa ſecte académique, qui permet de ſoutenir le pour et le contre : tantôt c'eſt *Platon* qui croit l'immortalité de l'ame; tantôt c'eſt *Dicéarque* qui la ſuppoſe mortelle. S'il me conſole un peu par l'harmonie de ſes paroles, ſes raiſonnemens me laiſſent dans une triſte incertitude. Il dit, comme tous les phyſiciens qui me ſemblent ſi mal inſtruits, que l'air et le feu montent en droite ligne à la région céleſte; et de-là, dit-il, il eſt clair que les ames au ſortir des corps montent au ciel, ſoit qu'elles ſoient des animaux reſpirant l'air, ſoit qu'elles ſoient compoſées de feu. (*a*)

(*a*) *Perſpicuum debet eſſe animos cum è corpore exceſſerint, ſive illi ſint animales ſpirabiles, ſive ignei, ſublimè ferri.*

Cela ne me paraît pas ſi clair. D'ailleurs *Cicéron* aurait-il voulu que l'ame de *Catilina* et celles des trois abominables triumvirs euſſent monté au ciel en droite ligne ?

J'avoue à *Cicéron* que ce qui n'eſt point n'eſt pas malheureux ; que le néant ne peut ni ſe réjouir ni ſe plaindre ; je n'avais pas beſoin d'une tuſculane pour apprendre des choſes ſi triviales et ſi inutiles. On ſait bien ſans lui que les enfers inventés, ſoit par *Orphée*, ſoit par *Hermès*, ſoit par d'autres, ſont des chimères abſurdes. J'aurais déſiré que le plus grand orateur, le philoſophe de Rome, m'eût appris bien nettement s'il y a des ames, ce qu'elles ſont, pourquoi elles ſont faites, ce qu'elles deviennent. Hélas ! ſur ces grands et éternels objets de la curioſité humaine, *Cicéron* n'en ſait pas plus que le dernier ſacriſtain d'*Iſis* ou de la déeſſe de Syrie.

Cher *Sophronime*, je me rejette entre vos bras ; ayez pitié de ma faibleſſe. Faites-moi un petit réſumé de ce que vous me diſiez ces jours paſſés ſur tous ces objets de doute.

SOPHRONIME.

Mon ami, j'ai toujours ſuivi la méthode de l'éclecticiſme ; j'ai pris dans toutes les ſectes ce qui m'a paru le plus vraiſemblable. Je me ſuis interrogé moi-même de bonne foi ; je vais

encore vous parler de même, tandis qu'il me reste assez de force pour rassembler mes idées qui vont bientôt s'évanouir.

1°. J'ai toujours, avec *Platon* et *Cicéron*, reconnu dans la nature un pouvoir suprême, aussi intelligent que puissant, qui a disposé l'univers tel que nous le voyons. Je n'ai jamais pu penser avec *Epicure* que le hasard, qui n'est rien, ait pu tout faire. Comme j'ai vu toute la nature soumise à des lois constantes, j'ai reconnu un législateur; et comme tous les astres se meuvent selon des règles d'une mathématique éternelle, j'ai reconnu avec *Platon* l'éternel géomètre.

2°. De là descendant à ses ouvrages, et rentrant dans moi-même, j'ai dit: Il est impossible que dans aucun des mondes infinis qui remplissent l'univers, il y ait un seul être qui se dérobe aux lois éternelles; car celui qui a tout formé doit être maître de tout. Les astres obéissent; le minéral, le végétal, l'animal, l'homme obéissent donc de même.

3°. Je ne connais le secret ni de la formation, ni de la végétation, ni de l'instinct animal, ni de l'instinct et de la pensée de l'homme. Tous ces ressorts sont si déliés qu'ils échappent à ma vue faible et grossière. Je dois donc penser qu'ils sont dirigés par les lois du fabricateur éternel.

4°. Il a donné aux hommes organiſation, ſentiment et intelligence; aux animaux organiſation, ſentiment et ce que nous appelons inſtinct; aux végétaux organiſation ſeule. Sa puiſſance agit donc continuellement ſur ces trois règnes.

5°. Toutes les ſubſtances de ces trois règnes périſſent les unes après les autres. Il en eſt qui durent des ſiècles, d'autres qui vivent un jour; et nous ne ſavons pas ſi les ſoleils qu'il a formés ne ſeront pas à la fin détruits comme nous.

6°. Ici vous me demanderez ſi je penſe que nos ames périront auſſi comme tout ce qui végette, ou ſi elles paſſeront dans d'autres corps, ou ſi elles revêtiront un jour le même, ou ſi elles s'envoleront dans d'autres mondes?

A cela je vous répondrai qu'il ne m'eſt pas donné de ſavoir l'avenir; qu'il ne m'eſt pas même donné de ſavoir ce que c'eſt qu'une ame. Je ſais certainement que le pouvoir ſuprême qui régit la nature a donné à mon individu la faculté de ſentir, de penſer et d'expliquer mes penſées. Et quand on me demande ſi après ma mort ces facultés ſubſiſteront, je ſuis preſque tenté d'abord de demander à mon tour ſi le chant du roſſignol ſubſiſte quand l'oiſeau a été dévoré par un aigle.

Convenons d'abord avec tous les bons philosophes que nous n'avons rien par nous-mêmes. Si nous regardons un objet, si nous entendons un corps sonore, il n'y a rien dans ces corps, ni dans nous qui puisse produire immédiatement ces sensations. Par conséquent il n'est rien, ni dans nous, ni autour de nous, qui puisse produire immédiatement nos pensées; car point de pensées dans l'homme avant la sensation; *Nihil est in intellectu quod non priùs fuerit in sensu;* donc c'est DIEU qui nous fait toujours sentir et penser; donc c'est DIEU qui agit sans cesse sur nous, de quelque manière incompréhensible qu'il agisse. Nous sommes dans ses mains comme tout le reste de la nature. Un astre ne peut pas dire, je tourne par ma propre force. Un homme ne doit pas dire, je sens et je pense par mon propre pouvoir.

Etant donc les instrumens périssables d'une puissance éternelle, jugez vous-meme si l'instrument peut jouer encore quand il n'existe plus, et si ce ne serait pas une contradiction évidente; jugez surtout si, en admettant un formateur souverain, on peut admettre des êtres qui lui résistent.

ADELOS.

J'ai toujours été frappé de cette grande idée.

Je ne connais point de ſyſtême plus reſpectueux envers DIEU. Mais il me ſemble que, ſi c'eſt révérer en DIEU ſa toute-puiſſance, c'eſt lui ôter ſa juſtice, et c'eſt ravir à l'homme ſa liberté. Car ſi DIEU fait tout, s'il eſt tout, il ne peut ni récompenſer ni punir les ſimples inſtrumens de ſes décrets abſolus; et ſi l'homme n'eſt que ce ſimple inſtrument, il n'eſt pas libre.

Je pourrais me dire que, dans votre ſyſtême qui fait DIEU ſi grand et l'homme ſi petit, l'Etre éternel ſera regardé par quelques eſprits comme un fabricateur qui a fait néceſſairement des ouvrages néceſſairement ſujets à la deſtruction ; il ne ſera plus aux yeux de bien des philoſophes qu'une force ſecrète, répandue dans la nature ; nous retomberons peut-être dans le matérialiſme de *Straton* en voulant l'éviter.

SOPHRONIME.

J'ai craint long-temps, comme vous, ces conſéquences dangereuſes, et c'eſt ce qui m'a empêché d'enſeigner mes principes ouvertement dans mes écoles : mais je crois qu'on peut aiſément ſe tirer de ce labyrinthe. Je ne dis pas cela pour le vain plaiſir de diſputer et pour n'être pas vaincu en paroles. Je ne dis pas comme ce rhéteur d'une ſecte nouvelle, qui avoue dans un de ſes écrits que, s'il répond

à une difficulté métaphyſique inſoluble, *ce n'eſt pas qu'il ait rien de ſolide à dire, mais c'eſt qu'il faut bien dire quelque choſe.*

J'oſe donc dire d'abord qu'il ne faut pas accuſer DIEU d'injuſtice, parce que les enfers des Egyptiens, d'*Orphée* et d'*Homère* n'exiſtent pas, et que les trois gueules de Cerbère, les trois Furies, les trois Parques, les mauvais démons, la roue d'*Ixion*, le vautour de *Prométhée* ſont des chimères abſurdes. Les charlatans ſacrés qui inventèrent ces horribles fadaiſes pour ſe faire craindre, et qui ne ſoutinrent leur religion que par des bourreaux, ſont aujourd'hui regardés par les ſages comme la lie du genre-humain; ils ſont auſſi mépriſés que leurs fables.

Il y a certes une punition plus vraie, plus inévitable dans ce monde pour les ſcélérats. Et quelle eſt-elle? c'eſt le remords qui ne manque jamais, et la vengeance humaine, laquelle manque rarement. J'ai connu des hommes bien méchans, bien atroces; je n'en ai jamais vu un ſeul heureux.

Je ne ferai pas ici la longue énumération de leurs peines, de leurs horribles reſſouvenirs, de leurs terreurs continuelles, de la défiance où ils étaient de leurs domeſtiques, de leurs femmes, de leurs enfans. *Cicéron* avait bien raiſon de dire : Ce ſont-là les vrais

Cerbères, les vraies Furies, leurs fouets et leurs flambeaux.

Si le crime eſt ainſi puni, la vertu eſt récompenſée, non par des champs élyſées où le corps ſe promène inſipidement quand il n'eſt plus; mais pendant ſa vie, par le ſentiment intérieur d'avoir fait ſon devoir, par la paix du cœur, par l'applaudiſſement des peuples, l'amitié des gens de bien. C'eſt l'opinion de *Cicéron*, c'eſt celle de *Caton*, de *Marc-Aurèle*, d'*Epictète*, c'eſt la mienne. Ce n'eſt pas que ces hommes prétendent que la vertu rende parfaitement heureux. *Cicéron* avoue qu'un tel bonheur ne ſaurait être toujours pur, parce que rien ne peut l'être ſur la terre. Mais remercions le maître de la nature humaine d'avoir mis à côté de la vertu la meſure de félicité dont cette nature eſt ſuſceptible.

Quant à la liberté de l'homme que la toute-puiſſante et toute agiſſante nature de l'Etre univerſel ſemblerait détruire, je m'en tiens à une ſeule aſſertion. La liberté n'eſt autre choſe que le pouvoir de faire ce qu'on veut: or ce pouvoir ne peut jamais être celui de contredire les lois éternelles établies par le grand Etre. Il ne peut être que celui de les exercer, de les accomplir. Celui qui tend un arc, qui tire à lui la corde, et qui pouſſe la flèche, ne fait qu'exécuter les lois immuables du

mouvement. DIEU foutient et dirige également la main de *Céfar* qui tue fes compatriotes à Pharfale, et la main de *Céfar* qui figne le pardon des vaincus. Celui qui fe jette au fond d'une rivière pour fauver un homme noyé et pour le rendre à la vie, obéit aux décrets et aux règles irréfiftibles. Celui qui égorge et qui dépouille un voyageur, leur obéit malheureufement de même. DIEU n'arrête pas le mouvement du monde entier pour prévenir la mort d'un homme fujet à la mort. DIEU même, DIEU ne peut être libre d'une autre façon; fa liberté ne peut être que le pouvoir d'exécuter éternellement fon éternelle volonté. Sa volonté ne peut avoir à choifir avec indifférence entre le bien et le mal, puifqu'il n'y a point de bien et de mal pour lui. S'il ne fefait pas le bien néceffairement par une volonté néceffairement déterminée à ce bien, il le ferait fans raifon, fans caufe, ce qui ferait abfurde.

J'ai l'audace de croire qu'il en eft ainfi des vérités éternelles de mathématique par rapport à l'homme. Nous ne pouvons les nier dès que nous les apercevons dans toute leur clarté : et c'eft en cela que DIEU nous fit à fon image; ce n'eft pas en nous pétriffant de fange délayée, comme on dit que fit *Prométhée*.

Mixtam fluvialibus undis
Finxit in effigiem moderatum cuncta deorum.

Certes ce n'eſt pas par le viſage que nous reſſemblons à DIEU, repréſenté ſi ridiculement par la fabuleuſe antiquité avec tous nos membres et toutes nos paſſions; c'eſt par l'amour et la connaiſſance de la vérité que nous avons quelque faible participation de ſon être, comme une étincelle a quelque choſe de ſemblable au ſoleil, et une goutte d'eau tient quelque choſe du vaſte océan.

J'aime donc la vérité, quand DIEU me la fait connaître; je l'aime lui qui en eſt la ſource, je m'anéantis devant lui qui m'a fait ſi voiſin du néant. Réſignons-nous enſemble, mon cher ami, à ſes lois univerſelles et irrévocables, et diſons, en mourant, comme *Epictète* :

„ O DIEU! je n'ai jamais accuſé votre pro-
„ vidence. J'ai été malade, parce que vous
„ l'avez voulu, et je l'ai voulu de même; j'ai
„ été pauvre, parce que vous l'avez voulu,
„ et j'ai été content de ma pauvreté; j'ai été
„ dans la baſſeſſe, parce que vous l'avez
„ voulu, et je n'ai jamais déſiré de m'élever.

„ Vous voulez que je ſorte de ce ſpectacle
„ magnifique, j'en ſors; et je vous rends mille
„ très-humbles grâces de ce que vous avez
„ daigné m'y admettre pour me faire voir
„ tous vos ouvrages, et pour étaler à mes
„ yeux l'ordre avec lequel vous gouvernez
„ cet univers. „

XXIV.

L'A, B, C,

OU

DIALOGUES ENTRE A, B, C.

Traduits de l'anglais de M. HUET.

PREMIER DIALOGUE.

SUR HOBBES, GROTIUS ET MONTESQUIEU.

A.

Eh bien, vous avez lu *Grotius*, *Hobbes* et *Montesquieu*; que penſez-vous de ces trois hommes célèbres?

B.

Grotius m'a ſouvent ennuyé; mais il eſt très-ſavant; il ſemble aimer la raiſon et la vertu; mais la raiſon et la vertu touchent peu quand elles ennuient : il me paraît de plus qu'il eſt quelquefois un fort mauvais raiſonneur. *Monteſquieu* a beaucoup d'imagination ſur un ſujet qui ſemblait n'exiger que du jugement:

il ſe trompe trop ſouvent ſur les faits; mais je crois qu'il ſe trompe auſſi quelquefois quand il raiſonne. *Hobbes* eſt bien dur, ainſi que ſon ſtyle; mais j'ai peur que ſa dureté ne tienne ſouvent à la vérité; en un mot, *Grotius* eſt un franc pédant, *Hobbes* un triſte philoſophe, et *Monteſquieu* un bel eſprit humain.

C.

Je ſuis aſſez de cet avis. La vie eſt trop courte, et on a trop de choſes à faire pour apprendre de *Grotius* que, ſelon *Tertullien*, *la cruauté, la fraude et l'injuſtice ſont les compagnes de la guerre;* que *Carnéade défendait le faux comme le vrai;* qu'*Horace* a dit dans une ſatire, *la nature ne peut diſcerner le juſte de l'injuſte;* (a)

(a) *Nec natura poteſt juſto ſecernere iniquum.*

Ce cruel vers ſe trouve dans la troiſième ſatire. *Horace* veut prouver contre les ſtoïciens, que tous les délits ne ſont pas égaux. Il faut, dit-il, que la peine ſoit proportionnée à la faute.

Regula peccatis quæ pœnas irroget æquas.

C'eſt la raiſon; la loi naturelle qui enſeigne cette juſtice; la nature connaît donc le juſte et l'injuſte. Il eſt bien évident que la nature enſeigne à toutes les mères qu'il vaut mieux corriger ſon enfant que de le tuer; qu'il vaut mieux lui donner du pain que de lui crever un œil; qu'il eſt plus juſte de ſecourir ſon père que de le laiſſer dévorer par une bête féroce, et plus juſte de remplir ſa promeſſe que de la violer.

Il y a dans *Horace*, avant ce vers de mauvais exemple: *Nec natura poteſt juſto ſecernere iniquum*, la nature ne peut diſcerner le juſte de l'injuſte; il y a, dis-je, un autre vers qui ſemble dire tout le contraire: *Jura inventa metu injuſti fateare neceſſe eſt.*

que, felon *Plutarque*, *les enfans ont de la compaſſion;* que *Chryſippe* a dit, *l'origine du droit*

Il faut avouer que les lois n'ont été inventées que par la crainte de l'injuftice.

La nature avait donc difcerné le jufte et l'injufte avant qu'il y eût des lois. Pourquoi ferait-il d'un autre avis que *Cicéron* et que tous les moraliftes qui admettent la loi naturelle? *Horace* était un débauché qui recommande les filles de joie, et les petits garçons, j'en conviens; qui fe moque des pauvres vieilles, d'accord; qui flatte plus lâchement *Octave* qu'il n'attaque cruellement des citoyens obfcurs, il eft vrai; qui change fouvent d'opinion, j'en fuis fâché; mais je foupçonne qu'il a dit ici tout le contraire de ce qu'on lui fait dire. Pour moi je lis, *et natura poteſt juſto ſecernere iniquum;* les autres mettront un *nec* à la place d'un *et* s'ils veulent. Je trouve le fens du mot *et* plus honnête comme plus grammatical: *et natura poteſt*, &c.

Si la nature ne difcernait pas le jufte et l'injufte, il n'y aurait point de différence morale dans nos actions; les ftoïciens fembleraient avoir raifon de foutenir que tous les délits contre la fociété font égaux. Ce qui eft fort étrange, c'eft que faint *Jacques* femble tomber dans l'excès des ftoïciens, en difant dans fon épître: *Qui garde toute la loi, et la viole en un point, eſt coupable de l'avoir violée en tout.* Saint *Auguſtin*, dans une lettre à faint *Jérôme*, relance un peu l'apôtre faint *Jacques*, et enfuite il l'excufe, en difant que le coupable d'une tranfgreffion eft coupable de toutes, parce qu'il a manqué à la charité qui comprend tout. O *Auguſtin!* comment un homme qui s'eft enivré, qui a forniqué, a-t-il trahi la charité? Tu abufes perpétuellement des mots: O fophifte africain! *Horace* avait l'efprit plus jufte et plus fin que toi.

N. B. Cet endroit d'*Horace* peut d'abord paraître obfcur; cependant en y fefant attention, on trouvera que le poëte dit feulement: Confultez les annales du monde, vous verrez que la crainte de l'injuftice a fait naître l'idée de nos droits. L'inftinct ne nous appprend à difcerner le jufte de l'injufte que comme ce qui flatte nos fens de ce qui les bleffe; la raifon nous apprend donc que tous les crimes ne font pas égaux, puifqu'ils ne font pas un tort égal à la fociété, et que c'eft de l'idée de ce tort qu'eft née l'idée de juftice. *Natura* ne fignifie qu'inftinct, premier mouvement.

est dans Jupiter ; que, si l'on en croit *Florentin*, *la nature a mis entre les hommes une espèce de parenté* ; que *Carnéade* a dit que *l'utilité est la mère de la justice.*

J'avoue que *Grotius* me fait grand plaisir quand il dit, dès son premier chapitre du premier livre, que *la loi des Juifs n'obligeait point les étrangers.* Je pense avec lui qu'*Alexandre* et *Aristote* ne sont point damnés pour avoir gardé leur prépuce, et pour n'avoir pas employé le jour du sabbat à ne rien faire. De braves théologiens se sont élevés contre lui avec leur absurdité ordinaire ; mais moi qui, DIEU merci, ne suis point théologien, je trouve *Grotius* un très-bon homme.

J'avoue qu'il ne sait ce qu'il dit, quand il prétend que les Juifs avaient enseigné la circoncision aux autres peuples. Il est assez reconnu aujourd'hui que la petite horde judaïque avait pris toutes ses ridicules coutumes des peuples puissans dont elle était environnée ; mais que fait la circoncision au droit de la guerre et de la paix ?

A.

Vous avez raison, les compilations de *Grotius* ne méritaient pas le tribut d'estime que l'ignorance leur a payé. Citer la pensée des vieux auteurs qui ont dit le pour et le contre, ce n'est pas penser. C'est ainsi qu'il se trompe

très-

très-grossièrement dans son livre de *la vérité du christianisme*, en copiant les auteurs chrétiens qui ont dit que les Juifs, leurs prédécesseurs, avaient enseigné le monde; tandis que la petite nation juive n'avait elle-même jamais eu cette prétention insolente; tandis que, renfermée dans les rochers de la Palestine et dans son ignorance, elle n'avait pas seulement reconnu l'immortalité de l'ame que tous ses voisins admettaient.

C'est ainsi qu'il prouve le christianisme, par *Hystape* et par les sibylles; et l'aventure de la baleine qui avala *Jonas*, par un passage de *Licophron*. Le pédantisme et la justesse de l'esprit sont incompatibles.

Montesquieu n'est pas pédant : que pensez-vous de son *Esprit des lois* ?

B.

Il m'a fait un grand plaisir, parce qu'il y a beaucoup de plaisanteries, beaucoup de choses vraies, hardies et fortes, et des chapitres entiers dignes des *Lettres persanes* : le chapitre XXVII du livre XIX, est un portrait de votre Angleterre, dessiné dans le goût de *Paul Véronèse*, des couleurs brillantes, de la facilité de pinceau et quelques défauts de costume. Celui de l'inquisition, et celui des esclaves nègres sont fort au-dessus de

Calot. Par-tout il combat le deſpotiſme, rend les gens de finance odieux, les courtiſans mépriſables, les moines ridicules ; ainſi, tout ce qui n'eſt ni moine, ni financier, ni miniſtre, ni aſpirant à l'être, a été charmé, et ſurtout en France.

Je ſuis fâché que ce livre ſoit un labyrinthe ſans fil, et qu'il n'y ait aucune méthode. Il eſt ſingulier qu'un homme qui écrit ſur les lois, diſe dans ſa préface *qu'on ne trouvera point de ſaillies dans ſon ouvrage;* et il eſt encore plus étrange que ſon livre ſoit un recueil de *ſaillies*. C'eſt *Michel Montaigne*, légiſlateur ; auſſi était-il du pays de *Michel Montaigne*.

Je ne puis m'empêcher de rire en parcourant plus de cent chapitres qui ne contiennent pas douze lignes, et pluſieurs qui n'en contiennent que deux. Il ſemble que l'auteur ait toujours voulu jouer avec ſon lecteur dans la matière la plus grave.

On rit encore, lorſqu'après avoir *cité les* lois grecques et romaines, il parle ſérieuſement de celles de Bantam, de Cochin, de Tunquin, de Borneo, de Jacatra, de Formoſe, comme s'il avait des mémoires fidelles du gouvernement de tous ces pays. Il mêle trop ſouvent le faux avec le vrai, en phyſique, en morale, en hiſtoire : il vous dit, d'après *Puffendorf*, que du temps du roi *Charles IX*, il

y avait vingt millions d'hommes en France (*b*), *Puffendorf* parlait fort au hasard. On n'avait jamais fait en France de dénombrement ; on était trop ignorant pour soupçonner seulement qu'on pût deviner le nombre des habitans par celui des naissances et des morts. La France n'avait alors ni la Lorraine, ni l'Alsace, ni la Franche-Comté, ni le Roussillon, ni l'Artois, ni le Cambresis, ni une partie de la Flandre; et aujourd'hui qu'elle possède toutes ces provinces, il est prouvé qu'elle ne contient qu'environ vingt millions d'ames tout au plus, par le dénombrement des feux exactement donné en 1751.

Le même auteur assure, sur la foi de *Chardin*, qu'il n'y a que le petit fleuve Cyrus qui soit navigable en Perse. *Chardin* n'a point fait cette bévue. Il dit au chap. I, vol. II, *qu'il n'y a point de fleuve qui porte bateau dans le cœur du royaume;* mais sans compter l'Euphrate, le Tigre et l'Indus, toutes les provinces frontières sont arrosées de fleuves qui contribuent à la facilité du commerce, et à la fertilité de la terre ; le Zenderouh traverse Ispahan, l'Agi se joint au Kur, &c. Et puis, quel rapport l'*Esprit des lois* peut-il avoir avec les fleuves de la Perse ?

(*b*) On va même jusqu'à supposer vingt-neuf millions.

Les raiſons qu'il rapporte de l'établiſſement des grands empires en Aſie, et de la multitude des petites puiſſances en Europe, ſemblent auſſi fauſſes que ce qu'il dit des rivières de la Perſe. *En Europe*, dit-il, *les grands empires n'ont jamais pu ſubſiſter :* la puiſſance romaine y a pourtant ſubſiſté plus de cinq cents ans; et *la cauſe*, continue-t-il, *de la durée de ces grands empires, c'eſt qu'il y a de grandes plaines.* Il n'a pas ſongé que la Perſe eſt entrecoupée de montagnes; il ne s'eſt pas ſouvenu du Caucaſe, du Taurus, de l'Ararat, de l'Immaüs, du Saron, &c. &c. Il ne faut ni donner des raiſons des choſes qui n'exiſtent point, ni en donner de fauſſes des choſes qui exiſtent.

Sa prétendue influence des climats ſur la religion eſt priſe de *Chardin*, et n'en eſt pas plus vraie; la religion mahométane, née dans le terrain aride et brûlant de la Mecque, fleurit aujourd'hui dans les belles contrées de l'Aſie mineure, de la Syrie, de l'Egypte, de la Thrace, de la Miſie, de l'Afrique ſeptentrionale, de la Servie, de la Boſnie, de la Dalmatie, de l'Epire, de la Gréce; elle a régné en Eſpagne, et il s'en fallut bien peu qu'elle ne ſoit allée juſqu'à Rome. La religion chrétienne eſt née dans le terrain pierreux de Jéruſalem, et dans un pays de lépreux, où

le cochon eſt preſque un aliment mortel. JESUS ne mangea jamais de cochon, et on en mange chez les chrétiens : leur religion domine aujourd'hui dans des pays fangeux où l'on ne ſe nourrit que de cochons, comme dans la Veſtphalie : on ne finirait pas ſi on voulait examiner les erreurs de ce genre qui fourmillent dans ce livre.

Ce qui eſt encore révoltant pour un lecteur un peu inſtruit, c'eſt que preſque par-tout les citations ſont fauſſes ; il prend preſque toujours ſon imagination pour ſa mémoire.

Il prétend que, dans le Teſtament attribué au cardinal de *Richelieu*, il eſt dit (*c*) que, *ſi dans le peuple il ſe trouve quelque malheureux honnête homme, il ne faut point s'en ſervir ; tant il eſt vrai que la vertu n'eſt pas le reſſort du gouvernement monarchique.*

Le miſérable Teſtament, fauſſement attribué au cardinal de *Richelieu*, dit préciſément tout le contraire. Voici ſes paroles au chap. IV : » On peut dire hardiment que de deux per- » ſonnes dont le mérite eſt égal, celle qui eſt » la plus aiſée en ſes affaires eſt préférable à » l'autre, étant certain qu'il faut qu'un pau- » vre magiſtrat ait l'ame d'une trempe bien » forte, ſi elle ne ſe laiſſe quelquefois amollir

(*c*) Livre III, chapitre VI.

» par la conſidération de ſes intérêts. Auſſi » l'expérience nous apprend que les riches » ſont moins ſujets à concuſſion que les autres, » et que la pauvreté contraint un pauvre offi- » cier à être fort ſoigneux du revenu du ſac. »

Monteſquieu, il faut l'avouer, ne cite pas mieux les auteurs grecs que les français. Il leur fait ſouvent dire à tous le contraire de ce qu'ils ont dit.

Il avance, en parlant de la condition des femmes dans les divers gouvernemens, ou plutôt en promettant d'en parler, que chez les Grecs (*d*) *l'amour n'avait qu'une forme que l'on n'oſe dire*. Il n'héſite pas à prendre *Plutarque* même pour ſon garant : il fait dire à *Plutarque*, que *les femmes n'ont aucune part au véritable amour*. Il ne fait pas réflexion que *Plutarque* fait parler pluſieurs interlocuteurs ; il y a un *Protogène* qui déclame contre les femmes ; mais *Daphneus* prend leur parti ; *Plutarque* décide pour *Daphneus ;* il fait un très-bel éloge de l'amour céleſte et de l'amour conjugal ; il finit par rapporter pluſieurs exemples de la fidélité et du courage des femmes. C'eſt même dans ce dialogue qu'on trouve l'hiſtoire de *Camma*, et celle d'*Eponine*, femme de *Sabinus*, dont les vertus ont ſervi de ſujet à des pièces de théâtre.

(*d*) Livre VII, chapitre X.

Enfin il eſt clair que *Monteſquieu*, dans l'*Eſprit des lois*, a calomnié l'eſprit de la Gréce, en prenant une objection que *Plutarque* réfute pour une loi que *Plutarque* recommande.

(*e*) *Les cadis ont ſoutenu que le grand-ſeigneur n'eſt point obligé de tenir ſa parole et ſon ſerment, lorſqu'il borne par là ſon autorité.*

Ricaut, cité en cet endroit, dit ſeulement, page 18 de l'édition d'Amſterdam, de 1671 : *Il y a même de ces gens-là qui ſoutiennent que le grand-ſeigneur peut ſe diſpenſer des promeſſes qu'il a faites avec ſerment, quand, pour les accomplir, il faut donner des bornes à ſon autorité.*

Ce diſcours eſt bien vague. Le ſultan des Turcs ne peut promettre qu'à ſes ſujets, ou aux puiſſances voiſines. Si ce ſont des promeſſes à ſes ſujets, il n'y a point de ſerment; ſi ce ſont des traités de paix, il faut qu'il les tienne comme les autres princes, ou qu'il faſſe la guerre. L'Alcoran ne dit en aucun endroit qu'on peut violer ſon ſerment, et il dit en cent endroits qu'il faut le garder. Il ſe peut que, pour entreprendre une guerre injuſte, comme elles le ſont preſque toutes, le grand-turc aſſemble un conſeil de conſcience, comme ont fait pluſieurs princes chrétiens, afin de faire le mal en conſcience; il ſe peut

(*e*) Livre III, chapitre IX.

que quelques docteurs musulmans aient imité les docteurs catholiques qui ont dit qu'il ne faut garder la foi ni aux infidelles, ni aux hérétiques ; mais il reste à savoir si cette jurisprudence est celle des Turcs.

L'auteur de l'*Esprit des lois* donne cette prétendue décision des cadis comme une preuve du despotisme du sultan ; il semble que ce serait au contraire une preuve qu'il est soumis aux lois, puisqu'il serait obligé de consulter des docteurs pour se mettre au-dessus des lois. Nous sommes voisins des Turcs, et nous ne les connaissons pas. Le comte de *Marsigli*, qui a vécu si long-temps au milieu d'eux, dit qu'aucun auteur n'a donné une véritable connaissance, ni de leur empire, ni de leurs lois. Nous n'avons eu de même aucune traduction tolérable de l'Alcoran avant celle que nous a donnée l'anglais *Sale*, en 1734. Presque tout ce qu'on a dit de leur religion et de leur jurisprudence est faux, et les conclusions que l'on en tire tous les jours contre eux sont trop peu fondées. On ne doit, dans l'examen des lois, citer que des lois reconnues.

(*f*) *Tout le bas commerce était infame chez les Grecs*. Je ne sais pas ce que *Montesquieu* entend par ce bas commerce ; mais je sais que dans

(*f*) Livre IV, chapitre VIII.

Athènes

Athènes tous les citoyens commerçaient, que *Platon* vendit de l'huile, et que le père du démagogue *Démosthènes* était marchand de fer. La plupart des ouvriers étaient des étrangers ou des esclaves : il nous est important de remarquer que le négoce n'était point incompatible avec les dignités dans les républiques de la Gréce, excepté chez les Spartiates, qui n'avaient aucun commerce.

J'ai oui souvent déplorer, dit-il (g), *l'aveuglement du conseil de François I, qui rebuta Christophe Colomb qui lui proposait les Indes.* Vous remarquerez que *François I* n'était pas né lorsque *Colomb* découvrit les îles de l'Amérique.

Puisqu'il s'agit de commerce, observons que l'auteur condamne une ordonnance du conseil d'Espagne, qui défend d'employer l'or et l'argent en dorure. *Un décret pareil*, dit-il (h), *serait semblable à celui que feraient les Etats de Hollande, s'ils défendaient la consommation de la cannelle.* Il ne songe pas que les Espagnols, n'ayant point de manufactures, auraient acheté les galons et les étoffes de l'étranger, et que les Hollandais ne pouvaient acheter de la cannelle. Ce qui était très-raisonnable en Espagne eût été très-ridicule en Hollande.

(i) *Si un roi donnait sa voix dans les jugemens*

(g) Livre IV, chap. XIX.

(h) *Ibid.*

(i) Livré VI, chapitre V.

criminels, il perdrait le plus bel attribut de sa souveraineté, qui est celui de faire grâce. Il serait insensé qu'il fît et défît ses jugemens. Il ne voudrait pas être en contradiction avec lui-même. Outre que cela confondrait toutes les idées, on ne saurait si un homme serait absous ou s'il recevrait sa grâce.

Tout cela est évidemment erroné. Qui empêcherait le souverain de faire grâce après avoir été lui-même au nombre des juges? Comment est-on en contradiction avec soi-même, en jugeant selon la loi, et en pardonnant selon sa clémence? En quoi les idées seraient-elles confondues? comment pourrait-on ignorer que le roi lui a publiquement fait grâce après la condamnation?

Dans le procès fait au duc d'*Alençon*, pair de France, en 1457, le parlement, consulté par le roi pour savoir s'il avait le droit d'assister au jugement du procès d'un pair de France, répondit qu'il avait trouvé par ses regiſtres que, non-seulement les rois de France avaient ce droit, mais qu'il était nécessaire qu'ils y assistassent en qualité de premiers pairs.

Cet usage s'est conservé en Angleterre. Les rois d'Angleterre délèguent à leur place, dans ces occasions, un grand stuart qui les représente. L'empereur peut assister au jugement d'un prince de l'Empire. Il est beaucoup

mieux, sans doute, qu'un souverain n'assiste point aux jugemens criminels. Les hommes sont trop faibles et trop lâches; l'haleine seule du prince ferait trop pencher la balance.

(k) *Les Anglais, pour favoriser leur liberté, ont ôté toutes les puissances intermédiaires qui formaient leur monarchie.*

Le contraire est une vérité reconnue. Ils ont fait de la chambre des communes une puissance intermédiaire qui balance celle des pairs. Ils n'ont fait que saper la puissance ecclésiastique, qui doit être une société priante, édifiante, exhortante, et non pas puissante.

Le dépôt des lois ne peut être dans les mains de la noblesse. L'ignorance naturelle à la noblesse, son inattention, son mépris, pour le gouvernement civil, exigent qu'il y ait un autre corps chargé de ce dépôt.

Cependant le dépôt des lois de l'Empire est à la diète de Ratisbonne entre les mains des princes; ce dépôt est en Angleterre dans la chambre haute; en Suède dans le sénat composé de nobles; et en dernier lieu l'impératrice *Catherine II*, dans son nouveau code, le meilleur de tous les codes, remet ce dépôt au sénat composé des grands de l'empire.

(k) Livre II, chapitre IV.

Ne faut-il pas diſtinguer entre les lois politiques et les lois de la juſtice diſtributive? Les lois politiques ne doivent-elles pas avoir pour gardiens les principaux membres de l'Etat? Les lois du *tien* et du *mien*, l'ordonnance criminelle, n'ont beſoin que d'être bien faites et d'être imprimées; le dépôt en doit être chez les libraires. Les juges doivent s'y conformer; et quand elles ſont mauvaiſes, comme il arrive fort ſouvent, alors ils doivent faire des remontrances à la puiſſance ſuprême pour les faire changer.

Le même auteur prétend qu'au (*l*) Tunquin tous les magiſtrats et les principaux officiers militaires ſont eunuques, et que chez les lamas (*m*) la loi permet aux femmes d'avoir pluſieurs maris. Quand ces fables feraient vraies, qu'en réſulterait-il? nos magiſtrats voudraient-ils être eunuques, et n'être qu'en quatrièmes ou en cinquièmes auprès de meſdames les conſeillères?

Pourquoi perdre ſon temps à ſe tromper ſur les prétendues flottes de *Salomon* envoyées d'Eſiongaber en Afrique, et ſur les chimériques voyages depuis la mer Rouge juſqu'à celle de Baïonne, et ſur les richeſſes encore plus chimériques de Sofala? Quel rapport

(*l*) Livre XV, chapitre XVIII.
(*m*) Livre XVI, chapitre V.

entre toutes ces digreſſions erronées et l'*Eſprit des lois ?*

Je m'attendais à voir comment les décrétales changèrent toute la juriſprudence de l'ancien code romain ; par quelles lois *Charlemagne* gouverna ſon empire, et par quelle anarchie le gouvernement féodal le bouleverſa ; par quel art et par quelle audace *Grégoire VII* et ſes ſucceſſeurs écrasèrent les lois des royaumes et des grands fiefs ſous l'anneau du pêcheur ; par quelles ſecouſſes on eſt parvenu à détruire la légiſlation papale : j'eſpérais voir l'origine des bailliages qui rendirent la juſtice preſque par-tout depuis les *Othons*, et celle des tribunaux appelés *parlemens* ou *audiences*, ou *banc du roi*, ou *échiquier* ; je déſirais de connaître l'hiſtoire des lois ſous leſquelles nos pères et leurs enfans ont vécu, les motifs qui les ont établies, négligées, détruites, renouvelées : je n'ai malheureuſement rencontré ſouvent que de l'eſprit, des railleries, des imaginations et des erreurs.

Par quelle raiſon les Gaulois, aſſervis et dépouillés par les Romains, continuèrent-ils à vivre ſous les lois romaines quand ils furent de nouveau ſubjugués et dépouillés par une horde de Francs ? Quelles furent bien préciſément les lois et les uſages de ces nouveaux brigands ?

Quels droits s'arrogèrent les évêques gaulois quand les Francs furent les maîtres ? N'eurent-ils pas quelquefois part à l'administration publique avant que le rebelle *Pepin* leur donnât place dans le parlement de la nation ?

Y eut-il des fiefs héréditaires avant *Charlemagne* ? Une foule de questions pareilles se présentent à l'esprit. *Montesquieu* n'en résout aucune.

Quel fut ce tribunal abominable institué par *Charlemagne* en Vestphalie, tribunal de sang appelé le *conseil veimique*, tribunal plus horrible encore que l'inquisition, tribunal composé de juges inconnus, qui jugeait à mort sur le simple rapport de ses espions, et qui avait pour bourreau le plus jeune des conseillers de ce petit sénat d'assassins. Quoi ! *Montesquieu* me parle des lois de Bantam, et il ne connaît pas les lois de *Charlemagne*, et il le prend pour un bon législateur !

Je cherchais un fil dans ce labyrinthe ; le fil est cassé presqu'à chaque article ; j'ai été trompé, j'ai trouvé l'esprit de l'auteur qui en a beaucoup, et rarement l'esprit des lois ; il sautille plus qu'il ne marche ; il amuse plus qu'il n'éclaire ; il satirise quelquefois plus qu'il ne juge ; et il fait souhaiter qu'un si beau génie eût toujours plus cherché à instruire qu'à étonner.

Ce livre très-défectueux eſt plein de choſes admirables dont on a fait de déteſtables copies. Enfin des fanatiques l'ont inſulté par les endroits mêmes qui méritent les remercîmens du genre humain.

Malgré ſes défauts, cet ouvrage doit être toujours cher aux hommes, parce que l'auteur a dit ſincèrement ce qu'il penſe, au lieu que la plupart des écrivains de ſon pays, à commencer par le grand *Boſſuet*, ont dit ſouvent ce qu'ils ne penſaient pas. Il a par-tout fait ſouvenir les hommes qu'ils ſont libres; il préſente à la nature humaine ſes titres qu'elle a perdus dans la plus grande partie de la terre; il combat la ſuperſtition, il inſpire la morale.

Je vous avouerai encore combien je ſuis affligé qu'un livre qui pouvait être ſi utile ſoit fondé ſur une diſtinction chimérique. *La vertu*, dit-il, *eſt le principe des républiques, l'honneur l'eſt des monarchies.* On n'a jamais aſſurément formé des républiques par vertu. L'intérêt public s'eſt oppoſé à la domination d'un ſeul; l'eſprit de propriété, l'ambition de chaque particulier, ont été un frein à l'ambition et à l'eſprit de rapine. L'orgueil de chaque citoyen a veillé ſur l'orgueil de ſon voiſin. Perſonne n'a voulu être l'eſclave de la fantaiſie d'un autre. Voilà ce qui établit une république, et ce qui la conſerve. Il eſt ridicule

d'imaginer qu'il faille plus de vertu à un grifon qu'à un efpagnol. (1)

(1) Cette idée de *Montefquieu* a été regardée par les uns comme un principe lumineux, et par d'autres comme une fubtilité démentie par les faits; qu'il nous foit permis d'entrer à cet égard dans quelques difcuffions.

1°. *Montefquieu*, en difant que la vertu était le principe des républiques, et l'honneur celui des monarchies, n'a point voulu parler, fans doute, des motifs qui dirigent les hommes dans leurs actions particulières. Par-tout l'intérêt et un certain principe de bienveillance pour les autres, qui ne quitte jamais les hommes, font le motif le plus fréquent, la crainte de l'opinion le fecond, l'amour de la vertu eft le dernier et le plus rare. Dans certains pays la terreur ou les efpérances religieufes tiennent lieu prefque généralement de l'amour de la vertu.

Il eft donc vraifemblable que, par principes des différens gouvernemens, *Montefquieu* a entendu feulement les motifs qui y font agir les hommes dans leurs actions publiques, dans celles qui ont rapport aux devoirs de citoyens.

Or fous ce point de vue, les républiques étant l'efpèce de gouvernement où les hommes peuvent tirer le plus d'avantage de l'opinion publique, paraiffent devoir être les conftitutions dont l'honneur foit plus particulièrement le principe.

2°. L'expreffion de *Montefquieu* peut avoir encore un autre fens; elle peut fignifier que dans une monarchie on évite les mauvaifes actions comme déshonorantes; et dans une république, comme vicieufes; fi par vicieufes on entend contraires à la juftice naturelle, cette opinion n'eft pas fondée; la morale des républicains eft très-relâchée; en général ils fe permettent fans fcrupule tout ce qui eft utile à l'intérêt de la patrie, ou à ce que leur parti regarde comme l'intérêt de la patrie; tout ce qui peut leur mériter l'eftime de leurs concitoyens ou de leur parti. Ils font donc moins guidés par la véritable vertu que par l'honneur et la juftice d'opinion.

3°. Il y a enfin un troifième fens : *Montefquieu* a-t-il voulu dire que dans les monarchies on fait par amour de la gloire ce que dans les républiques on fait par efprit patriotique? Dans ce fens nous ne pouvons être de fon avis; l'amour de la gloire, la crainte de l'opinion eft un reffort de tous les gouvernemens. Il aurait fallu dire dans ce fens, que

Que l'honneur soit le principe des seules monarchies, ce n'est pas une idée moins chimérique; et il le fait bien voir lui-même sans y penser. *La nature de l'honneur*, dit-il, au chap. VII du liv. III, *est de demander des préférences, des distinctions. Il est donc par la chose même placé dans le gouvernement monarchique.*

Certainement par la chose même, on demandait dans la république romaine la préture, le consulat, l'ovation, le triomphe; ce sont-là des préférences, des distinctions qui valent bien les titres qu'on achète souvent dans les monarchies, et dont le tarif est fixé. Il y a un autre fondement de son livre qui ne me paraît

l'honneur et la vertu sont le principe des républiques, et l'honneur seul celui des monarchies; mais il y aurait eu encore une autre observation à faire. C'est qu'il existe dans toute constitution où le bien est possible, un esprit public, un amour de la patrie différent du patriotisme républicain; cet esprit public tient à l'intérêt que tout homme, qui n'est point dépravé, prend nécessairement au bonheur des hommes qui l'entourent, au penchant naturel que les hommes ont pour ce qui est juste et raisonnable. Une mauvaise constitution, un établissement mal dirigé, choquent l'esprit comme une table dont les pieds n'auraient pas la même forme choquerait les yeux. Il fallait donc se borner à dire que l'amour du bien public n'est pas le même dans les monarchies que dans les républiques; qu'il est dans ces dernières plus actif, plus habituel, plus répandu; mais que dans les monarchies il est souvent plus éclairé, plus pur, moins contraire à la morale universelle.

Une opinion susceptible de tant de sens différens, et qui dans aucun n'est rigoureusement exacte, ne peut guère être utile pour apprendre à juger des effets bons ou mauvais d'une loi.

pas porter moins à faux, c'eſt la diviſion des gouvernemens en républicain, en monarchique et en deſpotique.

Il a plu à nos auteurs (je ne ſais trop pourquoi) d'appeler *deſpotiques* les ſouverains de l'Aſie et de l'Afrique : on entendait autrefois par un deſpote un petit prince d'Europe, vaſſal du Turc ; et vaſſal amovible, une eſpèce d'eſclave couronné gouvernant d'autres eſclaves. Ce mot *deſpote*, dans ſon origine, avait ſignifié chez les Grecs *maître de maiſon*, *père de famille*. Nous donnons aujourd'hui libéralement ce titre à l'empereur de Maroc, au grand-turc, au pape, à l'empereur de la Chine. *Monteſquieu*, au commencement du ſecond livre, définit ainſi le gouvernement deſpotique : *Un ſeul homme ſans loi et ſans règle certaine, feſant tout par ſa volonté et par ſon caprice.*

Or il eſt très-faux qu'un tel gouvernement exiſte, et il me paraît très-faux qu'il puiſſe exiſter. L'Alcoran et les commentaires approuvés ſont les lois des muſulmans : tous les monarques de cette religion jurent ſur l'Alcoran d'obſerver ces lois. Les anciens corps de milice et de gens de loi ont des priviléges immenſes ; et quand les ſultans ont voulu violer ces priviléges, ils ont tous été étranglés, ou du moins ſolennellement dépoſés.

Je n'ai jamais été à la Chine, mais j'ai vu

plus de vingt personnes qui ont fait ce voyage, et je crois avoir lu tous les auteurs qui ont parlé de ce pays; je sais beaucoup plus certainement que *Rollin* ne savait l'histoire ancienne; je sais, dis-je, par le rapport unanime de nos missionnaires de sectes différentes, que la Chine est gouvernée par les lois, et non par une volonté arbitraire. Je sais qu'il y a dans Pékin six tribunaux suprêmes auxquels ressortissent quarante-quatre autres tribunaux. Je sais que les remontrances faites à l'empereur par ces six tribunaux suprêmes ont force de loi; je sais qu'on n'exécute pas à mort un porte-faix, un charbonnier aux extrémités de l'empire, sans avoir envoyé son procès à un tribunal suprême de Pékin qui en rend compte à l'empereur. Est-ce-là un gouvernement arbitraire et tyrannique? L'empereur y est plus révéré que le pape ne l'est à Rome; mais pour être respecté, faut-il régner sans le frein des lois? Une preuve que ce sont les lois qui règnent à la Chine, c'est que le pays est plus peuplé que l'Europe entière; nous avons porté à la Chine notre sainte religion, et nous n'y avons pas réussi. Nous aurions pu prendre ses lois en échange, mais nous ne savons peut-être pas faire un tel commerce. (2)

(2) *Montesquieu* n'a établi nulle part de distinction entre ce qu'il appelle monarchie et ce qu'il appelle despotisme. Si

Il eſt bien sûr que l'évêque de Rome eſt plus deſpotique que l'empereur de la Chine; car il eſt infaillible, et l'empereur chinois ne l'eſt pas : cependant cet évêque eſt encore aſſujetti à des lois.

Le deſpotiſme n'eſt que l'abus de la monarchie, une corruption d'un beau gouvernement. J'aimerais autant mettre les voleurs de grand chemin au rang des corps de l'Etat, que de placer les tyrans au rang des rois.

A.

Vous ne me parlez pas de la vénalité des emplois de judicature, de ce beau trafic des lois que les Français ſeuls connaiſſent dans

dans la monarchie les corps intermédiares ont le droit négatif, elle devient une ariſtocratie; s'ils ne l'ont pas, il n'y a d'autre différence entre les monarchies de l'Europe et les empires de l'Orient, que celle des mœurs et des formes légales. Dans tous ces Etats il y a des règles générales, et des formalités reconnues dont jamais le ſouverain ne s'écarte. Le conſeil du prince y eſt également ſupérieur à tous les tribunaux, dont il réforme à ſon gré les déciſions. Le prince y décide également d'une manière arbitraire ce qu'on appelle affaire d'Etat. Mais, comme il y a plus de lumière en Europe, les tribunaux y ſont mieux réglés, et les lois laiſſent moins de queſtions à décider à la volonté particulière des juges. Comme les mœurs y ſont plus douces, les conſeils des rois européans cherchent à montrer de la modération, et ceux des rois aſiatiques à inſpirer la terreur. Enfin une priſon dont le terme n'eſt point fixé eſt la plus forte peine que les monarques européans impoſent de leur volonté ſeule, tandis que les deſpotes commandent ſouvent des exécutions ſanglantes. Qu'on examine avec attention tous les gouvernemens abſolus, on n'y verra d'autres différences que celles qui naiſſent des lumières, des mœurs, des opinions des différens peuples.

le monde entier. Il faut que ces gens-là ſoient les plus grands commerçans de l'univers, puiſqu'ils vendent et achètent juſqu'au droit de juger les hommes ! Comment diable ! ſi j'avais l'honneur d'être né picard ou champenois, et d'être le fils d'un traitant ou d'un fourniſſeur de vivres, je pourrais moyennant douze ou quinze mille écus devenir, moi ſeptième, le maître abſolu de la vie et de la fortune de mes concitoyens ! On m'appellerait *Monſieur* dans le protocole de mes collégues, et j'appellerais les plaideurs par leur nom tout court, fuſſent-ils des *Châtillon* et des *Montmorenci*, et je ferais tuteur des rois pour mon argent ! C'eſt un excellent marché. J'aurais de plus le plaiſir de faire brûler tous les livres qui me déplairaient par celui que *Jean-Jacques Rouſſeau* veut faire beau-père du dauphin. C'eſt un grand droit. (*n*)

B.

Il eſt vrai que *Monteſquieu* a la faibleſſe de dire que la vénalité des charges (*o*) *eſt bonne dans une monarchie*. Que voulez-vous ? il était préſident à mortier en province. Je n'ai jamais vu de mortier, mais je m'imagine que c'eſt un ſuperbe ornement. Il eſt bien difficile à l'eſprit le plus philoſophique de

(*n*) Voyez *Emile*, tome IV, page 178.
(*o*) Livre V, chapitre XIX.

ne pas payer son tribut à l'amour propre. Si un épicier parlait de législation, il voudrait que tout le monde achetât de la cannelle et de la muscade.

A.

Tout cela n'empêche pas qu'il n'y ait des morceaux excellens dans l'*Esprit des lois*. J'aime les gens qui pensent et qui me font penser. En quel rang mettez-vous ce livre?

B.

Dans le rang des ouvrages de génie qui font désirer la perfection. Il me paraît un édifice mal fondé, et construit irrégulièrement, dans lequel il y a beaucoup de beaux appartemens vernis et dorés.

A.

Je passerais volontiers quelques heures dans ces appartemens, mais je ne puis demeurer un moment dans ceux de *Grotius*; ils sont trop mal tournés, et les meubles trop à l'antique : mais vous, comment trouvez-vous la maison que *Hobbes* a bâtie en Angleterre?

B.

Elle a tout-à-fait l'air d'une prison; car il n'y loge guère que des criminels et des esclaves. Il dit que l'homme est né ennemi de l'homme, que le fondement de la société est

l'aſſemblage de tous contre tous; il prétend que l'autorité ſeule fait les lois, que *la vérité* (*p*) ne s'en mêle pas; il ne diſtingue point la royauté de la tyrannie. Chez lui la force fait tout : il y a bien quelque choſe de vrai dans quelques-unes de ſes idées; mais ſes erreurs m'ont ſi fort révolté, que je ne voudrais ni être citoyen de ſa ville quand je lis ſon *de Cive*, ni être mangé par ſa groſſe bête de *Léviathan*.

C.

Vous me paraiſſez, Meſſieurs, fort peu contens des livres que vous avez lus, cependant vous en avez fait votre profit.

A.

Oui, nous prenons ce qui nous paraît bon depuis *Ariſtote* juſqu'à *Locke*, et nous nous moquons du reſte.

C.

Je voudrais bien ſavoir quel eſt le réſultat de toutes vos lectures et de vos réflexions?

A.

Très-peu de choſe.

B.

N'importe; eſſayons de nous rendre compte

(*p*) Le mot de *vérité* eſt là employé aſſez mal à propos par *Hobbes*; il fallait dire *juſtice*.

de ce peu que nous ſavons, ſans verbiage, ſans pédantiſme, ſans un ſot aſſerviſſement aux tyrans des eſprits, et au vulgaire tyranniſé; enfin avec toute la bonne foi de la raiſon.

SECOND ENTRETIEN.

Sur l'ame.

B.

COMMENÇONS. Il eſt bon, avant de s'aſſurer de ce qui eſt juſte, honnête, convenable entre les ames humaines, de ſavoir d'où elles viennent, et où elles vont: on veut connaître à fond les gens à qui on a affaire.

C.

C'eſt bien dit, quoique cela n'importe guère. Quels que ſoient l'origine et le deſtin de l'ame, l'eſſentiel eſt qu'elle ſoit juſte; mais j'aime toujours à traiter cette matière qui plaiſait tant à *Cicéron*. Qu'en penſez-vous, M. *A*? L'ame eſt-elle immortelle?

A.

Mais, M. *C*, la queſtion eſt un peu bruſque. Il me ſemble que, pour ſavoir par ſoi-même

ſi l'ame eſt immortelle, il faut d'abord être bien certain qu'elle exiſte; et c'eſt de quoi je n'ai aucune connaiſſance, ſinon par la foi qui tranche toutes les difficultés. *Lucrèce* diſait, il y a dix-huit cents ans, *ignoratur enim quæ ſit natura animaï*, on ignore la nature de l'ame; il pouvait dire, on ignore ſon exiſtence; j'ai lu deux ou trois cents diſſertations ſur ce grand objet; elles ne m'ont jamais rien appris. Me voilà avec vous comme St *Auguſtin* avec St *Jérôme*. *Auguſtin* lui dit tout net qu'il ne ſait rien de ce qui concerne l'ame. *Cicéron*, meilleur philoſophe qu'*Auguſtin*, avait dit ſouvent la même choſe avant lui, et beaucoup plus élégamment. Nos jeunes bacheliers en ſavent davantage, ſans doute; mais moi, je n'en ſais rien, et à l'âge de quatre-vingts ans je me trouve auſſi avancé que le premier jour.

C.

C'eſt que vous radotez. N'êtes-vous pas certain que les bêtes ont la vie; que les plantes ont la végétation; que l'air a ſa fluidité; que les vents ont leurs cours? Doutez-vous que vous ayez une vieille ame qui dirige votre vieux corps?

A.

C'eſt préciſément parce que je ne ſais rien de tout ce que vous m'alléguez, que j'ignore abſolument ſi j'ai une ame, quand je ne

consulte que ma faible raison. Je vois bien que l'air est agité, mais je ne vois point d'être réel dans l'air qu'on appelle *cours du vent*. Une rose végette, mais il n'y a point un petit individu secret dans la rose qui soit la végétation : cela serait aussi absurde en philosophie que de dire que l'odeur est dans la rose. On a prononcé pourtant cette absurdité pendant des siècles. La physique ignorante de toute l'antiquité disait : L'odeur part des fleurs pour aller à mon nez, les couleurs partent des objets pour venir à mes yeux : on fesait une espèce d'existence à part de l'odeur, de la saveur, de la vue, de l'ouïe ; on allait jusqu'à croire que la vie était quelque chose qui fesait l'animal vivant. Le malheur de toute l'antiquité fut de transformer ainsi les paroles en êtres réels : on prétendait qu'une idée était un être ; il fallait consulter les idées, les archétypes qui subsistaient je ne sais où. *Platon* donna cours à ce jargon qu'on appela *philosophie* ; *Aristote* réduisit cette chimère en méthode ; de-là ces entités, ces quidités, ces eccéités, et toutes les barbaries de l'école.

Quelques sages s'aperçurent que tous ces êtres imaginaires ne sont que des mots inventés pour soulager notre entendement ; que la vie de l'animal n'est autre chose que l'animal vivant ; que ses idées sont l'animal pensant ;

que la végétation d'une plante n'eſt rien que la plante végétante; que le mouvement d'une boule n'eſt que la boule changeant de place; qu'en un mot tout être métaphyſique n'eſt qu'une de nos conceptions. Il a fallu deux mille ans pour que ces ſages euſſent raiſon.

C.

Mais s'ils ont raiſon, ſi tous ces êtres métaphyſiques ne ſont que des paroles, votre ame, qui paſſe pour un être métaphyſique, n'eſt donc rien? Nous n'avons donc réellement point d'ame?

A.

Je ne dis pas cela; je dis que je n'en ſais rien du tout par moi-même. Je crois ſeulement que DIEU nous accorde cinq ſens et la penſée, et il ſe pourrait bien faire que nous fuſſions dans DIEU, comme diſent *Aratus* et S[t] *Paul;* et que nous viſſions les choſes en DIEU, comme dit *Mallebranche*.

C.

A ce compte j'aurais donc des penſées ſans avoir une ame: cela ſerait fort plaiſant.

A.

Pas ſi plaiſant. Ne convenez-vous pas que les animaux ont du ſentiment?

B.

Aſſurément, et c'eſt renoncer au ſens commun que de n'en pas convenir.

A.

Croyez-vous qu'il y ait un petit être inconnu logé chez eux, que vous nommez *ſenſibilité*, *mémoire*, *appétit*, ou que vous appelez du nom vague et inexplicable *ame*?

B.

Non, ſans doute; aucun de nous n'en croit rien. Les bêtes ſentent parce que c'eſt leur nature: parce que cette nature leur a donné tous les organes du ſentiment; parce que l'auteur, le principe de toute la nature l'a déterminé ainſi pour jamais.

A.

Eh bien, cet éternel principe a tellement arrangé les choſes, que quand j'aurai une tête bien conſtituée, quand mon cervelet ne ſera ni trop humide ni trop ſec, j'aurai des penſées; et je l'en remercie de tout mon cœur.

C.

Mais comment avez-vous des penſées dans la tête?

A.

Je n'en ſais rien, encore une fois. Un philoſophe a été perſécuté pour avoir dit, il y a quarante ans, dans un temps où l'on n'oſait encore penſer dans ſa patrie: *La difficulté n'eſt pas de ſavoir ſeulement ſi la matière peut penſer*,

mais de ſavoir comment un être, quel qu'il ſoit, peut avoir la penſée. Je ſuis de l'avis de ce philoſophe, et je vous dirai, en bravant les ſots perſécuteurs, que j'ignore abſolument tous les premiers principes des choſes.

B.

Vous êtes un grand ignorant, et nous auſſi.

A.

D'accord.

B.

Pourquoi donc raiſonnons-nous? Comment ſaurons-nous ce qui eſt juſte ou injuſte, ſi nous ne ſavons pas ſeulement ce que c'eſt qu'une ame?

A.

Il y a bien de la différence: nous ne connaiſſons rien du principe de la penſée, mais nous connaiſſons très-bien notre intérêt. Il nous eſt ſenſible que notre intérêt eſt que nous ſoyons juſtes envers les autres, et que les autres le ſoient envers nous; afin que tous puiſſent être ſur ce tas de boue le moins malheureux que faire ſe pourra pendant le peu de temps qui nous eſt donné par l'Etre des êtres pour végéter, ſentir et penſer.

TROISIEME ENTRETIEN.

Si l'homme est né méchant et enfant du diable.

B.

Vous êtes anglais, M. *A*, vous nous direz bien franchement votre opinion sur le juste et l'injuste, sur le gouvernement, sur la religion, la guerre, la paix, les lois, &c. &c. &c. &c.

A.

De tout mon cœur ; ce que je trouve de plus juste, c'est *liberté* et *propriété*. Je suis fort aise de contribuer à donner à mon roi un million sterling par an pour sa maison, pourvu que je jouisse de mon bien dans la mienne. Je veux que chacun ait sa *prérogative :* je ne connais de lois que celles qui me protégent, et je trouve notre gouvernement le meilleur de la terre, parce que chacun y sait ce qu'il a, ce qu'il doit et ce qu'il peut. Tout est soumis à la loi, à commencer par la royauté et par la religion.

C.

Vous n'admettez donc pas le droit divin dans la société ?

A.

Tout eſt de droit divin ſi vous voulez, parce que DIEU a fait les hommes, et qu'il n'arrive rien ſans ſa volonté divine, et ſans l'enchaînement des lois éternelles, éternellement exécutées; l'archevêque de Cantorbéry, par exemple, n'eſt pas plus de droit divin que je ne ſuis né membre du parlement. Quand il plaira à DIEU de deſcendre ſur la terre pour donner un bénéfice de douze mille guinées de revenu à un prêtre, je dirai alors que ſon bénéfice eſt de droit divin; mais juſque-là, je croirai ſon droit très-humain.

B.

Ainſi tout eſt convention chez les hommes; c'eſt *Hobbes* tout pur.

A.

Hobbes n'a été en cela que l'écho de tous les gens ſenſés. Tout eſt convention ou force.

C.

Il n'y a donc point de loi naturelle?

A.

Il y en a une, ſans doute; c'eſt l'intérêt et la raiſon.

B.

L'homme eſt donc né en effet dans un état de guerre, puiſque notre intérêt combat preſque

toujours l'intérêt de nos voisins, et que nous fesons servir notre raison à soutenir cet intérêt qui nous anime.

A.

Si l'état naturel de l'homme était la guerre, tous les hommes s'égorgeraient : il y a long-temps que nous ne serions plus (Dieu merci). Il nous serait arrivé ce qui arriva aux hommes nés du serpent de *Cadmus;* ils se battirent, et il n'en resta pas un. L'homme étant né pour tuer son voisin et pour en être tué, accomplirait nécessairement sa destinée, comme les vautours accomplissent la leur en mangeant mes pigeons, et les fouines en suçant le sang de mes poules. On a vu des peuples qui n'ont jamais fait la guerre : on le dit des brachmanes, on le dit de plusieurs peuplades des îles de l'Amérique que les chrétiens exterminèrent, ne pouvant les convertir. Les primitifs, que nous nommons *quakers*, commencent à composer dans la Pensilvanie une nation considérable, et ils ont toute guerre en horreur. Les Lapons, les Samoïèdes n'ont jamais tué personne en front de bandière. La guerre n'est donc pas l'essence du genre-humain.

B.

Il faut pourtant que l'envie de nuire, le plaisir d'exterminer son prochain pour un léger intérêt,

intérêt, la plus horrible méchanceté et la plus noire perfidie, ſoient le caractère diſtinctif de notre eſpèce, au moins depuis le péché originel; car les doux théologiens aſſurent que dès ce moment-là le diable s'empara de toute notre race. Or le diable eſt notre maître, comme vous ſavez, et un très-méchant maître; donc tous les hommes lui reſſemblent.

A.

Que le diable ſoit dans le corps des théologiens, je vous le paſſe; mais aſſurément il n'eſt pas dans le mien. Si l'eſpèce humaine était ſous le gouvernement immédiat du diable, comme on le dit, il eſt clair que tous les maris aſſommeraient leurs femmes, que les fils tueraient leurs pères, que les mères mangeraient leurs enfans, et que la première choſe que ferait un enfant, dès qu'il aurait ſes dents, ſerait de mordre ſa mère, en cas que ſa mère ne l'eût pas encore mis à la broche. Or, comme rien de tout cela n'arrive, il eſt démontré qu'on ſe moque de nous quand on nous dit que nous ſommes ſous la puiſſance du diable; c'eſt le plus ſot blaſphème qu'on ait jamais prononcé.

C.

En y feſant attention, j'avoue que le genre-humain n'eſt pas tout-à-fait ſi méchant que

certaines gens le crient, dans l'eſpérance de le gouverner. Ils reſſemblent à ces chirurgiens qui ſuppoſent que toutes les dames de la cour ſont attaquées de cette maladie honteuſe qui produit beaucoup d'argent à ceux qui la traitent. Il y a des maladies, ſans doute; mais tout l'univers n'eſt pas entre les mains de la faculté. Il y a de grands crimes; mais ils ſont rares. Aucun pape, depuis plus de deux cents ans, n'a reſſemblé au pape *Alexandre VI*; aucun roi de l'Europe n'a bien imité le *Chriſtiern II* de Danemarck, et le *Louis XI* de France. On n'a vu qu'un ſeul archevêque de Paris aller au parlement avec un poignard dans ſa poche. La Saint-Barthelemi eſt bien horrible, quoi qu'en diſe l'abbé de *Caveirac*; mais enfin, quand on voit tout Paris occupé de la muſique de *Rameau*, ou de *Zaïre*, ou de l'opéra comique, ou des tableaux expoſés au ſallon, ou de *Ramponeau*, ou du ſinge de *Nicolet*, on oublie que la moitié de la nation égorgea l'autre pour des argumens théologiques, il y aura bientôt deux cents ans tout juſte : les ſupplices abominables des *Jeanne Gray*, des *Marie Stuart*, des *Charles I*, ne ſe renouvellent pas chez vous tous les jours.

Ces horreurs épidémiques ſont comme ces grandes peſtes qui ravagent quelquefois la terre; après quoi on laboure, on sème, on

recueille, on boit, on danſe, on fait l'amour ſur les cendres des morts qu'on foule aux pieds; et, comme l'a dit un homme qui a paſſé ſa vie à ſentir, à raiſonner et à plaiſanter, *ſi tout n'eſt pas bien, tout eſt paſſable.*

Il y a telle province, comme la Touraine, par exemple, où l'on n'a pas commis un grand crime depuis cent cinquante années. Veniſe a vu plus de quatre ſiècles s'écouler ſans la moindre ſédition dans ſon enceinte, ſans une ſeule aſſemblée tumultueuſe: il y a mille villages en Europe où il ne s'eſt pas commis un meurtre depuis que la mode de s'égorger pour la religion eſt un peu paſſée : les agriculteurs n'ont pas le temps de ſe dérober à leurs travaux; leurs femmes et leurs filles les aident, elles couſent, elles filent, elles pétriſſent, elles enfournent (non pas comme l'archevêque *la Caſa*) (*q*); toutes ces bonnes gens ſont trop occupés pour ſonger à mal. Après un travail agréable pour eux, parce qu'il leur eſt néceſſaire, ils font un léger repas que l'appétit aſſaiſonne, et cèdent au beſoin de dormir pour recommencer le lendemain. Je ne crains pour eux que les jours de fêtes ſi ridiculement conſacrés à pſalmodier, d'une voix rauque et diſcordante, du latin qu'ils

(*q*) Voyez les *Capitoli* de monſignor *la Caſa*, archevêque de Bénévent, vous verrez comme il enfournait.

n'entendent point, et à perdre leur raiſon dans un cabaret, ce qu'ils n'entendent que trop. Encore une fois, ſi tout n'eſt pas bien, tout eſt paſſable.

B.

Par quelle rage a-t-on donc pu imaginer qu'il exiſte un lutin doué d'une gueule béante, de quatre griffes de lion et d'une queue de ſerpent; qu'il eſt accompagné d'un milliar de farfadets bâtis comme lui, tous deſcendus du ciel, tous enfermés dans une fournaiſe ſouterraine; que JESUS-CHRIST deſcendit dans cette fournaiſe pour enchaîner tous ces animaux; que, depuis ce temps-là, ils ſortent tous les jours de leur cachot; qu'ils nous tentent; qu'ils entrent dans notre corps et dans notre ame; qu'ils ſont nos ſouverains abſolus, et qu'ils nous inſpirent toute leur perverſité diabolique? de quelle ſource a pu venir une opinion auſſi extravagante, un conte auſſi abſurde?

A.

De l'ignorance des médecins.

B.

Je ne m'y attendais pas.

A.

Vous deviez pourtant vous y attendre Vous ſavez aſſez qu'avant *Hippocrate*, et même

depuis lui, les médecins n'entendaient rien aux maladies. D'où venait l'épilepsie, le haut-mal, par exemple? des dieux mal-fesans, des mauvais génies; aussi l'appelait-on le *mal sacré*. Les écrouelles étaient dans le même cas. Ces maux étaient l'effet d'un miracle; il fallait un miracle pour en guérir; on fesait des pèlerinages; on se fesait toucher par les prêtres: cette superstition a fait le tour du monde; elle est encore en vogue parmi la canaille. Dans un voyage à Paris je vis des épileptiques dans la Sainte-Chapelle et à Saint-Maur pousser des hurlemens et faire des contorsions, la nuit du jeudi-saint au vendredi; et notre ex-roi *Jacques II*, comme personne sacrée, s'imaginait guérir les écrouelles envoyées par le malin. Toute maladie inconnue était donc autrefois une possession du mauvais génie. Le mélancolique *Oreste* passa pour être possédé de *Mégère*, et on l'envoya voler une statue pour obtenir sa guérison. Les Grecs, qui étaient un peuple très-nouveau, tenaient cette superstition des Egyptiens: les prêtres et les prêtresses d'*Isis* allaient par le monde disant la bonne aventure, et délivraient pour de l'argent les sots qui étaient sous l'empire de *Typhon*. Ils fesaient leurs exorcismes avec des tambours de basque et des castagnettes. Le misérable peuple juif, nouvellement établi dans ses rochers entre la

Phénicie, l'Egypte et la Syrie, prit toutes les ſuperſtitions de ſes voiſins, et dans l'excès de ſa brutale ignorance, il y ajouta des ſuperſtitions nouvelles. Lorſque cette petite horde fut eſclave à Babylone, elle y apprit les noms du diable, de *Satan*, *Aſmodée*, *Memnon*, *Belzébuth*, tous ſerviteurs du mauvais prince *Arimane;* et ce fut alors que les juifs attribuèrent aux diables les maladies et les morts ſubites. Leurs livres ſaints qu'ils composèrent depuis, quand ils eurent l'alphabet chaldéen, parlent quelquefois des diables.

Vous voyez que, quand l'ange *Raphaël* deſcend exprès de l'empyrée pour faire payer une ſomme d'argent par le juif *Gabel* au juif *Tobie*, il mène le petit *Tobie* chez *Raguel*, dont la fille avait déjà épouſé ſept maris à qui le diable *Aſmodée* avait tordu le cou. La doctrine du diable prit une grande faveur chez les Juifs ; ils admirent une quantité prodigieuſe de diables dans un enfer dont les lois du Pentateuque n'avaient jamais dit un ſeul mot : preſque tous leurs malades furent poſſédés du diable. Ils eurent, au lieu de médecins, des exorciſtes en titre d'office qui chaſſaient les eſprits malins avec la racine nommée *barath*, des prières et des contorſions.

Les méchans paſsèrent pour poſſédés encore plus que les malades. Les débauchés, les

pervers sont toujours appelés *enfans de Bélial* dans les écrits juifs.

Les chrétiens, qui ne furent pendant cent ans que des demi-juifs, adoptèrent les possessions du démon, et se vantèrent de chasser le diable. Ce fou de *Tertullien* pousse la manie jusqu'à dire que tout chrétien contraint avec le signe de la croix *Junon*, *Minerve*, *Cérès*, *Diane*, à confesser qu'elles sont des diablesses. La légende rapporte qu'un âne chassait les diables de Senlis en traçant une croix sur le sable avec son sabot par le commandement de St *Rieule*.

Peu à peu l'opinion s'établit que tous les hommes naissent endiablés et damnés; étrange idée, sans doute, idée exécrable, outrage affreux à la Divinité, d'imaginer qu'elle forme continuellement des êtres sensibles et raisonnables uniquement pour être tourmentés à jamais par d'autres éternellement plongés eux-mêmes dans les supplices. Si le bourreau qui en un jour arracha le cœur dans Carlile à dix-huit partisans du prince *Charles-Edouard*, avait été chargé d'établir un dogme, voilà celui qu'il aurait choisi; encore aurait-il fallu qu'il eût été ivre de brandevin; car, eût-il eu à la fois l'ame d'un bourreau et d'un théologien, il n'aurait jamais pu inventer de sang froid

un syſtême où tant de milliers d'enfans à la mamelle ſont livrés à des bourreaux éternels.

B.

J'ai peur que le diable ne vous reproche d'être un mauvais fils qui renie ſon père. Vos diſcours bretons paraîtront aux bons catholiques romains une preuve que le diable vous poſsède, et que vous ne voulez pas en convenir; mais je ſerais curieux de ſavoir comment cette idée, qu'un être infiniment bon fait tous les jours des millions d'hommes pour les damner, a pu entrer dans les cervelles.

A.

Par une équivoque, comme la puiſſance papiſtique eſt fondée ſur un jeu de mots: *Tu es pierre, et ſur cette pierre j'établirai mon égliſe.*

Voici l'équivoque qui damne tous les petits enfans. DIEU défend à *Eve* et à ſon mari de manger de l'arbre de la ſcience qu'il avait planté dans ſon jardin; il leur dit: *Le jour que vous en mangerez, vous mourrez de mort.* Ils en mangèrent et n'en moururent point. Au contraire, *Adam* vécut encore neuf cents trente ans. Il faut donc entendre une autre mort; c'eſt la mort de l'ame, la damnation. Mais il n'eſt point dit qu'*Adam* ſoit damné: ce ſont donc ſes enfans qui le feront; et comment cela? c'eſt que DIEU condamne le ſerpent qui avait

féduit *Eve* à marcher fur le ventre ; (car auparavant vous voyez bien qu'il marchait fur fes pieds.) Et la race d'*Adam* eft condamnée à être mordue au talon par le ferpent. Or le ferpent, c'eft vifiblement le diable ; et le talon qu'il mord, c'eft notre ame. *L'homme écrafera la tête des ferpens tant qu'il pourra ;* il eft clair qu'il faut entendre par là le meffie qui a triomphé du diable.

Mais comment a-t-il écrafé la tête du vieux ferpent ? en lui livrant tous les enfans qui ne font pas baptifés. C'eft là le myftère. Et comment les enfans font-ils damnés, parce que leur premier père et leur première mère avaient mangé du fruit de leur jardin ? c'eft encore là le myftère.

C.

Je vous arrête là. N'eft-ce pas pour *Caïn* que nous fommes damnés, et non pas pour *Adam* ? Car nous avons la mine de defcendre de *Caïn*, fi je ne me trompe, attendu qu'*Abel* mourut fans être marié ; et il me paraît qu'il eft plus raifonnable d'être damné pour un fratricide que pour une pomme.

A.

Ce ne peut être pour *Caïn* ; car il eft dit que DIEU le protégea, et lui mit un figne, de peur qu'on ne le battît ou qu'on ne le tuât ; il eft dit même qu'il fonda une ville dans le

temps qu'il était encore presque seul sur la terre avec son père et sa mère, sa sœur dont il fit sa femme, et avec un fils nommé *Enoch*. J'ai vu même un des plus ennuyeux livres, intitulé *la Science du gouvernement*, par un sénéchal de Forcalquier, nommé *Réal*, qui fait dériver les lois de la ville bâtie par notre père *Caïn*.

Mais, quoi qu'il en soit, il est indubitable que les Juifs n'avaient jamais entendu parler du péché originel, ni de la damnation éternelle des petits enfans morts sans être circoncis. Les saducéens, qui ne croyaient pas l'immortalité de l'ame, et les pharisiens, qui croyaient la métempsycose, ne pouvaient pas admettre la damnation éternelle, quelque pente qu'aient les fanatiques à croire les contradictoires.

JÉSUS fut circoncis à huit jours, et baptisé étant adulte, selon la coutume de plusieurs juifs qui regardaient le baptême comme une purification des souillures de l'ame; c'était un ancien usage des peuples de l'Indus et du Gange, à qui les brachmanes avaient fait accroire que l'eau lave les péchés comme les vêtemens. JESUS, en un mot, circoncis et baptisé, ne parle dans aucun évangile du péché originel. Aucun apôtre ne dit que les petits enfans non baptisés seront brûlés à tout jamais

pour la pomme d'*Adam*. Aucun des premiers pères de l'Eglife n'avança cette cruelle chimère ; et vous favez d'ailleurs qu'*Adam*, *Eve*, *Abel* et *Caïn* n'ont jamais été connus que du petit peuple juif.

B.

Qui a donc dit cela nettement le premier?

A.

C'eft l'africain *Auguftin*, homme d'ailleurs refpectable, mais qui tord quelques paffages de S[t] *Paul* pour en inférer, dans fes lettres à *Evode* et à *Jérôme*, que DIEU précipite du fein de leurs mères dans les enfers les enfans qui périffent dans leurs premiers jours. Lifez furtout le fecond livre de la revue de fes ouvrages, chapitre XLV. *La foi catholique enfeigne que tous les hommes naiffent fi coupables, que les enfans même font certainement damnés quand ils meurent fans avoir été régénérés en* JESUS.

Il eft vrai que la nature, foulevée dans le cœur de ce rhéteur, le force à frémir de cette fentence barbare : cependant il la prononce ; il ne fe rétracte point, lui qui changea fi fouvent d'opinion. L'Eglife fait valoir ce fyftême terrible pour rendre fon baptême plus néceffaire. Les communions réformées déteftent aujourd'hui ce fyftême. La plupart des théologiens n'ofent plus l'admettre ; cependant ils continuent à reconnaître que nos enfans

appartiennent à l'enfer. Cela eſt ſi vrai que le prêtre, en baptiſant ces petites créatures, leur demande ſi elles renoncent au diable, et le parrain, qui répond pour elles, eſt aſſez bon pour dire oui.

C.

Je ſuis content de tout ce que vous avez dit; je penſe que la nature de l'homme n'eſt pas tout-à-fait diabolique. Mais pourquoi dit-on que l'homme eſt toujours porté au mal?

A.

Il eſt porté à ſon bien-être, lequel n'eſt un mal que quand il opprime ſes frères. DIEU lui a donné l'amour propre qui lui eſt utile, la bienveillance qui eſt utile à ſon prochain, la colère qui eſt dangereuſe, la compaſſion qui le déſarme, la ſympathie avec pluſieurs de ſes compagnons, l'antipathie avec d'autres. Beaucoup de beſoins et beaucoup d'induſtrie, l'inſtinct, la raiſon et les paſſions, voilà l'homme. Quand vous ſerez des dieux, eſſayez de faire un homme ſur un meilleur modèle.

QUATRIEME ENTRETIEN.

De la loi naturelle, et de la curiofité.

B.

Nous fommes bien convaincus que l'homme n'eft point un être abfolument déteftable ; mais venons au fait : qu'appelez-vous jufte et injufte ?

A.

Ce qui paraît tel à l'univers entier.

C.

L'univers eft compofé de bien des têtes. On dit qu'à Lacédémone on applaudiffait aux larcins pour lefquels on condamnait aux mines dans Athènes.

A.

Abus de mots. Il ne pouvait fe commettre de larcin à Sparte, lorfque tout y était commun. Ce que vous appelez *vol* était la punition de l'avarice.

B.

Il était défendu d'époufer fa fœur à Rome. Il était permis chez les Egyptiens, les Athéniens, et même chez les Juifs, d'époufer fa fœur de père : car, malgré le Lévitique, la jeune

Thamar dit à ſon frère *Ammon :* Mon frère, ne me faites point de ſottiſes ; mais demandez-moi en mariage à mon père, il ne vous refuſera pas.

A.

Lois de convention que tout cela, uſages arbitraires, modes qui paſſent. L'eſſentiel demeure toujours. Montrez-moi un pays où il ſoit honnête de me ravir le fruit de mon travail, de violer ſa promeſſe, de mentir pour nuire, de calomnier, d'aſſaſſiner, d'empoiſonner, d'être ingrat envers ſon bienfaiteur, de battre ſon père et ſa mère quand ils vous préſentent à manger.

B.

Voici ce que j'ai lu dans une déclamation qui a été connue en ſon temps ; j'ai tranſcrit ce morceau qui me paraît ſingulier.

» Le premier qui, ayant enclos un terrain, » s'aviſa de dire ceci eſt à moi, et trouva » des gens aſſez ſimples pour le croire, fut » le vrai fondateur de la ſociété civile. Que » de crimes, de guerres, de meurtres ; que de » misères et d'horreurs n'eût point épargné » au genre-humain celui qui, arrachant le » pieu, ou comblant le foſſé, eût crié à ſes » ſemblables : Gardez - vous d'écouter cet » impoſteur ; vous êtes perdus ſi vous oubliez

„ que les fruits ſont à tous, et que la terre „ n'eſt à perſonne. „ (2)

C.

Il faut que ce ſoit quelque voleur de grand chemin, bel-eſprit, qui ait écrit cette impertinence.

A.

Je ſoupçonne ſeulement que c'eſt un gueux fort pareſſeux; car, au lieu d'aller gâter le terrain d'un voiſin ſage et induſtrieux, il n'avait qu'à l'imiter; et chaque père de famille ayant ſuivi cet exemple, voilà bientôt un très-joli village tout formé. L'auteur de ce paſſage me paraît un animal bien inſociable.

B.

Vous croyez donc qu'en outrageant et en volant le bon homme qui a entouré d'une haie vive ſon jardin et ſon poulailler, il a manqué aux premiers devoirs de la loi naturelle?

A.

Oui; oui, encore une fois, il y a une loi naturelle, et elle ne conſiſte ni à faire le mal d'autrui, ni à s'en réjouir.

(2) Diſcours ſur l'inégalité par *Rouſſeau*; c'eſt un des exemples des contradictions de l'eſprit humain, qu'on ait regardé l'auteur de ce paſſage ſcandaleux, et de tant d'autres, comme un prédicateur de la vertu, et M. de *Voltaire* comme un corrupteur de la morale. Il n'y a que les grands hommes auxquels on ne pardonne rien.

C.

Il y a des gens pourtant qui difent que rien n'eft plus naturel que de faire du mal. Beaucoup d'enfans s'amufent à plumer leurs moineaux ; et il n'y a guère d'hommes faits qui ne courent avec un fecret plaifir fur le rivage de la mer pour jouir du fpectacle d'un vaiffeau battu par les vents, qui s'entr'ouvre et qui s'engloutit par degrés dans les flots, tandis que les paffagers lèvent les mains au ciel, et tombent dans l'abyme de l'eau avec leurs femmes qui tiennent leurs enfans dans leurs bras. *Lucrèce* en donne la raifon.

. . . . *Quibus ipfe malis careas quia cernere fuave eft.*
On voit avec plaifir les maux qu'on ne fent pas.

A.

Lucrèce ne fait ce qu'il dit ; et il y eft fort fujet, malgré fes belles defcriptions. On court à un tel fpectacle par curiofité. La curiofité eft un fentiment naturel à l'homme ; mais il n'y a pas un des fpectateurs qui ne fît fes derniers efforts, s'il le pouvait, pour fauver ceux qui fe noient.

Quand les petits garçons et les petites filles déplument leurs moineaux, c'eft purement par efprit de curiofité, comme lorfqu'elles mettent en pièces les jupes de leurs poupées.

C'eft

C'eſt cette paſſion ſeule qui conduit tant de monde aux exécutions publiques. *Etrange empreſſement de voir des miſérables !* a dit l'auteur d'une tragédie.

Je me ſouviens qu'étant à Paris, lorſqu'on fit ſouffrir à *Damiens* une mort des plus recherchées et des plus affreuſes qu'on puiſſe imaginer, toutes les fenêtres qui donnaient ſur la place furent louées chèrement par les dames ; aucune d'elles aſſurément ne feſait la réflexion conſolante qu'on ne la tenaillerait point aux mamelles, qu'on ne verſerait point du plomb fondu et de la poix réſine bouillante dans ſes plaies, et que quatre chevaux ne tireraient point ſes membres diſloqués et ſanglans. Un des bourreaux jugea plus ſainement que *Lucrèce;* car lorſqu'un des académiciens de Paris voulut entrer dans l'enceinte pour examiner la choſe de plus près, et qu'il fut repouſſé par les archers, *laiſſez entrer monſieur*, dit-il, *c'eſt un amateur ;* c'eſt-à-dire, c'eſt un curieux : ce n'eſt pas par méchanceté qu'il vient ici, ce n'eſt pas par un retour ſur ſoi-même, pour goûter le plaiſir de n'être pas écartelé ; c'eſt uniquement par curioſité, comme on va voir des expériences de phyſique.

B.

Soit ; je conçois que l'homme n'aime et ne fait le mal que pour ſon avantage ; mais tant

de gens ſont portés à ſe procurer leur avantage par le malheur d'autrui ; la vengeance eſt une paſſion ſi violente ; il y en a des exemples ſi funeſtes ; l'ambition plus fatale encore a inondé la terre de tant de ſang, que, lorſque je m'en retrace l'horrible tableau, je ſuis tenté de me rétracter, et d'avouer que l'homme eſt très-diabolique. J'ai beau avoir dans mon cœur la notion du juſte et de l'injuſte ; un *Attila* que S[t] *Léon* courtiſe, un *Phocas* que S[t] *Grégoire* flatte avec la plus lâche baſſeſſe, un *Alexandre VI* ſouillé de tant d'inceſtes, de tant d'homicides, de tant d'empoiſonnèmens, avec lequel le faible *Louis XII*, qu'on appelle *bon*, fait la plus indigne et la plus étroite alliance, un *Cromwell* dont le cardinal *Mazarin* recherche la protection, et pour qui il chaſſe de France les héritiers de *Charles I*, couſins-germains de *Louis XIV*, &c. &c. &c. cent exemples pareils dérangent mes idées, et je ne ſais plus où j'en ſuis.

A.

Eh bien, les orages empêchent-ils que nous ne jouiſſions aujourd'hui d'un beau ſoleil? le tremblement qui a détruit la moitié de la ville de Lisbonne empêche-t-il que vous n'ayez fait très-commodément le voyage de Madrid à Rome ſur la terre affermie? Si *Attila* fut un brigand, et le cardinal *Mazarin* un

fripon, n'y a-t-il pas des princes et des miniſtres honnêtes gens ? et l'idée de la juſtice ne ſubſiſte-t-elle pas toujours ? C'eſt ſur elle que ſont fondées toutes les lois; les Grecs les appelaient *filles du ciel;* cela ne veut dire que filles de la nature.

C.

N'importe, je ſuis près de me rétracter auſſi; car je vois qu'on n'a fait des lois que parce que les hommes ſont méchans. Si les chevaux étaient toujours dociles, on ne leur aurait jamais mis de frein. Mais, ſans perdre notre temps à fouiller dans la nature de l'homme, et à comparer les prétendus ſauvages aux prétendus civiliſés, voyons quel eſt le mors qui convient le mieux à notre bouche.

A.

Je vous avertis que je ne ſaurais ſouffrir qu'on me bride ſans me conſulter, que je veux me brider moi-même, et donner ma voix pour ſavoir au moins qui me montera ſur le dos.

C.

Nous ſommes à peu-près de la même écurie.

CINQUIEME ENTRETIEN.

Des manières de perdre et de garder ſa liberté, et de la théocratie.

B.

MONSIEUR *A*, vous me paraiſſez un anglais très-profond ; comment imaginez-vous que ſe ſoient établis tous ces gouvernemens dont on a peine à retenir les noms, monarchique, deſpotique, tyrannique, oligarchique, ariſtocratique, démocratique, anarchique, théocratique, diabolique, et les autres qui ſont mêlés de tous les précédens ?

C.

Oui ; chacun fait ſon roman, parce que nous n'avons point d'hiſtoire véritable. Dites-nous, M. *A*, quel eſt votre roman ?

A.

Puiſque vous le voulez, je m'en vais donc perdre mon temps à vous parler ; et vous, le vôtre à m'écouter.

J'imagine d'abord que deux petites peuplades voiſines, compoſée chacune d'environ une centaine de familles, ſont ſéparées par un ruiſſeau, et cultivent un aſſez bon terrain : car ſi elles ſe ſont fixées en cet endroit, c'eſt que la terre y eſt fertile.

Comme chaque individu a reçu également de la nature deux bras, deux jambes et une tête, il me paraît impoſſible que les habitans de ce petit canton n'aient pas d'abord été tous égaux. Et, comme ces deux peuplades ſont ſéparées par un ruiſſeau, il me paraît encore impoſſible qu'elles n'aient pas été ennemies, car il y aura eu néceſſairement quelque différence dans leur manière de prononcer les mêmes mots. Les habitans du midi du ruiſſeau ſe ſeront ſurement moqués de ceux qui ſont au nord; et cela ne ſe pardonne point. Il y aura eu une grande émulation entre les deux villages; quelque fille, quelque femme aura été enlevée. Les jeunes gens ſe ſeront battus à coups de poing, de gaules et de pierres, à pluſieurs repriſes. Les choſes étant égales juſque-là de part et d'autre, celui qui paſſe pour le plus fort et le plus habile du village du nord dit à ſes compagnons: Si vous voulez me ſuivre et faire ce que je vous dirai, je vous rendrai les maîtres du village du midi.

Il parle avec tant d'aſſurance, qu'il obtient leurs ſuffrages. Il leur fait prendre de meilleures armes que n'en a la peuplade oppoſée. Vous ne vous êtes battus juſqu'à préſent qu'en plein jour, leur dit-il; il faut attaquer vos ennemis pendant qu'ils dorment. Cette idée paraît

d'un grand génie à la fourmillière du ſeptentrion ; elle attaque la fourmillière méridionale dans la nuit, tue quelques habitans dormeurs, en eſtropie pluſieurs (comme firent noblement *Ulyſſe* et *Rheſus*), enlève les filles et le reſte du bétail, après quoi, la bourgade victorieuſe ſe querelle néceſſairement pour le partage des dépouilles. Il eſt naturel qu'ils s'en rapportent au chef qu'ils ont choiſi pour cette expédition héroïque. Le voilà donc établi capitaine et juge. L'invention de ſurprendre, de voler et de tuer ſes voiſins, a imprimé la terreur dans le midi, et le reſpect dans le nord.

Ce nouveau chef paſſe dans le pays pour un grand homme ; on s'accoutume à lui obéir, et lui encore plus à commander. Je crois que ce pourrait bien être-là l'origine de la monarchie.

C.

Il eſt vrai que le grand art de ſurprendre, tuer et voler eſt un héroïſme de la plus haute antiquité. Je ne trouve point de ſtratagème de guerre, dans *Frontin*, comparable à celui des enfans de *Jacob*, qui venaient en effet du nord, et qui ſurprirent, tuèrent et volèrent les Sichimites qui demeuraient au midi. C'eſt un rare exemple de ſaine politique et de ſublime valeur. Car le fils du roi de Sichem étant éperdument amoureux de *Dina*, fille du

patriarche *Jacob*, laquelle ayant fix ans tout au plus était déjà nubile, et les deux amans ayant couché enfemble, les enfans de *Jacob* proposèrent au roi de Sichem, au prince fon fils, et à tous les Sichimites de fe faire circoncire pour ne faire enfemble qu'un feul peuple; et fitôt que les Sichimites, s'étant coupé le prépuce, fe furent mis au lit, deux patriarches, *Siméon* et *Lévi*, furprirent eux feuls tous les Sichimites, et les tuèrent, et dix autres patriarches les volèrent. Cela ne cadre pas pourtant avec votre fyftême; car c'étaient les furpris, les tués et les volés qui avaient un roi, et les affaffins et les voleurs n'en avaient pas encore.

A.

Apparemment que les Sichimites avaient fait autrefois quelque pareille belle action, et qu'à la longue leur chef était devenu monarque. Je conçois qu'il y eut des voleurs qui eurent des chefs, et d'autres voleurs qui n'en eurent point. Les Arabes du défert, par exemple, furent prefque toujours des voleurs républicains; mais les Perfans, les Mèdes furent des voleurs monarchiques. Sans difcuter avec vous les prépuces de Sichem et les voleries des Arabes, j'ai dans la tête que la guerre offenfive a fait les premiers rois, et que la guerre défenfive a fait les premières républiques.

Un chef de brigands tel que *Déjoces* (s'il a exifté,) ou *Cofrou* nommé *Cyrus*, ou *Romulus* affaffin de fon frère, ou *Clovis* autre affaffin, *Genferic*, *Attila* fe font rois : les peuples qui demeurent dans des cavernes, dans des îles, dans des marais, dans des gorges de montagnes, dans des rochers, confervent leur liberté, comme les Suiffes, les Grifons, les Vénitiens, les Génois. On vit autrefois les Tyriens, les Carthaginois et les Rhodiens conferver la leur, tant qu'on ne put aborder chez eux par mer. Les Grecs furent long-temps libres dans un pays hériffé de montagnes; les Romains dans leurs fept collines reprirent leur liberté dès qu'ils le purent, et l'ôtèrent enfuite à plufieurs peuples en les furprenant, en les tuant et en les volant, comme nous l'avons déjà dit. Et enfin la terre appartint par-tout au plus fort et au plus habile.

A mefure que les efprits fe font raffinés, on a traité les gouvernemens comme les étoffes dans lefquelles on a varié les fonds, les deffins et les couleurs. Ainfi la monarchie d'Efpagne eft auffi différente de celle d'Angleterre que le climat. Celle de Pologne ne reffemble en rien à celle d'Angleterre. La république de Venife eft le contraire de celle de Hollande.

C.

C.

Tout cela eſt palpable; mais parmi tant de formes de gouvernement, eſt-il bien vrai qu'il y ait jamais eu une théocratie?

A.

Cela eſt ſi vrai que la théocratie eſt encore par-tout, et que du Japon à Rome on vous montre des lois émanées de DIEU même.

B.

Mais ces lois ſont toutes différentes, toutes ſe combattent. La raiſon humaine peut très-bien ne pas comprendre que DIEU ſoit deſcendu ſur la terre pour ordonner le pour et le contre, pour commander aux Egyptiens et aux Juifs de ne jamais manger de cochon après s'être coupé le prépuce, et pour nous laiſſer à nous des prépuces et du porc frais. Il n'a pu défendre l'anguille et le lièvre en Paleſtine, en permettant le lièvre en Angleterre, et en ordonnant l'anguille aux papiſtes les jours maigres. J'avoue que je tremble d'examiner. Je crains de trouver là des contradictions.

A.

Bon, les médecins n'ordonnent-ils pas des remèdes contraires dans les mêmes maladies? L'un vous ordonne le bain froid, l'autre le

bain chaud; celui-ci vous ſaigne, celui-là vous purge, cet autre vous tue. Un nouveau venu empoiſonne votre fils, et devient l'oracle de votre petit-fils.

C.

Cela eſt curieux. J'aurais bien voulu voir, en exceptant *Moïſe* et les autres véritablement inſpirés, le premier impudent qui oſa faire parler DIEU.

A.

Je penſe qu'il était un compoſé de fanatiſme et de fourberie. La fraude ſeule ne ſuffirait pas; elle faſcine, et le fanatiſme ſubjugue. Il eſt vraiſemblable, comme dit un de mes amis, que ce métier commença par les rêves. Un homme d'une imagination allumée voit en ſonge ſon père et ſa mère mourir; ils ſont tous deux vieux et malades, ils meurent; le rêve eſt accompli : le voilà perſuadé qu'un Dieu lui a parlé en ſonge. Pour peu qu'il ſoit audacieux et fripon (deux choſes très-communes), il ſe met à prédire au nom de ce Dieu. Il voit que dans une guerre ſes compatriotes ſont ſix contre un, il leur prédit la victoire, à condition qu'il aura la dixme du butin.

Le métier eſt bon; mon charlatan forme des élèves qui ont tous le même intérêt que

lui. Leur autorité augmente par leur nombre. DIEU leur révèle que les meilleurs morceaux des moutons et des bœufs, les volailles les plus graſſes, la mère-goutte du vin leur appartiennent.

The prieſts eat roaſt beef, and the people ſtare.

Le roi du pays fait d'abord un marché avec eux pour être mieux obéi par le peuple; mais bientôt le monarque eſt la dupe du marché : les charlatans ſe ſervent du pouvoir que le monarque leur a laiſſé prendre ſur la canaille pour l'aſſervir lui-même. Le monarque regimbe, le prêtre le dépoſsède au nom de DIEU. *Samuel* détrône *Saül*, *Grégoire VII* détrône l'empereur *Henri IV*, et le prive de la ſépulture. Ce ſyſtême diabolico - théocratique dure juſqu'à ce qu'il ſe trouve des princes aſſez bien élevés, et qui aient aſſez d'eſprit et de courage pour rogner les ongles aux *Samuels* et aux *Grégoires*. Telle eſt, ce me ſemble, l'hiſtoire du genre-humain.

B.

Il n'eſt pas beſoin d'avoir lu pour juger que les choſes ont dû ſe paſſer ainſi. Il n'y a qu'à voir la populace imbécille d'une ville de province dans laquelle il y a deux couvens de moines, quelques magiſtrats éclairés et un

commandant qui a du bon ſens. Le peuple eſt toujours prêt à s'attrouper autour des cordeliers et des capucins ; le commandant veut les contenir ; le magiſtrat, fâché contre le commandant, rend un arrêt qui ménage un peu l'inſolence des moines et la crédulité du peuple : l'évêque eſt encore plus fâché que le magiſtrat ſe ſoit mêlé d'une affaire divine ; et les moines reſtent puiſſans juſqu'à ce qu'une révolution les aboliſſe.

.... Hominum mores tibi noſſe volenti
Sufficit una domus.

SIXIEME ENTRETIEN.

Des trois gouvernemens, et de mille erreurs anciennes.

B.

ALLONS au fait. Je vous avouerai que je m'accommoderais aſſez d'un gouvernement démocratique. Je trouve que ce philoſophe avait tort, qui diſait à un partiſan d'un gouvernement populaire : *Commence par l'eſſayer dans ta maiſon, tu t'en repentiras bien vîte.* Avec ſa permiſſion, une maiſon et une ville ſont deux choſes fort différentes. Ma maiſon eſt

à moi; mes enfans ſont à moi; mes domeſtiques, quand je les paye, ſont à moi; mais de quel droit mes concitoyens m'appartiendraient-ils? tous ceux qui ont des poſſeſſions dans le même territoire ont droit également au maintien de l'ordre dans ce territoire. J'aime à voir des hommes libres faire eux-mêmes les lois ſous leſquelles ils vivent, comme ils ont fait leurs habitations. C'eſt un plaiſir pour moi que mon maçon, mon charpentier, mon forgeron, qui m'ont aidé à bâtir mon logement, mon voiſin l'agriculteur, et mon ami le manufacturier s'élèvent tous au-deſſus de leur métier, et connaiſſent mieux l'intérêt public que le plus inſolent chiaoux de Turquie. Aucun laboureur, aucun artiſan dans une démocratie n'a la vexation et le mépris à redouter; aucun n'eſt dans le cas de ce chapelier qui préſentait ſa requête à un duc et pair pour être payé de ſes fournitures: Eſt-ce que vous n'avez rien reçu, mon ami, ſur votre partie? Je vous demande pardon, Monſeigneur, j'ai reçu un ſoufflet de monſeigneur votre intendant.

Il eſt bien doux de n'être point expoſé à être traîné dans un cachot pour n'avoir pu payer à un homme qu'on ne connaît pas, un impôt dont on ignore la valeur et la cauſe, et juſqu'à l'exiſtence.

Etre libre, n'avoir que des égaux, eſt la vraie vie, la vie naturelle de l'homme; toute autre eſt un indigne artifice, une mauvaiſe comédie, où l'un joue le perſonnage de maître, l'autre d'eſclave, celui-là de paraſite, et cet autre d'entremetteur. Vous m'avouerez que les hommes ne peuvent être deſcendus de l'état naturel que par lâcheté et par bêtiſe.

C.

Cela eſt clair : perſonne ne peut avoir perdu ſa liberté que pour n'avoir pas ſu la défendre. Il y a eu deux manières de la perdre : c'eſt quand les ſots ont été trompés par des fripons, ou quand les faibles ont été ſubjugués par les forts. On parle de je ne ſais quels vaincus à qui je ne ſais quels vainqueurs firent crever un œil; il y a des peuples à qui on a crevé les deux yeux comme aux vieilles roſſes à qui l'on fait tourner la meule. Je veux garder mes yeux; je m'imagine qu'on en crève un dans l'Etat ariſtocratique, et deux dans l'Etat monarchique.

A.

Vous parlez comme un citoyen de la Nord-Hollande, et je vous le pardonne.

C.

Pour moi je n'aime que l'ariſtocratie; le peuple n'eſt pas digne de gouverner. Je ne

ſaurais ſouffrir que mon perruquier ſoit légiſlateur. J'aimerais mieux ne porter jamais de perruque ; il n'y a que ceux qui ont reçu une très-bonne éducation qui ſoient faits pour conduire ceux qui n'en ont reçu aucune. Le gouvernement de Veniſe eſt le meilleur ; cette ariſtocratie eſt le plus ancien Etat de l'Europe. Je mets après lui le gouvernement d'Allemagne. Faites-moi noble vénitien ou comte de l'Empire ; je vous déclare que je ne peux vivre joyeuſement que dans l'une ou dans l'autre de ces deux conditions.

A.

Vous êtes un ſeigneur riche, M. *C*, et j'approuve fort votre façon de penſer. Je vois que vous ſeriez pour le gouvernement des Turcs, ſi vous étiez empereur de Conſtantinople. Pour moi, quoique je ne ſois que membre du parlement de la Grande-Bretagne, je regarde ma conſtitution comme la meilleure de toutes ; et je citerai pour mon garant un témoignage qui n'eſt pas récuſable : c'eſt celui d'un français qui, dans un poëme conſacré aux vérités et non aux vaines fictions, parle ainſi de notre gouvernement :

Aux murs de Weſtminſter on voit paraître enſemble
Trois pouvoirs étonnés du nœud qui les raſſemble,

Les députés du peuple, et les grands, et le roi,
Divisés d'intérêt, réunis par la loi ;
Tous trois membres sacrés de ce corps invincible,
Dangereux à lui-même, à ses voisins terrible.

C.

Dangereux à lui-même ! Vous avez donc de très-grands abus chez vous ?

A.

Sans doute, comme il en fut chez les Romains, chez les Athéniens, et comme il y en aura toujours chez les hommes. Le comble de la perfection humaine est d'être puissant et heureux avec des abus énormes ; et c'est à quoi nous sommes parvenus. Il est dangereux de trop manger ; mais je veux que ma table soit bien garnie.

B.

Voulez-vous que nous ayons le plaisir d'examiner à fond tous les gouvernemens de la terre, depuis l'empereur chinois *Hiao*, et depuis la horde hébraïque jusqu'aux dernières dissentions de Raguse et de Genève ?

A.

Dieu m'en préserve ! je n'ai que faire de fouiller dans les archives des étrangers pour régler mes comptes. Assez de gens, qui n'ont pu gouverner une servante et un valet, se

ſont mêlés de régir l'univers avec leur plume. Ne voudriez-vous pas que nous perdiſſions notre temps à lire enſemble le livre de *Boſſuet*, évêque de Meaux, intitulé *la Politique de l'Ecriture ſainte ?* Plaiſante politique que celle d'un malheureux peuple, qui fut ſanguinaire ſans être guerrier, uſurier ſans être commerçant, brigand ſans pouvoir conſerver ſes rapines, preſque toujours eſclave et preſque toujours révolté, vendu au marché par *Titus* et par *Adrien*, comme on vend l'animal que ces Juifs appelaient *immonde*, et qui était plus utile qu'eux. J'abandonne au déclamateur *Boſſuet* la politique des roitelets de Juda et de Samarie, qui ne connurent que l'aſſaſſinat, à commencer par leur *David*, lequel ayant fait le métier de brigand pour être roi, aſſaſſina *Urie* dès qu'il fut le maître; et ce ſage *Salomon* qui commença par aſſaſſiner *Adonias* ſon propre frère au pied de l'autel. Je ſuis las de cet abſurde pédantiſme qui conſacre l'hiſtoire d'un tel peuple à l'inſtruction de la jeuneſſe.

Je ne ſuis pas moins las de tous les livres dans leſquels on répète les fables d'*Hérodote* et de ſes ſemblables ſur les anciennes monarchies de l'Aſie, et ſur les républiques qui ont diſparu.

Qu'ils nous rediſent qu'une *Didon*, ſœur

prétendue de *Pigmalion* (qui ne ſont point des noms phéniciens), s'enfuit de Phénicie pour acheter en Afrique autant de terrain qu'en pourrait contenir un cuir de bœuf, et que le coupant en lanières, elle entoura de ces lanières un territoire immenſe où elle fonda Carthage; que ces hiſtoriens romanciers parlent après tant d'autres, et que tant d'autres nous parlent après eux des oracles d'*Apollon* accomplis, et de l'anneau de *Gigès*, et des oreilles de *Smerdis*, et du cheval de *Darius* qui fit ſon maître roi de Perſe; qu'on s'étende ſur les lois de *Charondas;* qu'on nous répète que la petite ville de Sibaris mit trois cents mille hommes en campagne contre la petite ville de Crotone qui ne put armer que cent mille hommes : il faut mettre toutes ces hiſtoires avec la louve de *Romulus* et de *Remus*, le cheval de Troye et la baleine de *Jonas*.

Laiſſons donc là toute la prétendue hiſtoire ancienne : et à l'égard de la moderne, que chacun cherche à s'inſtruire par les fautes de ſon pays et par celles de ſes voiſins : la leçon ſera longue; mais auſſi voyons toutes les belles inſtitutions par leſquelles les nations modernes ſe ſignalent : cette leçon ſera longue encore.

B.

Et que nous apprendra-t-elle?

A.

Que plus les lois de convention ſe rapprochent de la loi naturelle, et plus la vie eſt ſupportable. (3)

C.

Voyons donc.

SEPTIEME ENTRETIEN.

Que l'Europe moderne vaut mieux que l'Europe ancienne.

C.

SERIEZ-VOUS aſſez hardi pour me ſoutenir que vous autres Anglais vous valez mieux que les Athéniens et les Romains ; que vos combats de coqs ou de gladiateurs, dans une enceinte de planches pourries, l'emportent ſur le coliſée ? les ſavetiers et les bouffons qui jouent leurs rôles dans vos tragédies, ſont-ils ſupérieurs aux héros de *Sophocle?* vos orateurs font-ils oublier *Cicéron* et *Démoſthènes ?* et enfin, Londres eſt-elle mieux policée que l'ancienne Rome ?

(3) Voilà une grande vérité, très-peu connue, mais dite ſi ſimplement, que les lecteurs frivoles ne l'ont pas remarquée ; et on continue à répéter que M. de *Voltaire* était un philoſophe ſuperficiel, parce qu'il n'était ni déclamateur ni énigmatique.

A.

Non; mais Londres vaut dix mille fois mieux qu'elle ne valait alors, et il en eſt de même du reſte de l'Europe.

B.

Ah! exceptez-en, je vous prie, la Gréce qui obéit au grand-turc, et la malheureuſe partie de l'Italie qui obéit au pape.

A.

Je les excepte auſſi; mais ſongez que Paris, qui n'eſt que d'un dixième moins grand que Londres, n'était alors qu'une petite cité barbare. Amſterdam n'était qu'un marais, Madrid un déſert; et de la rive droite du Rhin juſqu'au golfe de Bothnie tout était ſauvage; les habitans de ces climats vivaient, comme les Tartares ont toujours vécu, dans l'ignorance, dans la diſette, dans la barbarie.

Comptez-vous pour peu de choſe qu'il y ait aujourd'hui des philoſophes ſur le trône, à Berlin, en Suède, en Pologne, en Ruſſie, et que les découvertes de notre grand *Newton* ſoient devenues le catéchiſme de la nobleſſe de Moſcou et de Pétersbourg?

C.

Vous m'avouerez qu'il n'en eſt pas de même ſur les bords du Danube (*) et du Manſanarès;

(*) Les rives du Danube ont bien changé depuis l'impreſſion de cet ouvrage.

la lumière eſt venue du Nord; car vous êtes gens du Nord par rapport à moi qui ſuis né ſous le quarante-cinquième degré ; mais toutes ces nouveautés ſont-elles qu'on ſoit plus heureux dans ces pays qu'on ne l'était quand *Céſar* deſcendit dans votre île, où il vous trouva à moitié nus ?

A.

Je le crois fermement ; de bonnes maiſons, de bons vêtemens, de la bonne chère, avec de bonnes lois et de la liberté, valent mieux que la diſette, l'anarchie et l'eſclavage. Ceux qui ſont mécontens de Londres n'ont qu'à s'en aller aux Orcades ; ils y vivront comme nous vivions à Londres du temps de *Céſar* : ils mangeront du pain d'avoine, et s'égorgeront à coups de couteau pour un poiſſon ſéché au ſoleil, et pour une cabane de paille. La vie ſauvage a ſes charmes ; ceux qui la prêchent n'ont qu'à donner l'exemple.

B.

Mais au moins ils vivraient ſous la loi naturelle. La pure nature n'a jamais connu ni débats de parlement, ni prérogatives de la couronne, ni compagnie des Indes, ni impôt de trois ſchellings par livre ſur ſon champ et ſur ſon pré, et d'un ſchelling par fenêtre. Vous pourriez avoir corrompu la nature ; elle

n'eſt point altérée dans les îles Orcades et chez les Topinambous.

A.

Et ſi je vous diſais que ce ſont les ſauvages qui corrompent la nature, et que c'eſt nous qui la ſuivons.

C.

Vous m'étonnez; quoi! c'eſt ſuivre la nature que de ſacrer un archevêque de Cantorbéri? d'appeler un allemand tranſplanté chez vous, *votre majeſté?* de ne pouvoir épouſer qu'une ſeule femme? et de payer plus du quart de votre revenu tous les ans, ſans compter bien d'autres tranſgreſſions contre la nature dont je ne parle pas?

A.

Je vais pourtant vous le prouver, ou je me trompe fort. N'eſt-il pas vrai que l'inſtinct et le jugement, ces deux fils aînés de la nature, nous enſeignent à chercher en tout notre bien-être, et à procurer celui des autres, quand leur bien-être fait le nôtre évidemment? N'eſt-il pas vrai que ſi deux vieux cardinaux ſe rencontraient à jeun et mourans de faim ſous un prunier, ils s'aideraient tous deux machinalement à monter ſur l'arbre pour cueillir des prunes, et que deux petits coquins

de la forêt Noire ou des Chicachas en feraient autant ?

B.

Eh bien, qu'en voulez-vous conclure ?

A.

Ce que ces deux cardinaux et les deux margajats en concluront, que dans tous les cas pareils il faut s'entr'aider. Ceux qui fourniront le plus de fecours à la fociété feront donc ceux qui fuivront la nature de plus près. Ceux qui inventeront les arts (ce qui eft un grand don de DIEU), ceux qui propoferont des lois, ce qui eft infiniment plus aifé, feront donc ceux qui auront le mieux obéi à la loi naturelle ; donc, plus les arts feront cultivés et les propriétés affurées, plus la loi naturelle aura été en effet obfervée ; donc, lorfque nous convenons de payer trois fchellings en commun par livre fterling, pour jouir plus furement de dix-fept autres fchellings ; quand nous convenons de choifir un allemand, pour être fous le nom de *roi* le confervateur de notre liberté, l'arbitre entre les lords et les communes, le chef de la république ; quand nous n'époufons qu'une feule femme par économie, et pour avoir la paix dans la maifon ; quand nous tolérons (parce que nous fommes riches) qu'un archevêque de Cantorbéri ait douze mille pièces de revenu pour foulager

les pauvres, pour prêcher la vertu s'il fait prêcher, pour entretenir la paix dans le clergé, &c. &c. nous fesons plus que de perfectionner la loi naturelle, nous allons au-delà du but; mais le sauvage isolé et brute (s'il y a de tels animaux sur la terre, ce dont je doute fort) que fait-il du matin au soir? que de pervertir la loi naturelle, en étant inutile à lui-même et à tous les hommes.

Une abeille qui ne ferait ni miel ni cire, une hirondelle qui ne ferait pas son nid, une poule qui ne pondrait jamais, corrompraient leur loi naturelle qui est leur instinct. Les hommes insociables corrompent l'instinct de la nature humaine.

C.

Ainsi l'homme déguisé sous la laine des moutons, ou sous l'excrément des vers-à-soie, inventant la poudre à canon pour se détruire, et allant chercher la vérole à deux mille lieues de chez lui, c'est-là l'homme naturel; et le Brasilien tout nu est l'homme artificiel?

A.

Non; mais le Brasilien est un animal qui n'a pas encore atteint le complément de son espèce. C'est un oiseau qui n'a ses plumes que fort tard, une chenille enfermée dans sa féve, qui ne sera papillon que dans quelques siècles. Il aura peut-être un jour des *Newton* et des

Locke,

Locke, et alors il aura rempli toute l'étendue de la carrière humaine, supposé que les organes du Brasilien soient assez forts et assez souples pour arriver à ce terme; car tout dépend des organes. Mais que m'importent après tout le caractère d'un Brasilien et les sentimens d'un Topinambou? Je ne suis ni l'un ni l'autre, je veux être heureux chez moi à ma façon. Il faut examiner l'état où l'on est, et non l'état où l'on ne peut être.

HUITIEME ENTRETIEN.

Des serfs de corps.

B.

Il me paraît que l'Europe est aujourd'hui comme une grande foire. On y trouve tout ce qu'on croit nécessaire à la vie; il y a des corps-de-garde pour veiller à la sureté des magasins; des fripons qui gagnent aux trois dés l'argent que perdent les dupes; des fainéans qui demandent l'aumône, et des marionnettes dans le préau.

A.

Tout cela est de convention, comme vous voyez; et ces conventions de la foire sont fondées sur les besoins de l'homme, sur sa

nature, ſur le développement de ſon intelligence, ſur la cauſe première qui pouſſe le reſſort des cauſes ſecondes. Je ſuis perſuadé qu'il en eſt ainſi dans une république de fourmis; nous les voyons toujours agir ſans bien démêler ce qu'elles font; elles ont l'air de courir au haſard, elles jugent peut-être ainſi de nous; elles tiennent leur foire comme nous la nôtre. Pour moi je ne ſuis pas abſolument mécontent de ma boutique.

C.

Parmi les conventions qui me déplaiſent de cette grande foire du monde, il y en a deux ſurtout qui me mettent en colère; c'eſt qu'on y vende des eſclaves, et qu'il y aît des charlatans dont on paye l'orviétan beaucoup trop cher. *Monteſquieu* m'a fort réjoui dans ſon chapitre des nègres. Il eſt bien comique; il triomphe en s'égayant ſur notre injuſtice.

A.

Nous n'avons pas, à la vérité, le droit naturel d'aller garrotter un citoyen d'Angola pour le mener travailler à coups de nerf de bœuf à nos ſucreries de la Barbade, comme nous avons le droit naturel de mener à la chaſſe le chien que nous avons nourri: mais nous avons le droit de convention. Pourquoi ce nègre ſe vend-il? ou pourquoi ſe

laiſſe-t-il vendre ? je l'ai acheté, il m'appartient ; quel tort lui fais-je ? Il travaille comme un cheval, je le nourris mal, je l'habille de même, il eſt battu quand il déſobéit ; y a-t-il là de quoi tant s'étonner? traitons-nous mieux nos ſoldats ? N'ont-ils pas perdu abſolument leur liberté comme ce nègre ? La ſeule différence entre le nègre et le guerrier, c'eſt que le guerrier coûte bien moins. Un beau nègre revient à préſent à cinq cents écus au moins, et un beau ſoldat en coûte à peine cinquante. Ni l'un ni l'autre ne peut quitter le lieu où il eſt confiné ; l'un et l'autre ſont battus pour la moindre faute. Le ſalaire eſt à peu-près le même ; et le nègre a ſur le ſoldat l'avantage de ne point riſquer ſa vie, et de la paſſer avec ſa négreſſe et ſes négrillons.

B.

Quoi ! vous croyez donc qu'un homme peut vendre ſa liberté qui n'a point de prix ?

A.

Tout a ſon tarif : tant pis pour lui, s'il me vend à bon marché quelque choſe de ſi précieux. Dites qu'il eſt un imbécille ; mais ne dites pas que je ſuis un coquin. (4)

(4) Nous ne pouvons être ici d'accord avec M. de *Voltaire*. 1°. Les principes du droit naturel prononcent la nullité de toute convention dont il réſulte une léſion qui prouve qu'elle eſt l'ouvrage de la démence de l'un des contractans, ou de la violence et de la fraude de l'autre. 2°. Un engagement

C.

Il me semble que *Grotius*, liv. II, chap. V, approuve fort l'esclavage : il trouve même la condition d'un esclave beaucoup plus avantageuse que celle d'un homme de journée qui n'est pas toujours sûr d'avoir du pain.

B.

Mais *Montesquieu* regarde la servitude comme une espèce de péché contre nature. Voilà un hollandais citoyen libre qui veut des esclaves, et un français qui n'en veut point ; il ne croit pas même au droit de la guerre.

A.

Et quel autre droit peut-il donc y avoir

est nul par la même raison toutes les fois que les conditions de cet engagement n'ont point une étendue déterminée. 3°. Quand il serait vrai qu'on pût se vendre soi-même, on ne pourrait point vendre sa postérité. Un homme ne pourrait avoir le droit d'en vendre un autre, à moins qu'il ne se fût vendu volontairement, et que cette permission fût une des clauses de la vente ; l'esclavage ne serait donc alors légitime que dans des cas très-rares. D'ailleurs un homme qui abuse de l'imbécillité d'un autre est précisément ce que M. *A* ne veut pas être. Il n'y a nulle parité entre l'état d'un esclave et celui d'un soldat. Les conditions de l'engagement du soldat sont déterminées, son châtiment, s'il y manque, est réglé par une loi, et est infligé par le jugement d'un officier, qui est dans ce cas une espèce de magistrat, un homme chargé d'exercer une partie de la puissance publique. Cet officier n'est pas juge et partie comme le maître à l'égard de son esclave. Les soldats peuvent être réellement en certains pays dans une situation pareille à la servitude des nègres, et alors cet esclavage est une violation du droit naturel ; mais l'état de soldat n'est pas en lui-même un état d'esclavage.

dans la guerre que celui du plus fort? Je ſuppoſe que je me trouve en Amérique engagé dans une action contre des Eſpagnols. Un eſpagnol m'a bleſſé, je ſuis prêt à le tuer; il me dit : Brave anglais, ne me tue pas, et je te ſervirai. J'accepte la propoſition, je lui fais ce plaiſir, je le nourris d'ail et d'oignons; il me lit les ſoirs *Don-Quichotte* à mon coucher, quel mal y a-t-il à cela, s'il vous plaît? Si je me rends à un eſpagnol aux mêmes conditions, quel reproche ai-je à lui faire? Il n'y a dans un marché que ce qu'on y met, comme dit l'empereur *Juſtinien*. (5)

Monteſquieu n'avoue-t-il pas lui-même qu'il y a des peuples d'Europe chez leſquels il eſt fort commun de ſe vendre, comme, par exemple, les Ruſſes?

(5) Cela ſuppoſe qu'on a droit de tùer un homme qui ſe rend; ſans quoi celui qui fait eſclave un ennemi, au lieu de le tuer, eſt un peu plus coupable qu'un voleur de grand chemin qui ne tue point ceux qui donnent leur bourſe de bonne grâce. Il vaut mieux faire un homme eſclave que de le tuer, comme il vaut mieux voler que d'aſſaſſiner; mais de ce qu'on a fait un moindre crime, il ne s'enſuit point qu'on ait ſur le fruit de ce crime un véritable droit. Au reſte ces déciſions de M. *A* ne ſont pas la véritable opinion de M. de *Voltaire*. Il a voulu peindre un caractère un peu dur, qui ſe ſoucie fort peu des hommes aſſez lâches et aſſez imbécilles pour reſter dans l'eſclavage, et qui trouve fort bon qu'on le faſſe eſclave, s'il eſt aſſez faible pour préférer la vie à la liberté.

B.

Il eſt vrai qu'il le dit (*r*), et qu'il cite le capitaine *Jean Perri* dans l'*Etat préſent de la Ruſſie ;* mais il cite à ſon ordinaire. *Jean Perri* dit préciſément le contraire (*s*). Voici ſes propres mots : *Le czar a ordonné que perſonne ne ſe dirait à l'avenir ſon eſclave, ſon golut, mais ſeulement raad qui ſignifie* ſujet. *Il eſt vrai que le peuple n'en tire aucun avantage réel, car il eſt encore aujourd'hui eſclave.*

En effet, tous les cultivateurs, tous les habitans des terres appartenantes aux boyards ou aux prêtres ſont eſclaves. Si l'impératrice de Ruſſie commence à créer des hommes libres, elle rendra par là ſon nom immortel.

Au reſte, à la honte de l'humanité, les agriculteurs, les artiſans, les bourgeois qui ne ſont pas citoyens des grandes villes ſont encore eſclaves, ſerfs de glèbe, en Pologne, en Bohème, en Hongrie, en pluſieurs provinces de l'Allemagne, dans la moitié de la Franche-Comté, dans le quart de la Bourgogne ; ce qu'il y a de contradictoire, c'eſt qu'ils ſont eſclaves des prêtres. Il y a tel évêque qui n'a guère que des ſerfs de glèbe de main-morte dans ſon territoire : telle eſt l'humanité, telle eſt la charité chrétienne.

(*r*) Livre XV, chapitre VI.

(*s*) Page 228.

Quant aux esclaves faits pendant la guerre, on ne voit chez les religieux chevaliers de Malte que des esclaves de Turquie ou des côtes d'Afrique, enchaînés aux rames de leurs galères chrétiennes.

A.

Par ma foi, si des évêques et des religieux ont des esclaves, je veux en avoir aussi.

B.

Il ferait mieux que personne n'en eût.

C.

La chose arrivera infailliblement quand la paix perpétuelle de l'abbé de *Saint-Pierre* sera signée par le grand-turc et par toutes les puissances, et qu'on aura bâti la ville d'arbitrage auprès du trou qu'on voulait percer jusqu'au centre de la terre, pour savoir bien précisément comment il faut se conduire sur sa surface.

NEUVIEME ENTRETIEN.

Des esprits serfs.

B.

Si vous admettez l'esclavage du corps, vous ne permettez pas du moins l'esclavage des esprits ?

A.

Entendons-nous, s'il vous plaît. Je n'admets point l'esclavage du corps parmi les principes

de la société. Je dis seulement qu'il vaut mieux pour un vaincu être esclave que d'être tué, en cas qu'il aime plus la vie que la liberté.

Je dis que le nègre qui se vend est un fou, et que le père nègre qui vend son négrillon est un barbare; mais que je suis un homme fort sensé d'acheter ce nègre et de le faire travailler à ma sucrerie. Mon intérêt est qu'il se porte bien, afin qu'il travaille. Je serai humain envers lui, et je n'exige pas de lui plus de reconnaissance que de mon cheval, à qui je suis obligé de donner de l'avoine, si je veux qu'il me serve (6). Je suis avec mon

(6) C'est ici une autre question. Puis-je, l'esclavage étant établi dans une société, acheter un esclave, qui sans cela deviendrait l'esclave d'un autre, que je traiterai avec humanité, à qui je rendrai la liberté lorsqu'il m'aura valu ce qu'il m'aura coûté, si alors il est encore en état de vivre de son travail, et à qui je ferai une pension s'il a vieilli à mon service? Je vois un esclave sur le marché, je lui dis: Mon ami, mes compatriotes sont des coquins qui violent le droit naturel sans pudeur et sans remords. On va te vendre 1500 livres; je les ai; mais je ne puis faire ce sacrifice pour empêcher ces gens-là de commettre un crime de plus. Si tu veux, je t'achèterai, tu travailleras pour moi, et je te nourrirai; si tu travailles mal, tu es un vaurien; je te chasserai, et tu retomberas entre les mains dont tu sors; si je suis un brutal ou un tyran, si je te donne des coups de nerf de bœuf, si je te prends ta femme ou ta fille, tu ne me dois plus rien, tu deviens libre; fie-toi à ma parole, je ne fais point le mal de sang froid. Veux-tu me suivre? mais cachons ce traité, on ne souffre ici entre ton espèce et la mienne que les conventions qui sont des crimes; celles qui seraient justes sont défendues. Ce discours serait celui d'un homme raisonnable, mais celui qu'il aurait acheté ne serait pas son esclave.

cheval

cheval à peu-près comme DIEU avec l'homme. Si DIEU a fait l'homme pour vivre quelques minutes dans l'écurie de la terre, il fallait bien qu'il lui procurât de la nourriture ; car il ferait abfurde qu'il lui eût fait préfent de la faim et d'un eftomac, et qu'il eût oublié de le nourrir.

C.

Et fi votre efclave vous eft inutile?

A.

Je lui donnerai fa liberté, fans contredit, dût-il s'aller faire moine.

B.

Mais l'efclavage de l'efprit, comment le trouvez-vous ?

A.

Qu'appelez-vous efclavage de l'efprit?

B.

J'entends cet ufage où l'on eft de plier l'efprit de nos enfans, comme les femmes caraïbes pétriffent la tête des leurs ; d'apprendre d'abord à leur bouche à balbutier des fottifes dont nous nous moquons nous-mêmes ; de leur faire croire ces fottifes dès qu'ils peuvent commencer à croire ; de prendre ainfi tous les foins poffibles pour rendre une nation idiote, pufillanime et barbare ; d'inftituer enfin des

lois qui empêchent les hommes d'écrire, de parler et même de penser, comme *Arnolphe* veut dans la comédie qu'il n'y ait dans sa maison d'écritoire que pour lui, et faire d'*Agnès* une imbécille, afin de jouir d'elle.

A.

S'il y avait de pareilles lois en Angleterre, ou je ferais une belle conspiration pour les abolir, ou je fuirais pour jamais de mon île après y avoir mis le feu.

C.

Cependant il est bon que tout le monde ne dise pas ce qu'il pense. On ne doit insulter ni par écrit, ni dans ses discours, les puissances et les lois à l'abri desquelles on jouit de sa fortune, de sa liberté, et de toutes les douceurs de la vie.

A.

Non, sans doute; il faut punir le séditieux téméraire; mais, parce que les hommes peuvent abuser de l'écriture, faut-il leur en interdire l'usage? J'aimerais autant qu'on vous rendît muet pour vous empêcher de faire de mauvais argumens. On vole dans les rues, faut-il pour cela défendre d'y marcher? on dit des sottises et des injures, faut-il défendre de parler? chacun peut écrire chez nous ce qu'il pense à ses risques et à ses périls; c'est la seule

manière de parler à sa nation. Si elle trouve que vous avez parlé ridiculement, elle vous siffle; si séditieusement, elle vous punit; si sagement et noblement, elle vous aime et vous récompense. La liberté de parler aux hommes avec la plume est établie en Angleterre comme en Pologne; elle l'est dans les Provinces-Unies; elle l'est enfin dans la Suède qui nous imite: elle doit l'être dans la Suisse, sans quoi la Suisse n'est pas digne d'être libre. Point de liberté chez les hommes, sans celle d'expliquer sa pensée.

C.

Et si vous étiez né dans Rome moderne?

A.

J'aurais dressé un autel à *Cicéron* et à *Tacite*, gens de Rome l'ancienne; je serais monté sur cet autel, et, le chapeau de *Brutus* sur la tête et son poignard à la main, j'aurais rappelé le peuple aux droits naturels qu'il a perdus; j'aurais rétabli le tribunat, comme fit *Nicolas Rienzi*.

C.

Et vous auriez fini comme lui.

A.

Peut-être; mais je ne puis vous exprimer l'horreur que m'inspira l'esclavage des Romains

dans mon dernier voyage ; je frémiſſais en voyant des récollets au capitole. Quatre de mes compatriotes ont frété un vaiſſeau pour aller deſſiner les inutiles ruines de Palmire et de Balbec ; j'ai été tenté cent fois d'en armer une douzaine à mes frais pour aller changer en ruines les repaires des inquiſiteurs dans les pays où l'homme eſt aſſervi par ces monſtres. Mon héros eſt l'amiral *Blake*. Envoyé par *Cromwell* pour ſigner un traité avec *Jean de Bragance*, roi de Portugal, ce prince s'excuſa de conclure, parce que le grand-inquiſiteur ne voulait pas ſouffrir qu'on traitât avec des hérétiques. Laiſſez-moi faire, lui dit *Blake*, il viendra ſigner le traité ſur mon bord. Le palais de ce moine était ſur le Tage, vis-à-vis notre flotte. L'amiral lui lâche une bordée à boulets rouges ; l'inquiſiteur vient lui demander pardon, et ſigne le traité à genoux. L'amiral ne fit en cela que la moitié de ce qu'il devait faire ; il aurait dû défendre à tous les inquiſiteurs de tyranniſer les ames et de brûler les corps, comme les Perſans et enſuite les Grecs et les Romains défendirent aux Africains de ſacrifier des victimes humaines.

B.

Vous parlez toujours en véritable Anglais.

A.

En homme, et comme tous les hommes

parleraient, s'ils osaient. Voulez-vous que je vous dise quel est le plus grand défaut du genre-humain ?

C.

Vous me feriez plaisir ; j'aime à connaître mon espèce.

A.

Ce défaut est d'être sot et poltron.

C.

Cependant toutes les nations montrent du courage à la guerre.

A.

Oui, comme les chevaux qui tremblent au premier son du tambour, et qui avancent fièrement quand ils sont disciplinés par cent coups de tambour et cent coups de fouet.

Fin du Tome premier.

TABLE

DES

DIALOGUES ET ENTRETIENS

PHILOSOPHIQUES.

PREMIER DIALOGUE.

Fin de la Table du Tome premier.

t du
310
325
er ses
332
mille
340
que
347
355
359

